



Le Monde Illustré
Album Universel



D'après photographie de MM. Laprés et Lavergne,
360 rue St-Denis, coin rue Ontario

M. Rodolphe Plamondon,
Célèbre ténor Canadien-français



LE

Corset

D & A

est fait de coutil anglais — garni de dentelles — muni d'agraffes brevetées, renforcé partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon à ne pouvoir percer l'étoffe.

C'est un corset solide, élégant et confortable.

L'ESSAYER C'EST L'ADOPTER

Le Corset D. & A. est en vente chez tous les bons marchands.

Le rire

Il y a plusieurs manières de rire. Il y a un rire qui est un signe de bonne santé, et un rire nerveux qui est une maladie. Ne pas rire du tout est aussi un signe de mauvaise santé, sinon une marque de lourdeur d'esprit.

Ne peuvent rire bien que les personnes qui sont bien portantes. Êtes-vous devenue si sérieuse et grave que vous en êtes rendue à envier les francs éclats de rire de celles qui vous entourent ?

Si vous en êtes rendu là, il est temps de chercher ce qui a détruit le rire chez vous ; ce doit être une raison de santé. Pour pouvoir jouir du rire, chasser ce qu'il y a d'hypocondriaque dans votre nature, il faut donner à votre sang sa pression normale, afin qu'il circule également dans tous vos organes, qu'il anime à la fois votre cerveau et vos muscles, votre estomac et votre cœur.

Pour en arriver à ce but, vous n'avez qu'à prendre du

Vin St-Michel

Le traitement est facile, agréable et peu coûteux. Vous avez tort de tarder à l'essayer.

Le VIN SAINT-MICHEL est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.



Boivin, Wilson & Cie, Montréal, - Dépositaires.

LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,
Gérant du Traffic, MONTREAL

"Belmont Retreat"

J. M. Mackay, M. D. C. M.

PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MÉDICAL



Institut Privé pour la Guérison de l'Ivrognerie

Boite Postale 201
Québec, Qué.

QUEBEC,
Canada

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Le flottage du bois dans les rapides de la rivière Montréal, Témiscamingue. Ligne du C. P. R.



La pêche sur le lac Kipawa, Témiscamingue. Ligne du C. P. R.

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

Conventum du 51ième Cours



Groupe d'anciens élèves, premiers rendus au conventum



Diner des anciens élèves au "bois des écoliers"



Groupe d'élèves



Groupe d'élèves



Fanfare du collège



Aile nouvelle, construite il y a une dizaine d'années



Vieux collège fondé en 1831



Groupe de visiteurs et professeurs



Camp de la pension Charette



Collégiens en pique-nique

Sommaire du N° 1162, du 4 août 1906

Planches hors texte : le Canada pittoresque ; Collège de L'Assomption : Conventum du 51ème Cours. — Choses d'Europe. — Ecoles ménagères, par l'Hon. G. A. Nantel. — Propos de Montréalais. — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano. — Pages canadiennes oubliées. — Nouvelle : La tour de Trafalgar, par Georges de Boucherville. — M. Rodolphe Plamondon, célèbre ténor canadien. — Collège de L'Assomption : fêtes du Conventum, par le Dr H. Lasnier. — A travers la mode. — La vie au foyer. — Pour nos jeunes amis. — Feuilletons : Le Lac Ontario ; Sans Famille. — Musique : Combien jolie, caprice-valse, par Marius Carman. — Deux pages humoristiques. — De-ci, de-là. — Nouvelle : Le violon de cristal, par Jo Valle. — Causerie médicale : La vaccination antituberculeuse. — Le bétail canadien, par J. A. Couture. — Nouvelle : La roulotte, par G. Desroches. — Monologue pour petite fille : Un brin de mouton, par H. Besançon. — La mort de M. Albert Sorel. — Le mois d'août, par le Chanoine d'Argente, etc., etc.

Choses d'Europe

En Angleterre

Les nouvelles de l'Afrique méridionale sont loin d'être rassurantes. Le malaise règne aux Communes où, malgré les dénégations ministérielles, une minorité influente ne cesse de harceler le gouvernement au sujet du meurtre des blessés qui aurait été commis lors de la répression des derniers troubles du Natal.

Le gouvernement local de cette province nie les accusations portées par l'opposition ainsi que les accusations de l'évêque du Zoulouland, mais cela ne suffit pas pour calmer les esprits.

Par malheur, le gouvernement impérial ne peut intervenir directement en cette affaire, qui est d'une nature toute locale, et, comme le disait Winston Churchill, il ne peut offrir que ses bons avis.

L'opposition profite de cette situation délicate du ministère pour le blâmer d'une politique dont il n'est pas responsable. Ces motions de censure sont communiquées au Natal et de là à l'ancienne république du Transvaal, où Anglais et Boërs s'unissent contre la métropole, qu'ils accusent de l'état de choses actuel. On peut s'attendre à des complications très graves dans cette partie de l'empire où les Afrikanders acquièrent chaque jour plus d'influence qu'avant la guerre, et ils trouvent dans les vaincus du Transvaal et de l'Orange des alliés des mieux disposés pour créer des embarras au gouvernement impérial et assurer la fondation d'une vaste fédération sud-africaine jouissant de l'indépendance politique.

L'Angleterre devra céder devant la force des choses, car il ne saurait être question d'une levée de boucliers contre toutes les colonies de l'Afrique du Sud, où les loyaux de la Colonie du Cap ne pourraient longtemps, réduits à eux-mêmes, tenir tête au mouvement général de sécession des autres Etats anglo-africains.

* * *

Le dernier des quatre grands financiers qui ont opéré la fusion des Compagnies de diamant de l'Afrique du Sud, M. Beit, vient de mourir, aussi riche que son rival, le fameux Rhodes, auquel il était associé, ainsi qu'à MM. Barnato et Joel.

Beit était remarquable par la simplicité de sa vie, la netteté de ses conceptions, la rapidité et la fermeté de ses décisions.

Il fonda une chaire d'histoire coloniale à Oxford, et il a légué des sommes énormes en faveur de l'instruction publique dans l'Afrique du Sud.

Les multimillionnaires enrichis par le diamant de l'Afrique du Sud n'ont pas oublié leur seconde patrie, et ils lui ont rendu, sous une forme ou sous une autre, une partie de ce qu'ils lui devaient de leur fortune. S'ils ont été la cause de bien du mal dans ces pays d'exploitation à outrance du travail des indigènes, ils n'ont rien épargné pour doter les institutions d'enseignement universitaire et mécanique préposées à la formation de la jeunesse. Ils ont aussi travaillé énergiquement à réunir à la Couronne britannique, par des liens politiques aussi bien que par des voies de communications directes et rapides, — telle la voie ferrée de Rhodesia à l'Egypte — tous les Etats du Sud-africain, qui vivaient dans l'isolement complet l'un de l'autre. Il peut leur être

beaucoup pardonné, parce que ces grands Anglais ont puissamment aimé et servi leur patrie.

* * *

L'opinion publique, libre, dégagée des intérêts de parti, s'affirme de plus en plus contre le projet des associations militaires de comté de M. Haldane, comme devant être chargées de l'organisation des forces auxiliaires. Il est de plus en plus probable que le ministre de la guerre devra céder et abandonner cette partie de son projet de réforme militaire.

* * *

On s'accorde à dire que la bourse des valeurs de Londres traverse une des crises les plus aiguës que l'on ait vues depuis des années. On explique cette situation par le fait d'une liquidation générale qui s'opérerait de par le monde entier, circonstance aggravée par la révolution russe, l'accroissement du parti du travail se faisant de plus en plus agressif, l'absorption d'un capital énorme par la reconstruction de San-Francisco et les complications où sont entraînés les Etats du Sud-africain.

Sur la place de Londres on croit généralement que la dissolution de la Douma entraînera une révolution violente dont on ne peut prévoir les conséquences.

* * *

Pendant qu'à Paris on ne trouve qu'à se féliciter du service des "autobus", à Londres c'est un soulèvement général contre ce genre de locomotion, et, au nom de l'hygiène, de la propreté des rues et de la sécurité des voyageurs, on demande sa suppression radicale pour revenir aux diligences du bon vieux temps. La faculté médicale se ligue avec la propriété dans ce mouvement d'exécration.

Sir James Dewar, professeur de chimie à Cambridge, dit que le "motor-bus" est non seulement dangereux à cause de sa rapidité, mais qu'il soulève des nuages de poussière sur son passage, et que la poussière, dans les grandes villes, est toujours un véhicule de germes infectieux. Imagine-t-on ce que dirait le savant professeur s'il se trouvait un jour, par hasard, jeté sur le pavé de Montréal!

M. Dewar est encore plus sévère quand il vient à parler des émanations des "motor-bus", qui souillent et empoisonnent l'air dans toutes les villes et dans toutes les maisons.

Sir Théodore Martin, grand propriétaire, écrit de son côté que les maisons d'Onslow Square sont si affectées par les "motor-bus" qu'elles ne trouvent plus de locataires. Le Duc d'Argyl, président du Congrès des Architectes, déclare que les résidences actuelles de Londres ne sont plus tenables. Bref, le "tolle" est universel et va jusqu'à la rage contre le "motor-bus". On croit même que l'indignation en interrompra la fabrication ou qu'au moins des règlements sévères seront imposés pour en définir l'usage et les dimensions de manière à protéger la vie, la santé et la tranquillité relative des habitants de la Cité.

En France

L'Etat ou plutôt le gouvernement français semble avoir terminé la tâche, assez ardue, de la réhabilitation de Dreyfus, et il songe à passer à son budget dont l'équilibre importe sûrement davantage au contribuable français que le sort de l'officier israélite.

Comme il pourrait couler beaucoup d'eau sous les ponts avant que l'on impose la taxe sur le revenu, et que l'échiquier français, comme tous les échiquiers du monde, ne se remplit pas de paroles vibrantes et de déclamations enflammées contre la prétraille ; comme le milliard des religieux est déjà tourné en fumée et que, loin de trouver dans la loi des liquidations les ressources nécessaires à la retraite des vieillards, l'Etat en sera pour ses avances aux liquidateurs, il faut recourir au moyen suprême de l'emprunt. Après tout, il est moins impopulaire d'emprunter que de créer de nouveaux impôts.

Le budget de 1907 exige donc un emprunt de 244,000,000 francs, tant pour combler le déficit que pour défrayer les dépenses de l'incident marocain.

Un confrère de Paris résume fort bien la situation budgétaire de la France dans les termes suivants :

Des esprits chagrins, constatant qu'en 1880, l'indemnité de guerre payée et les frais de réfection de notre matériel de guerre soldés, le budget ne se montait qu'à 2 milliards 826 millions, se demandent comment, en pleine paix, nos dépenses publiques ont pu croître d'un milliard 200 millions ! Et pourquoi, naïfs électeurs ? Tout simplement parce que le nombre des fonctionnaires a triplé, que la quantité des sinécures a décuplé, et que chaque législature s'est traduite par le vote de quelque loi trompe-l'oeil qui

flattât les intérêts d'une certaine catégorie d'électeurs aux dépens du porte-monnaie de tous les autres. A ce train-là, les choses vont vite. On ne s'en est pas ému beaucoup jusqu'ici, parce que le contribuable français se laisse prendre volontiers aux apparences et appelle un budget de 3 milliards un budget qui se monte à 3 milliards 900 millions, de même qu'il est convaincu ne dépenser que 40 sous en achetant des gants de 2 fr. 95. Seulement, aujourd'hui, le premier chiffre significatif a changé. L'augmentation annuelle de 80 ou 100 millions porte le total à 4 milliards. Du coup, chacun ouvre l'oeil et palpe douloureusement son portefeuille."

* * *

Après tous ses triomphes de l'Ouest américain et une récolte de "greenbacks" comme il s'en est rarement vue, la divine Sarah comptait bien, à sa rentrée à Paris, décrocher la timbale sous la forme d'une croix de la Légion d'Honneur.

Le Cabinet français avait recommandé la décoration, mais les vieux cerbères de la Chancellerie se refusèrent d'approuver l'acte ministériel. Et, pour comble de malheur, M. Briand, ministre de l'instruction publique, a eu la cruauté de qualifier ce refus : — "Madame Bernhardt est une actrice sans situation officielle."

Plus de Sarah, plus de diva ; il ne reste qu'une dame Bernhardt quelconque dépourvue de tout "standing". On ne sera toujours lâchée que par les siens. Sarah se plaint quelque part de son caractère tranchant, ennemi de toute contradiction et l'entraînant à des coups de tête qui lui ont toujours nu. De là ses ruptures nombreuses avec la régie des théâtres divers de l'Etat, et peut-être la cause de la dernière déception de madame Bernhardt ?

En Russie

Après de longues hésitations, le Tsar a dissous la Douma, et aura, avant que ce numéro de l'Album soit distribué à nos lecteurs, congédié la Chambre Haute ou Conseil de l'Empire.

On ne cesse de comparer ce qu'on appelle la Révolution russe à la Révolution française, et la situation de Nicolas II à celle que la faiblesse et les mauvais conseils de son entourage avaient faite à Louis XVI. Rien n'autorise à accepter, sans de très grandes réserves, cette similitude entre les deux cas.

Au lendemain de la prise de la Bastille, la France cessait d'avoir un gouvernement, et elle tombait au pouvoir de l'anarchie. Il ne se passe rien de tel en Russie : le gouvernement subsiste, mais il n'est pas exercé par un ministère ayant eu la confiance de la Chambre populaire avant sa dissolution. D'autre part, le parti démocratique constitutionnel appuyé par les gauches commandait la majorité de ce parlement, mais en perdant l'appoint des gauches, il a perdu son prestige de parti prépondérant. De là l'embarras du Tsar dans le choix d'un nouveau président du Conseil pour remplacer Goremkyne. Dans un pays de régime constitutionnel solidement établi, la dissolution du Parlement, dans ces conditions pourrait être justifiable, s'imposer même, mais avec l'état actuel des esprits en Russie, alors que le Parlement populaire n'est encore qu'au degré d'essai, quand on n'a guère, même dans les classes les plus instruites, la conception du gouvernement responsable et que l'ignorance populaire est ouverte à tous les préjugés, à toutes les fausses rumeurs, à toutes les fomentations révolutionnaires, l'acte du Tsar est le fait d'une grande audace. Elle dénote infiniment plus de volonté que les protestations prud'hommesques de Louis XVI, et l'organisation de l'armée russe, préparée de longue main, pour faire face à l'élément révolutionnaire, signifie autre chose que les charges tardives et hésitantes du prince de Lam-besc.

Le Tsar demande le renouvellement de la Douma par le suffrage universel et renouvelle ses promesses de réforme agraire qui est la principale des réformes exigées par les agitateurs.

La moitié de la Douma dissoute n'accepte pas la parole de l'Empereur et lance un manifeste au peuple pour l'engager à ne plus payer un copeck au fise et à ne plus fournir un soldat à l'armée.

Cet appel sera-t-il entendu des masses et les révoltés auront-ils assez de détermination pour braver l'armée et la gendarmerie impériale ? Les passions populaires seront-elles soulevées jusqu'à l'aveuglement, comme elles le furent en France sous la révolution de 1789, et le tempérament russe pourra-t-il s'exalter jusqu'à ces excès de fureur qui seul peuvent faire table rase des institutions séculaires d'une grande nation pour les remplacer par l'inconnu, l'instable, l'arbitraire et le caprice de mille et un agitateurs incapables de s'entendre ? J'hésite beaucoup à le croire.

ÉCOLES MÉNAGÈRES

Le dernier congrès agricole, le plus bienfaisant de nos congrès nationaux parce qu'on y discute posément et sensément les intérêts de la classe agricole, s'est occupé des écoles ménagères.

Le rapporteur ou conférencier était M. J. C. Chapais qui présenta son sujet sous un jour non très nouveau, mais pratique, se tenant bien dans les grandes lignes qu'on s'est tracées, chez nous, des écoles ménagères.

"Il n'y a pas que l'homme qui ait un rôle à jouer dans ce rôle par la femme qui est la compagne de sa vie. Nous commençons à souffrir du fait que beaucoup de nos filles de la campagne prennent en dégoût le rôle de la femme de cultivateur. Ici il parle du programme et de l'importance des écoles ménagères. Nous avons besoin, dit-il, de ces écoles. **DANS LES COUVENTS ORDINAIRES, a ajouté M. Chapais, LES JEUNES FILLES NE REÇOIVENT PAS L'ÉDUCATION NÉCESSAIRE POUR FAIRE UNE BONNE FEMME DE CULTIVATEUR.** Les écoles ménagères sont incomparablement pratiques. Au couvent, on oublie le travail de la ferme".

"L'école ménagère fournira à la jeune fille les connaissances nécessaires pour rendre moins onéreux, pour elle et pour les autres, les travaux qui sont de son domaine et, surtout, de rendre la maison plus agréable à habiter, la vie plus douce à mener. Ici, le conférencier parle du type de la femme du cultivateur et fait l'histoire de la femme ménagère en différents pays. Puis le très distingué conférencier continue en disant qu'il y a à vaincre dans notre province, une foule de préjugés contre les écoles ménagères. C'est aux missionnaires à vaincre les difficultés."

"La classe agricole est appelée à dominer par le nombre et à jouer le rôle le plus prépondérant ici-bas, après celui du prêtre, étant, de fait, la seconde en importance au point de vue social. La femme du cultivateur doit être instruite dans tout ce qui concerne son état".

M. Chapais a eu le courage d'admettre une vérité que tout le monde n'est pas prêt à reconnaître : "Dans les couvents ordinaires les jeunes filles ne reçoivent pas l'éducation nécessaire pour faire une bonne femme de cultivateur. Les écoles ménagères sont incomparablement pratiques. Au couvent, on oublie le travail de la ferme."

N'est-ce pas de là que nous viennent tant de demoiselles qui se trouvent déclassées, au sortir du couvent et quand elles retournent à la vie agricole de leurs parents?

Les écoles ménagères seront-elles un remède au mal que l'on déplore dans l'éducation de la fille d'habitant riche, à l'aise ou même pauvre en apparence, mais surtout en réalité quand il cache son véritable état de fortune, qu'il est criblé de dettes, vit plus haut ou mieux que ses moyens et tient à faire belle figure en plaçant ses filles au couvent ou à l'école ménagère, telle qu'on la veut? Il est difficile de le dire.

Pour nous la meilleure école ménagère, est celle de la famille et les filles les mieux élevées au point de vue de la tenue d'une maison fermière ou ouvrière c'est celle qui est formée, dressée, comme entraînée, par la maman.

La tentation du couvent, l'envie de l'exhibition, de ne pas paraître aussi chenu que le voisin qui vit modestement, est de plus en plus forte parmi nos braves gens des villages aussi bien que des paroisses retirées. Autrefois on apprenait à tisser, à coudre, à faire tous les travaux de la maison et vraiment la campagne envoyait-elle aux grandes villes pour s'émanciper des sages principes d'éducation rurale, si chrétienne, et pour s'y perdre souvent, autant de jeunes filles que de nos jours?

Nous admettons des exceptions. Des filles sans mère, sans direction domestique, font bien de confier à des mains étrangères la formation de leur âme et la préparation de leur vie dans le monde. Pour celles-là comme pour, d'ailleurs, les jeunes filles des villages et des petites villes de la campagne, filles d'ouvriers généralement, dont la mère et le père, souvent occupés au dehors de leur foyer, ne peuvent faire l'éducation et l'apprentissage de leurs enfants, il en va tout autrement. Mais que l'on enlève à une famille bien constituée son enfant pour la remettre entre les mains de maîtresses ménagères, plus ou moins formées, je me demande quel résultat appréciable la jeune fille retirera de cette vie factice souvent et parfois fermée aux impressions maternelles les plus durables de toutes.

De l'école pendant certaines heures, de la vie de famille ensuite, voilà pour nous la meilleure forma-

tion pour une jeune fille. Heureuses celles qui n'en reçoivent pas d'autres: elles seront, en fin de compte, les meilleures femmes d'habitants, contentes de leur sort, de leur genre de vie, en sachant, au fait, aussi long pour leur état que les demoiselles de tous les couvents et de toutes les écoles techniques imaginables.

Que pour les classes ouvrières, pour les familles bourgeoises des villages et des villes, on cherche à rendre plus pratique l'éducation donnée par les couvents, les écoles modèles ou académiques, nous le comprenons facilement et nous nous en réjouissons comme de toute amélioration dans notre enseignement; mais si nous applaudissons aux belles paroles de M. Chapais sur la formation nécessaire de la femme du cultivateur nous ne pouvons nous faire d'illusion sur les méthodes à suivre pour atteindre l'objet désiré.

Que si l'on veut procurer à la femme du "gentleman farmer" du métayer riche et opérant en grand sur la grande propriété, d'après les méthodes scientifiques modernes, les notions de sciences positives, de chimie et de physique nécessaire à la fermière, nous allions dire à la châtelaine, nos objections tombent, mais dans ce cas ce ne saurait être d'écoles ménagères telles qu'on le représente qu'il devrait être question.

Quant aux écoles ménagères des grandes villes, elles ont pour objet la formation de servantes, cordons bleus ou bonnes à tout faire. Elles sont par conséquent de la plus grande utilité et obtiennent un véritable succès en France, mais surtout en Belgique et en Allemagne.

Nous reviendrons sur ce sujet qui est bien la grosse question domestique.

E. Hautel

PROPOS DE MONTREALAIS

Les P'tits Chars, la première puissance de mon pays de Montréal, qui s'élève au-dessus de toutes les intelligences et de toutes les dominations de Québec, vient de commettre un acte de magnanimité rare dont il lui sera tenu compte dès ici-bas: s'étant emparé de toutes nos rues, maîtresse d'y fouiller le sol et le sous-sol à toutes les profondeurs et dans tous les sens, d'y suspendre à toutes les hauteurs, dans les lignes verticale et horizontale, autant de fils d'électrocution qu'il lui plaira jusqu'à en obscurcir le firmament si elle le veut, cette Cie, à l'étonnement de tous, est descendue de son piédestal sis au 3ème firmament, et veut bien demander, comme n'importe quel mortel, la permission de passer par une dizaine de nos rues.

Au nombre de ces rues est la rue Sherbrooke, partie Est, il va sans dire, un des refuges derniers des Canadiens-français tenant à habiter des maisons plutôt que des cages suspendues, et la rue Dorchester, partie Ouest, imaginez! où s'était établie une élite d'Anglo-Saxons comme en un fort bastionné, imprenable à toute armée de vandales démolisseurs, savoir même à toute équipe de l'archi puissante armée des P'tits Chars de Montréal.

Cette tentative est modeste, si vous voulez, après la tentative d'envahissement du parc de la Montagne et la tentative de violation de nos cimetières de la Côte-des-Neiges.

Dans les deux cas, les propositions de l'impie charroyeuse furent repoussées par l'opinion publique, indignement provoquée; le Conseil n'eut pas à s'en mêler, pour l'honneur du Mont-Royal et pour le repos de nos chers trépassés.

En sera-t-il ainsi dans les deux cas actuels? Notre bonne fortune a voulu que M. M. Larivière, échevin passionné de séances municipales, ait été battu, et que les citoyens aient gagné la première manche par l'ajournement du Conseil. Qu'advient-il de la rue Sherbrooke française à la reprise des séances? Tout dépendra de l'intérêt de quelque spéculateur, propriétaire de terrain ou de "blocs" à louer par petits logements où l'attrait des P'tits Chars établit le quantum du loyer.

Croit-on que le Conseil s'occupera de protéger le reste de la rue, plus ou moins violé déjà, de ce quartier de résidences?

Pas le moins du monde.

En ira-t-il de même du côté de Dorchester-Ouest? Veuillez croire que non, ô mes concitoyens du grand pays de Montréal, dont l'âme est magnanime pour les P'tits Chars, au point qu'ils se servent à pleines mains dans l'Est et qu'ils se contentent de la portion congrue dans l'Ouest!

Comme on sait bien chez nous mettre en application les enseignements de renonciation aux biens de ce monde qu'on nous prêche dans la chaire de vérité et comme ceux de l'Ouest ne l'entendent pas de la même oreille que nous!

Déjà un mouvement est sur pied, de par tout l'Ouest de la rue Dorchester, pour arrêter les P'tits Chars au seuil de l'invasion! Dans Sherbrooke-Est on n'entend rien de la sorte, et vous verrez que de magnanimes compatriotes invoqueront la raison de consanguinité pour ne pas empêcher de passer outre la Compagnie des P'tits Chars, dont le président est un Canadien-français!

Il est de mode de demander l'écrasement ou au moins le dépouillement des petits Canadiens et même des Canadiens moindres en faveur des plus gros Canadiens-français.

Il ne faut pas grogner pourtant de tout cela, puisqu'il est d'un geste très magnifique pour les P'tits Chars d'avoir demandé un simple passage à travers une dizaine de nos rues, quand il est bien constant qu'ils sont maîtres de toutes.

JEAN RAGE.

L'auteur de "l'Internationale"

"La Petite République" nous révèle le nom et la personnalité de l'auteur de la musique de l'"Internationale". Il se nomme Pierre de Geyter et vit à Paris, où il exerce le métier de modéleur sur bois.

Fils d'un tisserand, qui avait huit enfants et gagnait cinquante sous par jour, Pierre de Geyter est né à Gand en 1848. Tout jeune, il émigra à Lille avec ses parents; entra comme manoeuvre dans une filature et y resta jusqu'en 1902, époque à laquelle, victime du chômage, il vint à Paris pour gagner sa vie.

Sans instruction première, le futur auteur de l'"Internationale" aspirait à apprendre les choses qui sont dans les livres. Lorsque, brisé de fatigue, il rentrait le soir chez ses parents, il trouvait assez d'énergie pour étudier. Doué d'une voix juste et agréable, il apprend la musique au Conservatoire de Lille et s'essaye à jouer de plusieurs instruments. Il apprend aussi le dessin et devient modéleur sur bois. Puis, il se lance dans le mouvement socialiste, fonde des sociétés coopératives. Il organise des soirées musicales et chante dans toutes les réunions au profit du parti ouvrier.

En 1888, au mois de juin, on lui prête le recueil des poésies socialistes d'Eugène Pottier et lui demande de rechercher s'il ne s'en trouve pas une qu'il pût mettre en musique. Pierre de Geyter choisit l'"Internationale" et composa la musique au rythme lent et grave, qu'aujourd'hui bien peu de gens ignorent.

Cette oeuvre ne rapporta rien à son auteur. De Geyter a constamment refusé de faire partie de la Société des auteurs et compositeurs; il a voulu que son chant fût libre de tout droit. Aujourd'hui, Pierre de Geyter, blessé au cours de son travail de modéleur sur bois, attend la solution d'un procès qu'il a intenté à une compagnie d'assurances sur les accidents. Il est sans ressources.

LE BRIDGE

Peuple léger si fier de tes bijoux,
Vins délicats, savoureuse au-de-vie,
Défends-le donc, l'art de la causerie
Dont le déclin réjouit tes rivaux...

Le Rhin franchi, j'entends leur raillerie:
"Morts, les salons... Plus de ces gais propos
Tout pétillants d'esprit et de bons mots
Qu'applaudissait, jadis, la galerie!..."

Cette critique, hélas! est vérité,
Car à cette heure, et seul je m'en afflige,
Plus de causeurs au salon déserté!

Je les vois tous silencieux au "bridge"...
Si Célémène a parlé tout à coup,
C'est qu'anxieuse elle dit: "Sans atout!"

CHARLES LIMET.

(Annales Politiques et Littéraires.)

Echos d'Amérique

Les idées d'un millionnaire

PEU-ETRE avec quelque raison commence-t-on à constater au Canada l'encombrement des professions libérales. Généralement, les parents des futurs médecins, avocats, notaires, etc., sont à blâmer du sort qui est réservé à leur progéniture, qu'ils poussent vers des carrières plus recherchées que rémunératrices, surtout depuis quelques années. Car, ce n'est pas parce que de bons avocats, de savants médecins perçoivent de superbes honoraires, que tous leurs confrères pourront en dire autant. Nous tenons d'hommes de valeur, appartenant à ces professions, qu'ils préféreraient être ingénieurs, arpenteurs ou même ouvriers gagnant de \$4 à \$5 par jour que de se voir enfermés dans un bureau, guettant le client, pour à peine pouvoir joindre les deux bouts.

C'est dire que nous trouvons très pratiques, très sages, et américaines au possible, les idées de M. William, maire de Kalamazoo, en Michigan. Ce brave homme est millionnaire, néanmoins il oblige actuellement deux de ses fils à gagner leur vie par des travaux manuels. Et, comme on lui faisait remarquer que la mise en pratique de ses théories sur le travail manuel est excessive, M. William répondit :

"Ce n'est pas une manie qui me porte à faire travailler mes fils. Tout jeune homme devrait connaître la valeur de l'argent, savoir quels efforts, quelles rancoeurs il faut subir pour le gagner. La sueur du front, causée par le travail, est ce qui donne le sens commun au jeune homme, surtout au riche. C'est ainsi qu'il apprend à épargner l'argent qu'il a si péniblement gagné.

"Le cerveau se développera tout seul si le physique est judicieusement employé au labeur.

"Je suis convaincu, dit en terminant le maire William, que les carrières brillantes sont ouvertes au jeune homme, bon, travailleur, honnête, actif intelligent et fort. Elles grandissent, elles se dessinent plus nettement et offrent plus de chances. Si le jeune homme n'en profite pas c'est sa faute, ou la faute de ses parents et de ses tuteurs".

Le lecteur est prié de prendre note que MM. Boone et Thompson William, fils de Son Honneur le maire de Kalamazoo, ont fait de très bonnes études; l'aîné des deux frères étant licencié ès-arts d'une des meilleures universités américaines.

Bien avisé, ce papa millionnaire? Nous ne serions pas étonné d'apprendre, dans quelques années, que ses vigoureux et intelligents rejetons feront honneur à ses principes.

La conduite de ce maire, (un brin original il est vrai), n'est-elle pas la plus belle des leçons que l'on puisse donner à tant de fermiers de ce continent, qui se saignent à blanc pour faire de leurs fils de beaux messieurs des villes, trop souvent les courtisans de la misère en habit noir et trop souvent aussi inconscients de la valeur de l'argent?

Mort d'un Canadien français éminent

EN la personne de M. Charles P. Hébert, mort ces jours derniers, notre province perd un de ses enfants les plus remarquables. Né en 1834, dans la paroisse Saint-Charles, tout jeune, M. Charles P. Hébert demeura orphelin, son père ayant été tué durant la révolution de 1837.

A son intelligence, à son énergie, à son ambition, le regretté défunt dut la place très importante qu'il occupait dans notre monde commercial, quand, après quelques mois de maladie, la mort l'enlevait à l'affection des siens.

Dès l'adolescence, M. C. P. Hébert se lança dans les affaires. Venu à Montréal sans capital, mais travailleur infatigable, de haute lutte, il conquiert l'estime de son patron, M. V. Hudon (qu'il ne quitta jamais) et dont il devait devenir l'associé en 1883, contribuant à former la raison sociale Hudon, Hébert et Cie.

Une fortune considérable fut la récompense des efforts de M. Hébert, la maison qu'il dirigeait jusqu'à ce que le mal le clouât au lit, étant une des plus prospères du Canada, dans l'épicerie en gros et le commerce des vins et liqueurs.

Les honneurs s'ajoutèrent à la fortune pour donner M. C. P. Hébert en exemple à ses compatriotes. En effet, l'homme de bien qui disparaît était: président du bureau de l'hôpital Notre-Dame; et il avait été: directeur de la Banque d'Epargne de la cité et du district de Montréal; administrateur des successions de feu les honorables Masson et J. L. Beaudry; marguillier à l'église Notre-Dame; membre du "Board of Trade", — il en fut vice-président; — membre de "The Wholesale Grocer Guild"; l'un des fondateurs de l'hôpital Notre-Dame, etc.

Car, M. C. P. Hébert personnifiait à merveille l'homme d'énergie et de cœur, formé par la lutte pour la vie entendue à la façon du maire américain, dont nous parlions il y a un moment. Aussi, la fin de M. C. P. Hébert se fera-t-elle vivement sentir dans le milieu où il prodiguait son activité, ses bonnes actions, ses sages conseils, sans parler du cercle immédiat des siens, qui le chérissaient pour ses hautes qualités de père de famille modèle et de citoyen intègre.

D'imposantes funérailles ont été faites au regretté commerçant, le 20 juillet dernier, en l'église Notre-Dame, auxquelles assistèrent un grand nombre de parents, d'amis et de connaissances de sa famille.

Aux proches de feu C. P. Hébert, et en particulier à ses fils, MM. Albert et Zéphirin Hébert, que la douleur afflige, l'Album Universel offre ses sympathiques condoléances.

La puissance des Etats-Unis

RECEMMENT, parlant de sa patrie, un confrère américain laissait entrevoir que, dans un siècle environ, elle compterait 300,000,000 d'âmes.

Quoique déconcertant, ce chiffre perd tout caractère d'exagération si l'on réfléchit aux gigantesques progrès de la grande république. La constatation en a été faite maintes fois, et, qui plus est, le dernier rapport du ministère du Commerce, publié à Washington lors de la clôture de l'année fiscale, prouve que la puissance financière des Etats-Unis augmente en raison directe de leur population.

En effet, le rapport en question nous apprend que, durant les douze mois écoulés fin juin 1906, le



Feu C. P. HÉBERT

D'après photographie de MM. Laprés et Lavergne, 360 rue St-Denis, coin rue Ontario.

commerce étranger des Etats-Unis s'est élevé à \$2,980,000,000. Or, si l'on ajoutait à ce chiffre celui des envois à destination de Porto-Rico et des îles Hawaï,—territoires considérés comme faisant partie intégrante du sol national,—le commerce extérieur de nos voisins serait effectivement, et sensiblement, au-dessus de trois billions de dollars.

En somme, les importations et les exportations de l'Union ne furent jamais aussi considérables que pour le dernier exercice fiscal annuel. Elles se détaillent ainsi :

Importations totales, \$1,226,000,000.

Exportations totales, \$1,744,000,000.

Quels seront les chiffres résultant du travail de la population anticipée de trois cent millions d'individus? A y songer, on se sent pris de vertige. Evidemment, les arrière-neveux de Roosevelt semblent destinés à dicter des lois à l'univers, de par la force imposante de leur nombre.

Hygiène et Commerce

L'ESSOR que prend le commerce des Etats-Unis est unique. Il n'empêche que pendant quelque temps le scandale des conserves de Chicago, les scrupules négatifs de certains industriels du pays de l'oncle Sam, et peut-être aussi la jalousie de nations rivales, s'opposeront à la prépondérance inéluctable du mercantilisme yankee.

Ainsi, nous lisons que, malgré les assurances de bonne préparation données, pour l'avenir, par M. Roosevelt à la "British Grocer's Federation", quant aux viandes de conserves américaines exportées; à partir du 15 septembre prochain, les autorités allemandes mettront en vigueur des arrêtés fort

sévères à l'endroit de l'inspection des viandes provenant d'Amérique. Les nouvelles mesures allemandes exigent que les ganglions de la viande de boeuf importée dans l'empire, soient examinés soigneusement pour voir s'il ne s'y trouve aucun germe de tuberculose. Or, les viandes expédiées de ce continent sont toutes privées de ganglions; c'est dire que les Allemands manoeuvrent de façon à supprimer totalement l'entrée chez eux des produits de l'élevage de l'ouest américain.

D'autre part, la Turquie, sur le rapport des chimistes de la douane de Smyrne, prohibe la vente du beurre américain en territoire ottoman, affirmant que ce "beurre" se compose de graisse et de matières végétales impropres à la consommation.

De la graisse? Le Coran a dû être cité par les chimistes du Sultan rouge!

La course Glidden

AU risque de déplaire aux ennemis de l'automobilisme, nous applaudissons à la course Glidden, entreprise par les chauffeurs de la Nouvelle-Angleterre, afin de montrer la résistance qu'offrent sur de longs parcours les voitures de route. Car il ne s'agit pas, en cette performance sportive, de brûler des étapes, de compromettre la sécurité des piétons. D'où l'accueil chaleureux fait aux concurrents, à leur passage dans les villes et villages se trouvant sur leur itinéraire. Bien que nombre d'autos, venues de Chicago, se soient jointes à ceux prenant officiellement part au très long voyage fixé par le major Glidden et le comité chargé de donner aux vainqueurs les prix offerts par ce riche amateur, la course comprenait dans son circuit: Buffalo (point de départ), Albany, Utica, Saratoga, Port Elizabeth, lac Champlain, lac Georges, Plattsburg et Montréal. En cours de marche, aucune réparation clandestine ne devait être faite aux machines. Le dix-huit juillet, plusieurs centaines de touristes participant à la course Glidden arrivèrent donc à Montréal, et y furent fêtés par nos automobilistes, leur président, M. D. McDonald, ayant eu l'agréable mission de présenter les voyageurs à Son Honneur le maire de Montréal, M. Ekers. A leur passage en notre métropole, les voitures de la course s'étaient on ne peut mieux comportées, étant donné le mauvais état de quelques-uns des chemins suivis. Un M. Sherridan tenait la tête, sur voiture américaine. De cet essai, fait pour prouver l'endurance des autos construits aux Etats-Unis, il ressort que les Américains ont lieu d'être fiers de la solidité à toute épreuve de leurs machines.

Il est presque superflu de remarquer que les automobilistes qui ont traversé notre pays l'ont trouvé ravissant, et qu'ils se promettent, pour la plupart, de le revoir plus à loisir. Nulle réclame ne pouvait égaler celle fournie par la course Glidden, en faveur de la province de Québec.

Une mine de radium au Canada

QUE ce pays soit très riche en mines, cela ne fait de doute pour personne; néanmoins, nous avons été agréablement surpris de lire les entrefilets ci-après, publiés dans "La Presse", à deux jours d'intervalle:

"On dit que du radium, en quantité appréciable, a été trouvé dans les mines de mica du district de la Malbaie. La découverte en a été faite par MM. A. J. Lippens et H. M. Lippens, de Paris, et un ingénieur français, M. A. Fieux.

"Celui-ci retourne en France pour faire les arrangements nécessaires à l'exploitation de la mine."

"La mine est située sur le flanc et presque au sommet d'une montagne, à 300 pieds environ au-dessus du lac "Pied des Monts" (canton de Salles), à 17 milles n. o. de la Malbaie. Elle appartenait à M. Fraser, de Londres, Angleterre, représenté à Québec par M. Archibald Laurie. C'est M. Léon Louis Cailloux, agent de mines, qui a fait connaître et fait traiter l'achat de cette mine par des capitalistes français, en octobre dernier. M. L. L. Cailloux a déjà fait placer des capitaux français sur plusieurs mines du Canada, et, en ce moment, plusieurs autres affaires minières très importantes sont sur le point d'être transigées."

Le voilà bien le lien cherché qui nous rapprochera de l'ancienne mère-patrie! Recevoir des capitaux de France, et fournir à la glorieuse science française le métal le plus cher et le plus rare, celui-là même qui immortalisera la mémoire de l'infortuné Curie, est un événement qu'il nous est agréable de mentionner.

* * *

—Ainsi, votre voyage en France a été fort agréable, et vous vous êtes embarquée à Cherbourg?... Napoléon n'a-t-il pas une statue équestre dans cette ville?

—Mais oui, chère amie, sa statue était un peu équestre quand je la vis!...

PAGES CANADIENNES OUBLIÉES :

LA TOUR DE TRAFALGAR⁽¹⁾

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la montagne? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au dessus de vos têtes, vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaissait au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

I
L'ORAGE

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin; le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et, suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécration Bélisle (2).

La terre était couverte de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres, qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide; d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà rasait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible, et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui grondait sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile; j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais que le

(1) Cette nouvelle fut publiée pour la première fois en 1835. Nous respectons sa forme originale. — N. D. L. R.

(2) Extrait du réquisitoire du procureur du roi. — Je requiers pour le roi que Jean-Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré dument atteint et convaincu d'avoir, de dessein prémédité, assassiné ledit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteau, et d'avoir pareillement assassiné ladite Marie Anne Bastien, l'épouse dudit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison; pour réparation de quoi il soit condamné à avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours; ledit Jean-Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire; ce fait, son corps mort porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurerait le dit accusé et celle qu'occupaient lesdits défunts Favre et sa femme; les biens dudit Jean-Baptiste Goyer dit Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra; sur iceux, ou ceux non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de trois cents livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de Sa Majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin 1752.

Signé FOUCHER.

cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai le coeur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme, j'allais être sauvé. Mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion, et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air qui, s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

II
LA TOURELLE

J'étais ainsi çà et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque raffale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les châssis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture par où elle se précipitait écumante dans la tour. Épuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens malgré moi, et je succombai plutôt à l'excès de mon abatement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'oeil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps... Je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié; je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire. Était-ce quelque esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer? Je ne le crois pas. Était-ce une main, une véritable main d'homme, qui m'avait touché? Ça se peut. Était-ce un reptile qui m'avait passé sur le corps? Ça se peut aussi. Était-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie? Ça se peut encore. Toujours est-il certain que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie! Si vous avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embraser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment... Une personne peut-être avait été assassinée en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la nuit... Peut-être était-ce quelque assassin qui tantôt avait passé la main sur moi; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense! Mais mon chien était là, à mes côtés, reposant tranquille; et si c'eût été quelque être malfaisant, l'eût-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les

nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait, mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort.

III
LA RENCONTRE

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût là quelque chose qui me faisait horreur. En effet, j'y avais vu du sang... une main... Je marchais d'un pas vélocé sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir... Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit; c'était quelque chose qui me poursuivait partout et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et, au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois, tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane où je pusse trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes aiguës. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi, et rien ne frappait ma vue, et je mourais de faim, et cette main... et ce sang... Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir du bruit dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte; imaginez ma joie, j'arrive, c'est une cabane!... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fût. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre et affilait sur une vaste pierre une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang; il la cacha avec un singulier geste de mécontentement sous une branche qui était à ses pieds.

« Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

— Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois? fit-il avec un sourire forcé.

— Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer; l'orage, et puis...

— Et puis, où avez-vous couché par un temps pareil?

— Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit: du sang... une main...

— Comment! dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main? Et était-ce une main d'homme? En êtes-vous certain? Avez-vous vu quelqu'un? Avez-vous entendu marcher hors de la tour?

— Non, je n'ai rien vu, rien entendu; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral dans une si étrange position de mon physique.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

« Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination des revenants... »

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

« N'avez-vous pas entendu, continua-t-il, comme

un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement? Du sang était-il encore là? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu?"

Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

"Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps..."

—Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour? Qu'en dit-on à la ville? Qui soupçonne-t-on de ce forfait?"

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien,

"Je vous crois un gentilhomme, dit-il: puis-je compter sur votre parole?"

Je lui jurai sur mon honneur de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

"Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, affreux, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout, encore une fois, jurez-moi de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane, et en rapporta quelques feuilles de papier sales et noires, et il lut.

IV

LA JALOUSIE

C'était le quatre de mars, tout juste dix-neuf mois après la mort de son père et de sa mère.

Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps; les longues files de fidèles avaient circulé avec lenteur et s'étaient écoulées silencieuses dans les rues, Léocadie seule était restée dans le temple du Seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dans ce moment un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu que pour jouir du spectacle vraiment grand que présente un édifice immense qui se voile des ombres de la nuit. Une lampe brûlait immobile au milieu du choeur, et sa lumière vacillante se reflétait pâle sur l'autel. Le silence de mort religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des piliers qui se dessinaient sur le fond grisâtre des murs et qui s'évanouissaient comme des fantômes dans les voûtes, tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présentent l'image d'un Dieu, où votre âme, enveloppée d'une essence divine, s'élève à la hauteur de son être et contemple dans son vrai jour les oeuvres du créateur; c'est là que, lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde quand il en fut tiré par l'apparition de quelque chose qui se mouvait dans le haut de l'église; et, un instant après, il aperçut comme un objet blanc qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avança doucement et distingua une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin; un ruban de couleur de rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh! qu'elle était belle en cet état! On l'eût prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles telle que l'eût forgée l'imagination des poètes. Sa tête, aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle, annonçait que sa prière était finie. Elle se leva majestueuse, et, d'un pas léger, traversa la nef et sortit. Le lendemain, il la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes, et il conçut pour elle un amour fort et violent comme la passion qui l'avait fait naître.

Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avaient fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges, où elle demeurait avec sa vieille tante. Oh! Léocadie, pourquoi l'as-tu connu ce jeune homme?... Tous les jours il se rendait chez la tante de Léocadie, et de plus en plus il attisait dans son sein ce feu dévorant qui, comme un volcan embrasé, devait un jour éclater terrible pour eux deux.

Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait Léocadie; il lui avait fait un aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était trop bonne et trop sensible; elle savait qu'elle lui ferait de la peine en lui disant de ne plus revenir; et elle n'osait lui dire qu'elle ne pourrait jamais l'aimer; que son coeur à elle ne lui appartenait plus, qu'il était pour un autre... Ah! que ne l'a-t-elle dit dès les premiers jours? Que ne l'a-t-elle renvoyé aussitôt qu'elle l'eut connu? Et qu'elle eût épargné de pleurs et de remords!... Avec son amour, une jalousie avait germé épouvantable dans le coeur de l'étranger. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de

ses importunités, elle déclara un soir à sa tante qu'elle ne voulait plus le voir, et la pria de le lui dire. Oh! comme il en avait coûté à son coeur de faire cette réception à l'étranger! Si elle n'eût consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eût-elle pas fait. Mais son devoir l'y obligeait; c'est à ce devoir qu'elle obéit.

Dès que l'étranger eut appris de la tante de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais, dès ce moment il jura dans son coeur, dans son coeur d'enfer, de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il sacrifiait à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus dès lors qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne pouvait pas même s'imaginer qu'on pût lui vouloir le moindre mal, tant la haine et la vengeance étaient une chose étrangère à son âme!

En partant, l'étranger avait voulu voir Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie :

"Regarde le soleil, comme il est rouge! il est rouge comme du feu, comme du sang, oui, comme du sang qui doit couler".

Et il l'avait quittée brusquement.

V

LA VENGEANCE

Cependant celui qu'elle aimait, celui que son coeur avait choisi parmi tous les autres, s'était rapproché de Léocadie. Et lui aussi, il lui avait déclaré son amour; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes ils s'étaient confiés leur tendresse mutuelle, et les noeuds sacrés de l'hymen devaient bientôt les unir de liens indissolubles. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui pourtant ne cessait de veiller avec des yeux de vautour sur le moment de saisir sa proie.

Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant partirent ensemble pour aller se promener à la montagne et jouir du frais sous les arbres aux feuillages touffus. Ils cheminaient pensifs. Léocadie languissamment sur le bras de Joseph (c'était le nom de celui qu'elle aimait), et tous les deux, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés, tant le langage du coeur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh! comme le coeur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph, qui la soutenait avec délices, avec transport. Oh! comme il était heureux, Joseph, quand Léocadie lui disait avec sa charmante expression de naïveté :

"Ah! si tu savais comme je t'aime!" Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la montagne. Ils mesurèrent leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour, et quand ils y arrivèrent Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux s'étendaient nombreux, et formaient comme un réseau qui arrêtaient les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère, tout en énervant les membres, répandait dans les sens cette molle langueur, ce je ne sais quoi qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette volupté délicate qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrasse. Joseph, penché sur le sein de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie, elle, était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait. La chute d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait; et Joseph ne savait qu'en penser; son coeur à lui, bon et sensible, souffrait de la voir en cet état.

"Oh! ma Léocadie, lui disait-il, en lui serrant la main, qu'as-tu? dis-moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose avec moi, avec ton Joseph qui est là, à tes côtés, qui veille sur sa bien-aimée?"

—Mais je n'ai rien, moi; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée".

Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait, tremblante, la vue de tous côtés.

"Ah! Léocadie, je vois bien que quelque chose t'occupe; mais tu veux me le cacher, tu crains de me le dire. Je croyais que tu m'aimais plus que cela.

—Eh bien! regarde, dit-elle, regarde le soleil: vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre? C'est ça qui m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

—Ah! folle, laisse cette idée; c'est un enfantillage. Voyons, ne t'en occupe plus".

Et Léocadie, comme si elle eût eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment ils entendirent derrière la tour comme des pas d'homme, dont le son vibra affreusement sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention, et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eût eu quelque chose qui agissait là, dans son âme, dans son âme prévoyante de quelque malheur, elle se retourna vers Joseph.

"Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici, je ne suis pas à mon aise. Ah! viens-t'en". Et elle voulait l'entraîner avec elle.

"Avant de partir, entrons du moins un instant dans la tour", avait répondu Joseph.

Comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa rouge sur le disque du soleil, et une ombre, une ombre de mort, se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme roula brillante sur sa joue. Joseph l'essuya, sourit, et, se penchant sur le front de Léocadie, il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eût été le signal que le monstre attendait pour exécuter son crime, il se précipita, rapide comme la foudre, sur ses deux victimes. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans connaissance et sans vie aux pieds de son assassin, qui l'a frappée au coeur. Joseph s'est élançé sur lui. Il est sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aimait plus que sa vie. Une lutte s'engage violente; l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui; un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fit de vains efforts pour se débarrasser des serres de fer qui l'étranglaient. Ses yeux roulaient convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissaient et tous ses membres se tordaient affreusement. L'assassin ne lâcha prise qu'après que le râle creux de la mort l'eut assuré que sa vengeance était satisfaite.

VI

LE LOQUET

Ayant fini sa lecture, il ploya avec soin ces feuilles à demi-déchirées, et les enferma dans une boîte, d'où il tira une espèce de petit loquet. "Approchez, me dit-il; voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou; et ce que vous voyez au revers est de la propre main de Joseph.

On lisait cet acrostiche au bas d'une miniature de Léocadie :

E n Dieu qu'à Cythère on adore
 E n tes yeux fixa son séjour;
 O rnés de cils, mouillés encore,
 O 'est là que repose l'amour.
 P h ! qui peut égaler les charmes
 U e ces yeux qu'amour embellit !
 H ris devant eux rend les armes
 E t va se cacher de dépit.

"Eh bien, me dit-il ensuite avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu. Rappelez-vous votre promesse!"

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

GEORGES DE BOUCHERVILLE.

UNE FLEUR

Cette fleur que ses mains, que sa lèvre a touchée
 Et qu'elle a faite sienne entre toutes les fleurs,
 Aujourd'hui sans parfum, sans forme et sans couleur,
 En un livre d'amour repose, desséchée. [leurs,

Elle-même l'ignore; elle n'a jamais su,
 En l'oubliant, distraite, après l'avoir cueillie,
 Que je conserverais la chère fleur vieillie,
 Et c'est un souvenir que je n'ai point regu.

Je me suis caché d'elle et j'ai craint le mystère
 Entre nous d'un reproche ou même d'un pardon;
 En laissant près de moi la fleur à l'abandon,
 Peut-être sa pitié fut-elle involontaire.

Je ne sais rien de plus; mais je songe, parfois,
 Qu'aux soirs de solitude, en ses rêves de femme,
 Un peu de moi, peut-être, a fleuri dans mon âme
 Comme cette fleur vaine a passé dans ses doigts.

ANDRE RIVOIRE.

M. Rodolphe Plamondon

L'artiste canadien dont l'Album Universel publie aujourd'hui le portrait en première page, a gagné ses épaulettes en France, il a conquis ce centre artistique et musical: Paris.

Ténor des concerts Colonne, des concerts Lamoureux, de la Société des concerts (Conservatoire), de la Schola Cantorum, du théâtre de Monte-Carlo, du théâtre Khédivial du Caire, voilà plus de titres qu'il n'en faut pour consacrer une réputation.

Pour couronner le tout, le Conservatoire National de Musique et de Déclamation (Paris) a offert cette année au célèbre chanteur la plus grande marque de considération possible en lui demandant de siéger comme membre du jury à ses concours, pour les classes de chant, distinction remarquable entre toutes. Malheureusement notre compatriote dut refuser, ayant décidé irrévocablement de visiter sa famille, après une absence ininterrompue de onze ans.

La patience a été la clef du succès de Rodolphe Plamondon; loin de vouloir sauter par-dessus tout dans une hâte fébrile, il s'est contenté de gravir lentement le sommet de la gloire. Il est maintenant à son apogée; Paris est heureux de voir le nom de ce grand artiste accolé à ses plus grandes fêtes musicales.

Notons d'abord en passant les difficultés vaincues pour faire connaître ce nom: Plamondon. En France, dans les journaux comme sur les programmes, on inscrivait à chaque instant: Plamondon, avec un a. Ce fut bien pis en Angleterre où quelques-uns suivirent l'exemple donné par la capitale française, où d'autres semblèrent s'ingénier à vouloir défigurer le nom du jeune canadien assez audacieux pour venir chanter aux côtés des chanteurs de renom. Le 8 juin 1898, à l'occasion d'un récital donné dans une famille de vieille noblesse anglaise, le typographe voulut faire mieux que ses confrères d'Outre-Manche; il composa bravement: Pflamondon, et fut si fier de son oeuvre que le programme fut imprimé ainsi. Si les preuves n'étaient pas là à l'appui, on pourrait crier à l'exagération et pourtant on trouva mieux encore, l'année suivante. Le 21 juin 1899 on annonçait un concert monstre dans la salle "Royal Albert" sous le patronage de S. M. la reine Victoria et de la famille royale; le programme portait les noms des princes de la musique vocale et instrumentale: madame Melba, Pol Plançon, Wolff, Hollman et autres. Désirant éclipser les efforts de ses prédécesseurs, le typographe assembla la série de lettres suivante: Pflamondon. Malgré toutes ces tentatives, Plamondon réussit à faire surnager son nom tel que connu au Canada.

Au moment de son départ pour l'Europe, âgé de peine de vingt ans, le jeune homme avait fait preuve de grandes dispositions musicales; on lui reconnaissait une jolie voix au timbre agréable; il avait joué du violoncelle sur les toits d'un hôtel (roof garden) situé alors sur l'emplacement de la gare Windsor et obtenu des succès qui lui firent rêver de gloires futures. Il se rendit à Rennes, entra immédiatement au Conservatoire de cette ville et travailla avec tant d'acharnement qu'il remporta la "Médaille de Vermeil" aux concours de juillet, 1896, quelques mois à peine après son arrivée. Heureux de ces débuts, il partit pour Paris l'automne suivant. Son premier soin fut d'aller consulter Monsieur Giraudet, le plus célèbre professeur de chant du Conservatoire; celui-ci, après une audition, lui conseilla de cultiver sa voix tout particulièrement, conseil qui fut suivi avec empressement. Dès l'année suivante les salons parisiens où l'on donne des matinées musicales ouvraient leurs portes à Rodolphe Plamondon et les journaux parlaient déjà du "ténor canadien de brillant avenir" du "ténor nouveau qui brille au firmament musical", etc.

Ayant réussi à se faire connaître dans ce milieu, celui qui devait plus tard se faire appeler "le ténor classique par excellence", songea à étendre son champ d'opérations. Pendant les saisons musicales de 1898 et de 1899 la société de Londres put admirer cette belle voix qui disait si merveilleusement les mélodies de Bemberg, son compagnon de route. On ne lui ménagea pas les éloges; on le fit chanter avec les plus grands artistes. La duchesse de Devonshire mit son palais: "Devonshire House" à la disposition du jeune artiste canadien pour une matinée musicale qui eut lieu le 7 juillet 1899, sous le patronage de la princesse de Galles (devenue depuis la reine d'Angleterre) et de toute la plus haute noblesse anglaise.

Bien d'autres, après de pareils honneurs, se seraient monté la tête, se seraient laissé griser, auraient cru indigne d'eux de continuer à travailler sérieusement. Lui, s'en retourna tranquillement à Paris, éperonné par le résultat de ses observations, conscient des qualités qui lui restaient à acquérir, des défauts à corriger.

L'Opéra le tentait; il étudia la mise en scène, le répertoire. En 1900 il fit la saison au Casino de Vichy, puis de là un engagement l'appela en Egypte où il joua au théâtre Khédivial du Caire, et à Alexandrie. Rentré à Paris, Plamondon se remit à l'étude du chant, participa à de nombreux concerts, prit part à diverses représentations opératiques, telles que Obéron de Weber. Il créa "Le Sang de la Sirène", oeuvre couronnée par la ville de Paris et exécutée aux concerts du Conservatoire.

Ce fut le 5 août 1905 que Rodolphe Plamondon se révéla définitivement chanteur parfait; la Société des Grandes Auditions de France avait organisé une série de fêtes inoubliables avec le concours des principaux artistes de l'Opéra et de la Comédie française, y compris le chef d'orchestre Colonne, ses instrumentistes et ses chœurs. La première soirée fut consacrée aux "Troyens à Carthage" de Berlioz; les principaux rôles avaient été distribués à Madame Litvinne et au ténor Rousselière, de l'Opéra. Notre artiste canadien chantait le rôle effacé d'Iopas; il y obtint une ovation. Le "New-York Herald", dans son édition parisienne disait: M. Plamondon a eu dans l'hymne à Cérès le gros succès de la soirée. Le "Temps": M. Plamondon a dit la cantilène d'Iopas avec tant de douceur et d'agrément, que la foule unanime a voulu l'entendre une seconde fois. Le "Journal des Débats": Le triomphe de Mme Litvinne a été partagé par M. Plamondon, qui, dans le rôle d'Iopas, dont il a dû bisser l'air fameux, conduisait une voix charmante avec un art et un goût parfaits. Le "Gaulois": Quant à M. Plamondon, qui jouait Iopas, il souleva l'enthousiasme du public par l'adorable Chanson à Cérès.

Cette représentation avait lieu au théâtre Antique d'Orange, devant 10,000 spectateurs. Il n'y eut pas d'autre rappel pendant la soirée.

Après ce triomphe, qui eut un retentissement énorme, Paris capitula et ouvrit à deux battants, devant l'artiste canadien, les portes de la gloire. On voulut entendre ce fameux air d'Iopas; Colonne donna "Les Troyens" à deux reprises à ses concerts du Châtelet; la Société des Concerts l'engagea; puis ce fut le tour de l'Orchestre Lamoureux. La Société Philharmonique, la Société des Soirées d'Art, la Société J. S. Bach, la Schola Cantorum se disputèrent à l'envi l'honneur de présenter le ténor Plamondon à leurs auditeurs.

A l'Opéra, Van Dyck étant tombé malade, on le remplaça par notre compatriote dans la Damnation de Faust, ayant comme partenaires Louise Granjean et Delmas, les chœurs d'Amsterdam au nombre de 400, l'Orchestre Lamoureux, le tout sous la direction de Weingartner, le plus remarquable chef d'orchestre de l'Allemagne. Il fut aussi appelé à créer "Le Songe de Gérontius", en français, oeuvre contemporaine anglaise d'un mérite exceptionnel.

Quand nous aurons mentionné Monte Carlo où il chante chaque année en représentation et les principales villes dans lesquelles il a été acclamé, Amiens, Cahors, Limoges, Tours, Bordeaux, Nîmes, Nancy, Douai, Epinal, Montpellier, Rouen, Amsterdam, Liège, Barcelone, nos lecteurs connaîtront la biographie la plus complète qui ait encore paru sur cet artiste qui porte bien haut l'honneur du nom canadien en Europe.

SONNET

A Mlle F. S...

Si je savais graver comme le vieux Ronsard
Avec un stylet d'or une rime amoureuse
Et dans un vers puissant sertir la phrase heureuse
Qui passionne le coeur et charme le regard,

Je vous cisèlerais quelque sonnet plein d'art
Où l'on sent palpiter la strophe harmonieuse,
Où l'âme se dévoile entière et dédaigneuse
Du vain clinquant des mots et se livre sans fard.

Je vous dirais qu'un jour j'ai vu votre sourire,
Que depuis je vous aime et n'ose vous le dire,
Que le mal est profond, cruelle la douleur!

Mais la langue des Dieux ne m'est pas familière.
Je ne suis qu'un amant: tout ce que je puis faire
C'est d'écouter tout bas battre mon pauvre coeur.

JEAN LAGAILLARDE.

Collège de l'Assomption

Fêtes du conventum

"*Quam bonum habitare fratres in unum.*"

"Qu'il fait bon habiter ensemble comme des frères.

Telle est la devise que s'étaient choisie les 52 élèves finissant en 1891, quelques jours avant de quitter leur cher collège, au moment de faire leur entrée dans le monde, où les attendait une carrière d'élection.

Pour qu'après quinze ans de luttes, de "struggle", cette devise ne se soit pas affadie, ne soit pas restée simple manifestation d'un enthousiasme d'écoliers aimant la cage à force de captivité; pour qu'elle ait eu encore assez de force d'attraction pour réunir, après quinze ans, trente-cinq de ces anciens élèves dispersés aux quatre coins de l'Amérique, il faut que le sentiment qu'elle représente soit resté bien fort, bien ancré au coeur de chacun d'eux.

Il est vrai que le dévouement des officiers organisateurs, de Monsieur le secrétaire surtout, était pour quelque chose dans un si beau résultat; mais la raison principale, c'est que, pour tous ces anciens élèves accourus en dépit de la distance, de leurs occupations respectives, l'Alma Mater, le vieux collège, l'endroit où leurs yeux se sont ouverts à la vie de l'intelligence, comme le foyer paternel, occupe une place à part dans leurs affections.

Quelle qu'ait été notre vie au collège ou dans le monde, si peu de temps qu'on y ait vécu, l'ancien élève du collège de l'Assomption aime toujours à y revenir, à revoir sa sévère mais bonne physionomie évocatrice de tout un passé heureux. C'est toujours pour lui l'endroit où bat le coeur du pays.

Le voilà donc, le cher endroit où se sont écoulées dans l'étude, le travail et la prière les plus belles années de notre jeunesse.

Il n'a pas changé; je reconnais son vieux portique, les fenêtres ogivales de la chapelle, les grandes fenêtres à pignons des vieux dortoirs, et son magnifique dôme, où tant de générations ont monté depuis soixante et cinq ans—tour Eiffel de la région; symbole magnifique de l'instruction, et de l'éducation, qui élève les âmes, agrandit les horizons, fait voir plus haut et plus loin.

Et cette croix qui surmontait le dôme, elle est encore là, traçant son signe non moins symbolique dans les airs. C'est sur elle, comme sur un phare lumineux, qu'on se dirige pour trouver sa route dans tout le pays d'alentour; symbole elle aussi de la position respective que doivent occuper ces deux choses: religion, instruction, foi et raison; deux hauteurs, deux degrés par où doivent monter ceux qui demain devront être placés au haut du mat pour guider la barque canadienne vers ses destinées.

Comme on aime retrouver toutes ces choses en place, à promener ses yeux, son âme sur chacune d'elles, et écouter le langage particulier qu'elles nous tiennent.

Cette bonne vieille chapelle, seulement changée de couleur à l'intérieur, où le recueillement, les vieux cantiques, les mêmes supérieurs agenouillés nous feraient croire qu'on est encore élève, si, dans celui qui dit la messe pour nous et pour les confrères défunts, on ne reconnaissait ce bon abbé L'E-cuyer, un confrère de 1891, qui nous dit que nous sommes d'une autre génération déjà.

Comme l'on aime relire dans un vieux livre, laissé là il y a quinze ans, la prière qu'on affectionnait surtout, cette bonne prière de l'écolier, qui dit si bien tout ce qu'il doit rechercher, qui résume si bien tous les besoins de l'homme d'étude, que l'on a déjà apprise par coeur, mais quelque peu oubliée:

"O bone Jesu, quem hic verè agnosco, fac sentiat
"anima virtutem praesentia tuae et infunde in eam
"gratiam tuam. Da mihi sensum capacem, intellec-
"tum facilem, memoriam tenacem, gratiam in con-
"versatione, processum in conceptis, profectum in
"studiis, solalem in adversis, et quocumque verterim
"me, praedat gratia et misericordia tua. Si ignorem
"doce me, si errem duce me, si peccem corripue me,
"si trister consolare me. Sit demum hoc sacramen-
"tum corporis et sanguinis tui, in vitâ solatium in
"morte viaticum et in aeternitate premium."

Heureux temps où nous étions à la place de ces jeunes gens qui nous regardent aujourd'hui avec curiosité et envie. Si celui qui écrit ne craignait de passer pour quelque vieux curé de campagne en

quête de bons conseils à donner, je leur dirais: Ah! jeunes amis, n'enviez pas notre sort; n'ayez pas trop hâte d'en sortir de ce bon collège de L'Assomption; profitez, oh! profitez de tout ce qu'on vous enseigne dans cette maison bénie, prenez du bagage, beaucoup de bagage, pour le voyage de la vie nouvelle qui s'ouvrira devant vous à la sortie du collège, pour, en toutes circonstances, avoir toujours la tenue convenable, digne d'un élève de L'Assomption, pour faire honneur à votre Alma Mater, à vos familles, à votre patrie. — Hum! hum!

Bon, maintenant que ça y est, que j'ai donné mon petit conseil paternel, dépêchons-nous de parler d'autres choses.

Disons, tandis qu'on y pense et pour l'édification de nos lecteurs, que nous sommes les hôtes du collège. Au grand dépit des hôteliers, qui, — le mot a été dit, — trouvent que nous ne sommes pas "flush" pour des "mossieurs" comme nous sommes. C'est qu'ils ne font pas des affaires d'or avec nous et le "p'tit coup". Seules, leurs voitures sont réquisitionnées pour transporter notre ivresse au "bois des écoliers".

Le "Bois des Ecoliers"

Voilà une institution chère au coeur de tout élève de L'Assomption, ancien comme actuel, une chose sans laquelle le collège de L'Assomption ne serait pas ce qu'il est. Il forme partie intégrante des institutions qui composent son individualité à part parmi les collèges de la province.

C'est au bois que, deux fois par semaine, durant les mois chauds de l'année, l'écolier va se remplir les poumons d'air frais, détendre ses nerfs fatigués de l'étude, (car on travaille rudement au collège de L'Assomption); c'est là qu'il va se retremper dans le sein de bonne mère-nature.

Aussi les autorités, comme tous les grands éducateurs, comprenant que l'interruption, le changement, la diversion dans le travail intellectuel est une loi physiologique, une nécessité, encouragent-ils tous les écoliers à faire cette promenade, cette excursion hebdomadaire du bois, quand il fait beau, et conservent cette propriété appelée le "bois des écoliers", comme une chose à eux, renonçant aux bénéfices qu'ils pourraient en retirer par la culture, estimant qu'il n'est rien de plus précieux que la santé des élèves et leur bonheur au collège, le "mens sana in corpore sano".

Va sans dire que l'excursion était sur le programme pour la réception des anciens élèves pour le conventum du 51ème cours, et ce ne sont pas eux qui s'en plaindront jamais. Elle se fit avec un peu plus d'éclat que d'habitude. Fanfare en tête, les trois cents et quelques écoliers ont défilé à travers des rues pavées, marchant au pas, et suivis d'énormes charettes chargées de paniers de provisions et de victuailles devant alimenter ces trois cents bouches, qui, dans une heure, après une telle marche, seront affamées, comme des soldats en campagne.

Et ce n'est pas le seul point de similitude que l'écolier présente ce jour-là avec le soldat. Comme lui, il aura à se suffire à lui-même, à se ravitailler, faire lui-même sa popotte. Chaque pension fait sa cuisine, on se répartit la besogne, pendant que l'un d'eux, selon l'habitude, mélange les oeufs dans la pâte aux crêpes, les autres vont à la cueillette du bois mort, mais sec, qui alimentera le feu. On passe au fourneau à tour de rôle: on est en service chacun son tour.

Les autres, pendant ce temps-là, jouissent de l'ombre fraîche, étendus sur le gazon; ou se livre aux différents exercices de sport, chacun selon ses goûts.

Pour les anciens élèves, hôtes du collège, de magnifiques tables avaient été dressées au camp des professeurs, — camp d'honneur, — sous des sapins séculaires. La cloche sonne du fond de la forêt; chacun comprend ce que cela veut dire, il est midi, d'ailleurs. Par un petit sentier, on se rend à une clairière, où nous attendait le menu d'autrefois.

Ah! nous en aurions voulu au collège s'il avait changé ce menu, dont nos estomacs avaient gardé si douce souvenance; oui, nous aurions été mal reçus, si nous n'avions de loin aperçu les bouteilles de sirop d'érable, par douzaines, montant la garde autour de montagnes de crêpes chaudes, aux reflets dorés, avec les gobelets d'étain et l'eau à la glace.

Jamais banquets officiels, buffets de bals, n'ont laissé, ni ne laisseront pareil souvenir dans nos esprits, surtout dans nos estomacs, le menu fût-il arrosé de champagne le plus authentique, entremêlé des salades les plus rares. C'est qu'à ces banquets il manquera toujours l'assaisonnement de la gaieté, de la joie, de la bonne camaraderie qui régnait parmi nous. — "Quam bonum habitare fratras in unum."

Et pendant que consciencieusement chacun se les-

taît de bonnes crêpes et de sirop d'érable, une musique délicieuse, dissimulée derrière les arbres, venait mêler ses accents au bruit des fourchettes, des gobelets d'étain, aux éclats de rire d'une conversation animée et joyeuse.

Ah! ces réunions mondaines, comme elles font pitié à côté de pareilles réunions!

Le sympathique professeur de musique du collège avait eu la délicate pensée de préparer pour la circonstance un programme des plus beaux morceaux du répertoire français. Aussi, malgré le proverbe qui dit: "Ventre affamé n'a pas d'oreilles", avons-nous maintes fois lâché la fourchette pour applaudir à deux mains les superbes envolées de ses musiciens.

Et la douce flânerie qui suivit ce repas à la Gargantua! étendus sur le gazon, humant la fumée de cigares bien étoffés, pendant que de petits hoquets, discrètement, viennent nous rappeler tantôt les crêpes, tantôt le sirop d'érable, et que les plus gais, les plus fins de la bande s'efforcent charitablement, par leurs réparties, de faire digérer les autres, en digérant eux-mêmes.

Comme les plus sérieux eurent bientôt retrouvé le rire d'autrefois; comme vite sont tombés les masques professionnels, la "tête de sa profession", pour faire place à la bonne figure, la bonne binette de l'écolier d'autrefois. Il n'y avait plus de "Monsieur l'abbé, de docteur...", de M. le député...; mais on était redevenu Oscar, Alphonse, Alfred, Edmond, Henri, Rodolphe, Victor, Pierre, René, Evariste, Moïse, etc., tout court, comme en famille, chacun sentant qu'à l'Alma Mater, si on est un peu fier de quelques-uns, tous sont aimés, par cela seul qu'ils sont les enfants de la maison.

Le prochain Conventum

"Quand nous reverrons-nous?" dit l'un des trente-cinq; et un autre, connu par sa tournure poétique, se mit à chanter: "Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages, dans la nuit éternelle emportés sans retour."

—Tais-toi donc, là, toi, Lamartine! On ne vient pas ici pour s'amuser.

Eh bien oui, à quand la prochaine réunion? car il ne vient à l'esprit de personne que pareille réunion, un autre conventum n'aura pas lieu, que le même bonheur ne se répétera pas encore pour les survivants de la génération.

On procède aux élections, qui se font sans secousses, sans discussion. Le Dr H. Lasnier, chirurgien, le conférencier de la veille, est élu président du prochain Conventum. M. Rodolphe Dazé, médecin, de Ste Agathe des Monts, secrétaire, et J. A. Lane, avocat, de Québec, trésorier.

La réunion aura lieu au même endroit, dans dix ans. Combien y en aura-t-il à ce rendez-vous? Dieu seul le sait!

Mais ce n'était pas tout; après les votes de félicitations aux officiers sortant de charge et les protestations de dévouement des nouveaux élus, on décida qu'au banquet du soir il serait convenable d'offrir au collège un souvenir durable du Conventum des élèves du 51ème cours.

La proposition suivante, présentée par le président, M. l'abbé L'Ecuyer, et secondée par M. Sénécal, avocat, et l'abbé Prud'homme, réunit tous les suffrages. Tous la considèrent comme une inspiration.

"Nous sommes, dit l'abbé L'Ecuyer, les premiers nés du deuxième cinquantenaire du collège, et constatons avec peine que l'homme qui a tant fait pour l'instruction en ce pays, le fondateur du collège de L'Assomption, n'a pas encore été honoré comme il le mérite, et proposons en conséquence qu'une souscription soit ouverte pour élever un monument — un buste — au fondateur de notre collège, le docteur Meilleur.

La motion fut adoptée à l'unanimité, et d'enthousiasme on souscrivit de suite la somme demandée par notre artiste, M. Philippe Hébert, qui en aura la commande.

M. Sénécal, avocat, président du Conventum, a bien voulu nous donner la notice biographique suivante du docteur Meilleur:

Jean-Baptiste Meilleur

Né en 1796; reçu médecin en 1825; député à l'Assemblée législative (1834-38); fut le premier surintendant de l'éducation du Bas-Canada (1845-56), et travailla activement et effectivement à organiser ce département; auteur de plusieurs ouvrages d'éducation; l'un des fondateurs du collège de L'Assomption; mort en 1878.

Après avoir assisté aux adieux des élèves finissants, scène bien touchante que nous regrettons de ne pouvoir décrire ici, faute d'espace, nous prîmes le chemin du collège, où, à 7 heures, nous attendait

Le banquet d'adieu au collègue

Ce fut là le digne couronnement des fêtes du Conventum, le moment des épanchements, la fête du coeur, le moment délicieux où il fut donné aux anciens élèves de dire les sentiments qui les animaient pour leur collègue, pour les éducateurs de leur jeunesse.

M. l'abbé L'Ecuyer, curé de Verner, Ont., présenta à M. Villeneuve, supérieur, la souscription recueillie pour le monument au Dr Jean-Baptiste Meilleur, en l'accompagnant des paroles les plus heureuses. Lui succédèrent ensuite le secrétaire, M. Oscar Sénécal. Dans un langage qui faisait honneur à ses professeurs de littérature, il fit l'éloge de chacun des professeurs, traduisit magnifiquement l'admiration de tous ses confrères pour tous ceux qui, de près comme de loin, avaient travaillé à l'oeuvre de leur instruction et de leur éducation, à tel point qu'il semblait ne plus rien rester à dire à M. Lane, qui se leva ensuite.

"Je ne sais pas si vous êtes prêts à m'entendre, mais moi, je suis prêt à parler" — et quand M. Lane est prêt, ses amis savent que ça marche. Il n'est pas un piétineur sur place. Il nous fit ce que les Français appellent un discours de digestion, un discours d'après-dîner, d'une gaieté, d'une verve étincelante, passant avec une facilité extraordinaire, sautant les transitions "du grave au doux, du plaisant au sévère"; sous les expressions les plus comiques parfois, cachant les sentiments les plus enthousiastes, les plus délicats à l'égard de ses confrères et de l'Alma Mater.

Ceux qui, d'habitude, avaient la digestion difficile, ont bien digéré ce soir-là, car M. Lane semblait avoir entrepris de leur décoller la rate: les plus sérieux ont ri jusqu'aux larmes.

M. Lane a montré qu'il était toujours le Lane d'il y a quinze ans, mais le Lane aguerri à la riposte, par quinze années de luites presque continuelles; un adversaire encore plus redoutable à rencontrer sur un husting qu'à la Société St Patrice, ou à l'Académie du collège.

M. l'abbé Chevalier, en bon prêtre, confessa ses peccadilles d'autrefois, et en demanda pardon, puis obtint l'absolution sans pénitence imposée.

Le Dr Lasnier, président du futur Conventum, après avoir payé comme les autres son tribut d'admiration à l'Alma Mater, intéressa ses auditeurs en donnant un rapport sur un cas intéressant. Il avait examiné aux rayons X son ami Lane, dont il avait vu marcher le coeur et constaté qu'il n'était pas dégénéré depuis quinze ans; s'il pouvait examiner tous ses confrères, il constaterait chez chacun d'eux un coeur resté toujours le même à l'appel de l'Alma Mater, battant toujours à la même place pour le vieux collège et pour tous ceux qui ont été leurs professeurs.

M. Pierre Goyette, M. D., de Ste Adèle, vint en dernier lieu et se révéla le même type d'autrefois, toujours gai et spirituel.

Puis le supérieur, M. Villeneuve, se leva, ému, profondément ému, pour dire toute la joie qu'il avait eu de recevoir les élèves du 51ème cours, comme il trouvait bien inspirée l'idée d'élever ce buste au grand citoyen de L'Assomption, le Dr Meilleur; la satisfaction que leur apportait à tous les professeurs du collège de voir leurs efforts appréciés par les anciens élèves, et il ajouta que c'était pour eux la récompense de leurs travaux, et invita le 51ème cours à tenir son futur conventum au collège, où il veut que tous les élèves se considèrent comme chez eux. Il nous fit en terminant le compliment de dire que notre Conventum était le plus beau qui ait encore eu lieu à L'Assomption.

Les convives passèrent ensuite au fumoir, où les conversations se prolongèrent jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Forsan et haec olim

Meminisse juvabit.

Dr H. LASNIER.

N. B. — Pour ceux qui voudraient retrouver peut-être un vieil ami, un confrère perdu de vue depuis longtemps, nous publions les noms et adresses de tous les élèves du 51ème cours, à la page 451.

Dr H. L.

Pensées

Chacun lit avec son humeur et son imagination plutôt qu'avec son jugement. — Sainte-Beuve.

Certains hommes se déshabituent si bien d'avoir des opinions à eux, qu'ils finissent par ne plus avoir chaud ou froid sans consulter le thermomètre.

A TRAVERS LA MODE

Vêtements d'été pour enfants

Le mois d'août demande des vêtements légers et des tissus frais. A cette époque de l'année, la toile subit toujours une recrudescence de vogue et les toilettes simples aussi bien que les plus fanfreluchées sont à l'ordre du jour. On les fait en linon, batiste, toile fine, et soie, et on les garnit à volonté avec de la valenciennes. La garniture doit être plus ou moins compliquée selon l'usage auquel est destinée la robe. Si la jupe est garnie d'entre-deux, celui-ci est disposé de manière à former des noeuds, des arabesques ou des pointes. Les rangs peuvent se continuer jusqu'à la taille et un volant de dentelle peut compléter le bas. Cependant, il est préférable qu'une simplicité relative préside à la toilette des enfants. La berthe se voit sur les robes élégantes et sur les robes simples, de tout-aller. Les mélanges de tissus de couleur et de blanc sont très attrayants; on peut garnir une robe, bleue ou rose, avec de la dentelle et de l'entre-deux. Les cols marin bleus se garnissent de tresse ou de broderie blanches. Les écossais lavables sont également jolis, accompagnés d'une guimpe en fine batiste blanche. Les guingans roses, bleus, verts ou beige se portent avec une guimpe en batiste, et si le modèle choisi se fait avec des bretelles, ces dernières se font en même tissu que la jupe.



1. Robe en voile blanc, garnie de plis et de volants, décolletée sur une guimpe de mousseline blanche à pois; autour du décolleté, galon de drap blanc brodé d'orange. Chaussures champagne. (8 à 9 ans).
2. Robe empire en mousseline blanche unie. Echarpe, ceinture et lien des manches en surah bleu éteint. Col rond en Venise. Chaussures blanches. (6 à 8 ans).
3. Robe marin en liberty blanc. Col, bas de manches et volants de la jupe brodés à l'anglaise. Cravate et ceinture blanches. Chaussures blanches. (10 à 12 ans).

On voit aussi des robes de couleur accompagnées de berthes blanches à contour uni ou de fantaisie incrustées de motifs, brodées ou festonnées au point de boutonniers.

Les toiles de Hollande sont toujours recherchées, étant données leurs nombreuses qualités.

On les emploie surtout pour les costumes russes, et ils se garnissent avec de la toile blanche. Les cols en toile ou en piqué se font à longues pointes devant, et une bande de tissu blanc cerne la fermeture diagonale jusqu'au bord inférieur. Les travaux à l'aiguille s'emploient aussi de la même façon. Beaucoup de blouses se font avec le col et les manchettes en piqué. Avec les costumes en piqué blanc on dispose souvent une partie de gilet ou de boléro en tissu blanc à pois bleus ou roses. L'effet est charmant! Les cravates en soie ou lavables sont portées par les enfants avec le col rabattu qui accompagne toutes les blouses. Les nouveaux manteaux sont très variés et se font en tissus légers ou en tissus épais. Un manteau vu dernièrement sur un petit bébé était fait en broderie anglaise sur batiste; il était disposé sur un transparent de soie de chine rose. La jupe, bien ample, était soutenue par un étroit empiècement dissimulé sous un grand col. Les bords étaient cernés avec de la valenciennes et un noeud de ruban rose étroit garnissait le devant.

Les manteaux en toile blanche ou en piqué se font

généralement croisés et se ferment avec des boutons en nacre taillée. Si le vêtement se fait avec un col, celui-ci est brodé ou orné de tresse blanche. Pour les cols en forme, les bords sont suivis d'entre-deux formant un dessin quelconque. Les manteaux en serge, genre sac ou norfolk, sont très élégants, soit qu'ils fassent partie d'un costume ou comme vêtement séparé. Le manteau en pongée rugueux est aussi très gracieux, ainsi que les manteaux en soie de Chine blanche ou de nuances claires. Beaucoup se distinguent par un col à contour de fantaisie orné de tresse et de boutons en nacre blanche taillée.

Les manteaux en lainages légers à fin damier sont très élégants avec le col et les manchettes de nuance unie assortie à la nuance la moins en vue du damier. Les bords sont cernés par un galon ou par de la tresse fantaisie. Boutons en cuivre.

Pour la fillette toute jeune, rien n'est joli comme le paletot en serge rouge. Il est généralement flotant, avec le col et les manchettes en velours vert. Boutons en nacre ou en cuivre. Les cols en dentelle s'emploient non seulement sur les manteaux d'enfants, mais il y a aussi des cols ravissants en grosse ou en fine toile, brodée à la main et festonnée, ou incrustée de motifs en dentelle.

Les chapeaux marin à passe très large, légèrement relevée, sont très seyants aux enfants, et lorsqu'ils sont un peu recourbés devant, ils donnent beaucoup de charme à la figure.

Les chaussettes se font ajourées, brodées ou rayées. Les gants portés par les petits garçons se font en chamois blanc, lavable. Nos fillettes portent des chapeaux en paille milanaise ou en lingerie garnis de dentelle, ou encore en toile ou en piqué brodés à la main.

Conseils de beautés

Quelle est la femme qui rejettera des conseils de beauté? Ici ce seront encore des conseils d'hygiène, s'adressant plus particulièrement aux soins à donner à la tête.

Tout en prenant grand soin de sa chevelure, il est parfois difficile d'éviter les pellicules, si désagréables quand elles tombent en petites lamelles blanches sur les habits. Même quand elles n'ont pas pour cause une affection de la peau, les pellicules occasionnent des

démangeaisons assez désagréables. On peut les faire disparaître au moyen des deux recettes suivantes :

1o Faire dissoudre dans une chopine d'eau un morceau de carbonate de soude de la grosseur d'une noix, et, jusqu'à disparition des pellicules, se laver tous les matins avec une éponge trempée dans cette solution. L'opération terminée, bien sécher la tête avec des serviettes chauffées, puis, quand les cheveux seront à peu près secs, frictionner le cuir chevelu avec la teinture suivante :

- 20 grammes de teinture de quillaya saponaria
- 20 grammes de teinture de jaborandi

que l'on parfume au moyen d'essence de néroli.

Voici une seconde recette plus simple et peut-être préférable à la précédente :

2o Demander 150 grammes de liqueur Van Swieten, et, durant quatre ou cinq jours, passer, au moyen d'un tampon de ouate hydrophile imbibé de cette liqueur, sur le cuir chevelu qu'il faut bien mouiller, c'est-à-dire en faisant, pendant l'opération, de petites raies l'une à côté de l'autre, qui sécheront au fur et à mesure.



Costume trotteur. — Ce costumes, quoique d'une note simple, ne manque pas de genre. Il est en toile bleu marine avec la jupe faite de plis couchés partant de la ceinture et qui vont se défaisant dans le bas. Une triple rangée de très étroit galon blanc contourne celle-ci et lui fait en quelque sorte bordure. Sur le gilet, en mousseline de soie crème, ouvre une jaquette, d'une façon neuve et originale, à pointes devant, remontant un peu de basque derrière. Les trois galons, genre soutache, se retrouvent là; partant de la berthe, joliment garnie de guipure blanche, ils servent de cache-point à des épaulettes larges et descendant assez bas sur la manche, qu'elles recouvrent en partie.

Le chapeau est en paille crème avec fond de tulle blanc; le noeud et l'aigrette gros bleu.

Les manches, courtes, du vêtement, obligent aux gants longs, de couleur blanche.

Ombrelle en soie blanche, unie.

Un penseur grincheux et sans doute malheureux en son intérieur, dit :

— Dans un ménage, le chapeau de la femme est l'incubateur de la discorde. Qui sait? Songeant à nos charmantes lectrices, nous préférons en douter.



PATRON No 512

PATRON No 520

Vêtement de garçonnet de 3 à 6 ans. Ce petit vêtement très nouveau se compose de 5 pièces. Peut se faire en lainage, velours, petit drap, etc. Matériaux 4 verges en 30 pouces de large.

Blouse pour garçonnet de 3 à 6 ans. Blouse de forme nouvelle, ornée de plis ronds encadrés d'un petit plissé de taffetas. Matériaux 2 verges en 48 pouces.

Pour recevoir ces patrons en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, et de nous indiquer le numéro du patron ainsi que l'âge. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ces patrons sont en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

La vie au foyer

Veau mariné

Prenez le morceau que l'on choisit pour faire le fricandeau; mettez-le dans une terrine, arrosez de vinaigre et ajoutez sel, poivre, oignons en tranches, thym, laurier, persil, clous de girofle, carottes, estragon, quatre épices; laissez mariner six jours en retournant matin et soir; faites cuire dans ce jus en ajoutant un peu d'eau; lorsque la viande est cuite à point, retirez, mettez sur un plat, passez le jus au tamis et versez-le sur le veau.

Liqueur d'abricots

Dans un récipient d'assez grandes dimensions, on met sur le feu quatre pintes de bon vin blanc ordinaire, et de 25 à 30 abricots mûrs à point. Dès que le tout commence à bouillir, on ajoute un kilogramme de sucre blanc, 10 grammes de cannelle, et une pinte d'eau-de-vie à 33°. On met bouillir environ 10 minutes, on retire du feu, et on laisse le tout bien couvert à infuser pendant cinq ou six jours. Il ne reste plus qu'à filtrer le jus et à mettre en bouteilles.

Le Tot Fait

Casser six oeufs en séparant les blancs des jaunes. — On ne fait pas de "tôt fait" sans casser des oeufs! — Aux jaunes, mélangez 100 grammes de sucre pilé. Ensuite, 100 grammes de farine. Petit à petit, éclaircir cette pâte avec du lait. Maintenant, occupons-nous des blancs, auxquels nous accorderons 100 grammes de sucre pilé et que nous ferons monter en neige très dure. Mélanger ensuite doucement les blancs aux jaunes; je dis mélanger, je ne dis pas travailler. Mettre au moule, puis au four.

Désirez-vous démouler le "Tôt Fait"? Il faut, dans ce cas, lui accorder une heure de cuisson. Si vous aimez mieux laisser l'intérieur un peu crémeux, il suffira de quarante-cinq minutes, mais on servira dans le moule!

Encore des crêpes

Une demi-livre de farine, quatre oeufs, dont deux entiers, et deux blancs à battre en neige; une cuillerée à bouche d'huile d'olive; deux cuillerées d'eau-de-vie ou de rhum; une fleur d'oranger; une pincée de gros sel.

On prépare la pâte deux heures d'avance afin qu'elle soit bien claire. Avec tout ceci, on aura des crêpes excellentes.

Nettoyage de la serge blanche

Pour la serge blanche, le savon ne convient pas. On la nettoie parfaitement en la frottant dans une forte décoction de racines de saponaire. L'étoffe apparaît alors moelleuse et souple.

Pour guérir les ampoules

Il faudra laver l'ampoule avec de l'eau phéniquée. Ensuite percer le petit sac ou cloque avec une aiguille propre, pour permettre l'écoulement du liquide; mais bien se garder d'en déchirer les parois. Puis faire un pansement avec une compresse imprégnée soit d'eau phéniquée, soit d'alcool, que l'on maintient en contact au moyen d'une bande, et jusqu'à guérison, garder le repos.

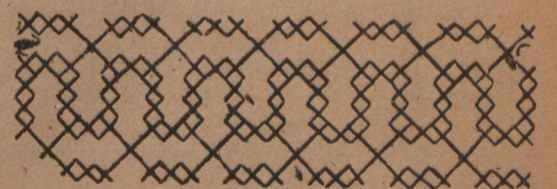
En cas d'engorgements douloureux consécutifs, soit au creux de l'aisselle, s'il s'agit d'une ampoule à la main, soit au pli de l'aîne s'il s'agit d'une ampoule au pied, pratiquer sans retard des frictions mercurielles et prendre avis du médecin. Il y a lieu de s'opposer à la formation possible, à l'aisselle ou à l'aîne, d'un abcès.

Utilisation des pelures d'oignons

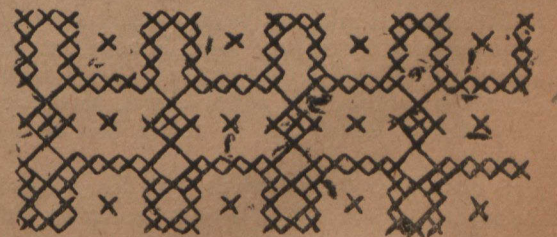
L'eau dans laquelle ont bouilli les haricots blancs a la propriété de nettoyer les toiles de couleur sans enlever la teinture.

De même la pelure légère qui enveloppe l'oignon est employée par quelques bonnes ménagères pour teindre des étoffes de soie et de coton, après les avoir trempées longtemps dans une légère dissolution d'alun. On fait bouillir cette pelure et on met tremper l'étoffe dans cette décoction, plus ou moins de temps, selon le degré d'intensité que l'on veut donner à la couleur, qui est d'un beau jaune.

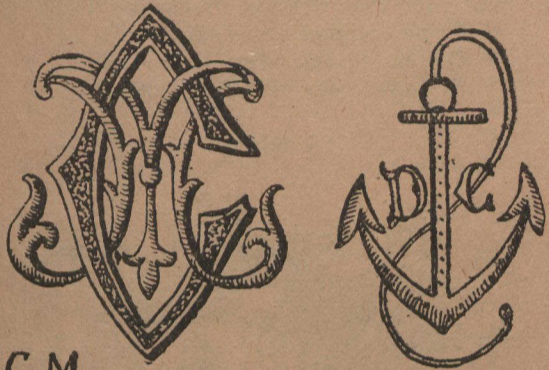
Bandes au point de croix pour lingerie



Ces deux petites bandes peuvent servir pour toutes sortes d'objets de lingerie. Elles sont faciles à exécuter même par un enfant. Elles seront aussi bien pour garnitures de serviettes ou pour ornement de chemise de nuit.



La bande No 1 peut se broder en deux couleurs: la grecque se fera en rouge, les points du milieu et les étoiles en bleu. La bande No 2 sera en rouge ou bleu unis, au choix.



C.M.

Oseille en purée

Epluchez et lavez 4 livres d'oseille à plusieurs eaux, égouttez, faites-la fondre dans une casserole avec gros comme un oeuf de beurre et une cuillerée avec farine. Laissez réduire; épaississez avec un peu de farine de gruau; salez, poivrez, corsez avec une demi-cuiller à café d'extrait de viande Liebig délayé à part dans un peu d'eau chaude. Ajoutez deux oeufs battus que vous mélangerez peu à peu. Dressez sur un plat et mettez dessus de la viande, ou encore des oeufs durs coupés en deux.

Potage oseille à l'oeuf

On fait un bon bouillon à l'oseille, parfumé à l'arôme Patrelle et bien assaisonné; un peu avant de servir on mêle un oeuf avec de la farine, d'une façon assez liquide, et avec une petite cuiller on verse cela peu à peu dans le bouillon qui bout. Au bout de quelques instants, c'est cuit.

Cervelle de mouton aux petits oignons

Blanchir et cuire la cervelle. Passer au beurre de petits oignons blancs épluchés et blanchis. Quand ils sont blonds, ajouter un peu de farine, en remuant, puis du bouillon parfumé et du vin blanc. Assaisonnement ordinaire.

Bouillie soufflée pralinée

Préparez une bouillie ordinaire avec de la farine et de la fécule. Parfumez-la d'un peu de vanille en poudre. Beurrez un plat creux, étendez sur le fond une couche de bouillie de un à deux centimètres d'épaisseur. Par-dessus versez le reste de votre bouillie délayé avec un nombre suffisant de jaunes d'oeufs; couvrez le tout avec les blancs des oeufs battus en neige et finalement saupoudrez de sucre et de biscuits pilés. Mettez au four le temps de faire monter et dorer.

Liqueur de pêche

C'est une liqueur exquise qui a beaucoup de succès auprès des dames.

Au dessert, vous mettez dans un bocal les noyaux de pêche, sans les essuyer; il faut laisser les petits morceaux de pulpe qui sont adhérents au noyau. Au fur et à mesure que le bocal se remplit de noyaux, il faut les couvrir, à ras, de bonne eau-de-vie (eau-de-vie jeune, mais sans goût étranger).

Quand le bocal est plein de noyaux et d'eau-de-vie, vous le couvrez avec un morceau de parchemin et le placez dans une armoire, où vous l'oubliez jusqu'au mois de juillet de l'année suivante.

Alors vous videz le bocal sur un tamis et vous récoltez l'eau-de-vie, que vous sucrez avec une demi-livre de sucre par pinte de jus. On met ce sucre en morceaux et on remue tous les jours jusqu'à ce qu'il soit bien fondu, puis l'on filtre au papier et l'on met en bouteilles.

Ne pas casser les noyaux.

Cette liqueur est très fine et peut être bue tout de suite.

Rideau mystère

ENSEMBLE ET DÉTAILS QUART
GRANDEUR NATURE



En toile de soie ou batiste brodées d'un feston, de feuilles et de fleurs de marronnier. Ensemble du travail terminé. Une des feuilles et feston du bas. Celles du haut seront plus petites. Prendre le trait intérieur de la grande feuille pour trait extérieur et supprimer les deux petites. Branche de fleur de marronnier stylisée à intercaler entre les feuilles. Exécution des points lancés et points de tige. Cette broderie peut se faire en blanc ou en couleurs, rouge ou tout jaune. Si le rideau est en toile de soie, la broderie peut se faire en soie d'Alger.

Migraine

Elle siège au front, au-dessus de l'orbite de l'oeil, ordinairement d'un seul côté; les accès durent de douze à vingt-quatre heures: ils consistent en brisements des membres, perte de l'appétit, nausées, quelquefois vomissements. Le repos dans un lieu sombre et paisible, des inhalations d'éther, du café, sont les remèdes ou les palliatifs de cette incommodité, lorsqu'elle n'est pas compliquée de diathèse.

Nettoyage des bijoux en or

Lavez d'abord votre bijou avec une brosse douce et de l'eau de savon, passez-le ensuite dans de l'eau claire et essuyez-le avec un linge doux. Si ce bijou avait perdu de son éclat, faites dissoudre 4 à 5 grammes de sel ammoniac dans un demi-verre d'eau bouillante, et plongez-y le bijou, que vous laisserez quelques minutes retirez-le, lavez-le, et vous verrez qu'il aura repris l'aspect du neuf.

POUR NOS JEUNES AMIS

LA PHYSIQUE ENFANTINE

La pièce dans l'eau

Voici un jeu de société très amusant, et qui constitue en même temps une intéressante expérience sur la pression atmosphérique, c'est-à-dire sur la pression exercée par le poids de la colonne d'air qui entoure la terre. Versons un peu d'eau dans une assiette plate dans laquelle nous avons placé une pièce de monnaie. La pièce étant bien recouverte par l'eau, il s'agit de la retirer de l'assiette avec sa main, mais sans se mouiller les doigts!

Voici comment vous arriverez à ce résultat, qui semble tout d'abord impossible. Prenez un verre à boire que vous tenez par son pied, allumez un mor-



ceau de papier que vous faites brûler un peu dans le verre, et retournez vivement le verre en le mettant dans l'assiette, à côté de la pièce de monnaie qu'il ne doit pas recouvrir. Vous voyez immédiatement l'eau de l'assiette monter dans le verre, comme par enchantement, et vous pouvez facilement reprendre la pièce, qui n'est plus recouverte par le liquide. L'ascension de l'eau dans le verre retourné est due à ce que, la chaleur du papier enflammé ayant dilaté l'air contenu dans le verre, et ce verre s'étant brusquement refroidi lorsque vous l'avez posé dans l'assiette, il s'est produit dans le verre un certain vide qui a permis à la pression de l'air de refouler l'eau à l'intérieur de ce verre.

Voici maintenant une façon plus élégante de chauffer l'intérieur du verre. Le morceau de papier enflammé est remplacé par une allumette-bougie piquée verticalement dans une boulette de mie de pain un peu aplatie; on allume l'allumette, on pose dans l'eau de l'assiette la boulette qui la porte, et on coiffe l'allumette enflammée avec le verre. L'effet produit est immédiat, et l'eau monte dans le verre comme si elle y était amenée par une pompe aspirante.

Le nid qui est sur le haut de la cheminée

Il était une fois un nid d'oiseau sur le haut d'une cheminée.

Dans ce nid il y avait quatre petits oeufs.

Et les petits oeufs s'étant ouverts, il en était sorti quatre petits oiseaux sans plumes.

Mais la mère avait des plumes, et elle réchauffait les petits oiseaux sous ses ailes.

Et pendant que la mère les réchauffait, le père allait leur chercher la nourriture.

Puis les petits oiseaux grandirent, et il leur poussa des plumes. Alors la mère put les quitter pour aller aider le père à chercher leur nourriture.

Mais comme les ailes des petits oiseaux n'étaient pas encore assez fortes pour voler, la mère leur dit en partant: "Cuicui! cuicui! cuicui! Ce qui signifiait: "Mes enfants, mes petits chéris, ne quittez pas la maison, c'est-à-dire ne sortez pas de votre nid."

Mais quand la mère fut partie, l'un des petits oiseaux ne fut pas obéissant. Il voulut sortir du nid: il s'avança jusqu'au bord; oh! le petit imprudent! il va tomber!... Ah! le voilà qui tombe... Il est tombé dans la cheminée!

Et quand le père et la mère revinrent, ils ne trouvèrent plus que trois petits oiseaux dans leur nid.

Et ces trois petits leur crièrent tous à la fois: "Cuicui! cuicui! cuicui!" ce qui signifiait: "Notre frère est perdu! il est tombé dans la cheminée!"

Et le père, et la mère, et les trois petits oiseaux, eurent tous ensemble bien du chagrin.

Car la désobéissance d'un seul enfant fait le malheur de toute la famille!

CONTES DE FEES

La chatte blanche

(Suite)

Dès qu'il en avait un beau et qu'il en trouvait un plus beau, il laissait aller le premier pour garder l'autre; car il aurait été impossible qu'il eût mené tout seul trente ou quarante mille chiens, et il ne voulait ni gentilshommes, ni valets de chambre, ni pages à sa suite. Il avançait toujours son chemin, n'ayant point déterminé jusqu'où il irait, lorsqu'il fut surpris, dans la nuit, du tonnerre et de la pluie, dans une forêt dont il ne pouvait plus reconnaître les sentiers.

Il prit le premier chemin, et, après avoir marché longtemps, il aperçut un peu de lumière; ce qui lui persuada qu'il y avait quelque maison proche, où il se mettrait à l'abri jusqu'au lendemain. Ainsi guidé par la lumière qu'il voyait, il arriva à la porte d'un château, le plus superbe qu'il se soit jamais imaginé. Cette porte était d'or, couverte d'escarboucles dont la lumière vive et pure éclairait tous les environs; c'était elle que le prince avait vue de fort loin. Les murs étaient d'une porcelaine transparente; mêlée de plusieurs couleurs qui représentaient l'histoire de toutes les fées, depuis la création du monde jusqu' alors; les fameuses aventures de Peau d'Ane, de Finette, de l'Oranger, de Gracieuse, de la Belle au bois dormant, de Serpentin vert, et de cent autres, n'y étaient pas oubliées. Il fut charmé d'y reconnaître le prince Lutin; car c'était son oncle à la mode de Bretagne. La pluie et le mauvais temps l'empêchèrent de s'arrêter davantage dans un lieu où il se mouillait jusqu'aux os, outre

DEVINETTE



— Cherchez le propriétaire de ce château ?

qu'il ne voyait point du tout aux endroits où la lumière des escarboucles ne pouvait s'étendre.

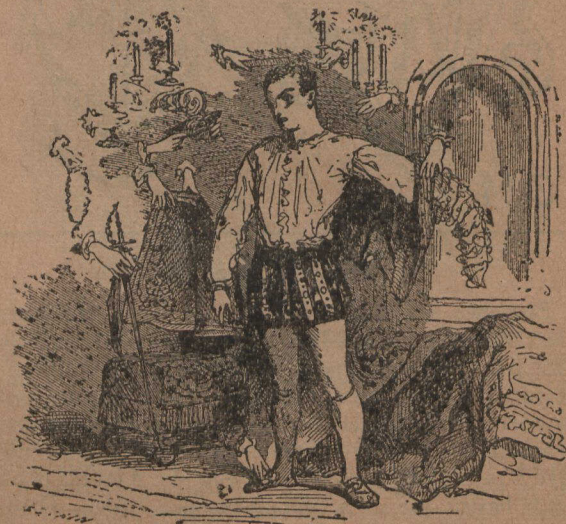
Il revint à la porte d'or; il vit un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamant; il admira cette magnificence et la sécurité avec laquelle on vivait dans ce château. "Car, enfin, disait-il, qui empêche les voleurs de venir couper cette chaîne et d'arracher les escarboucles; ils se feraient riches pour toujours."

Il tira le pied de chevreuil, et aussitôt il entendit sonner une cloche qui lui parut d'or ou d'argent, par le son qu'elle rendait. Au bout d'un moment,

la porte fut ouverte, sans qu'il aperçût autre chose qu'une douzaine de mains en l'air, qui tenaient chacune un flambeau. Il demeura si surpris qu'il hésitait à s'avancer, quand il sentit d'autres mains qui le poussaient par derrière avec assez de violence. Il marcha donc, fort inquiet, et, à tout hasard, il porta la main sur la garde de son épée; mais en entrant dans un vestibule tout incrusté de porphyre et de lapis, il entendit deux voix ravissantes qui chantèrent ces paroles:

Des mains que vous voyez ne prenez pas d'ombrage,
Et ne craignez en ce séjour
Que les charmes d'un beau visage
Si votre coeur veut fuir l'amour.

(A suivre)



Les mains le déshabillèrent

DEVINETTES

No 9—Question drolatique

Quels sont les camarades qui se battent toute la journée sans se faire de mal?

No 10—Mots carrés

Mon premier est entouré du troisième;
Prénom féminin mon deuxième.

No 11—Charade

Mon deuxième se boit tout comme mon premier.
On mange partout mon dernier.
Ne retient pas qui veut l'entier.

No 12—Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans)

Avec les mots suivants reconstruire un vers célèbre:

Ato uslesco eursbi enes quel apat ri eestch ere.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1160 de "L'Album Universel"

No 5. — Mots carrés:

P O R C
O H I O
R I R I
C O I N

No 6. — Mots décroissants: Fronde. Ronde. Onde.

No 7. — Charade: Jouvenceau (Joue. Vent. Sot).

No 8. — Pour les tout petits. — Reconstruction. Tsar, Mikado.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant "Le Lac Ontario," nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages de ce roman. L. R.

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

(Suite)

Il entra dans les buissons à peu de distance avec l'Indien, et ils y coupèrent plusieurs branches en prenant grand soin de ne faire aucun bruit. Ils enfoncèrent ensuite le bout de ces branches dans la boue en avant des pirogues, l'eau n'étant pas profonde, et en dix minutes ils placèrent ainsi un écran entre eux et le point qui pouvait leur être dangereux. Ils mirent autant d'adresse que de promptitude à faire cet arrangement, de sorte que ce petit buisson artificiel n'avait pas l'air de croître dans l'eau, ce qui aurait pu donner des soupçons, mais qu'en passant vis-à-vis, on aurait pensé qu'il était formé d'arbustes qui avaient crû horizontalement sur le bord de la rive, avant de s'être dirigés en haut vers la lumière.

—Jamais je ne me suis trouvé dans un si bon abri, dit Pathfinder après avoir examiné son ouvrage du dehors. Mais chut! voici Eau-Douce qui revient, et en garçon sensé qu'il est, il marche dans l'eau pour cacher sa piste. Nous verrons bientôt si notre abri est bon ou non.

Jasper en revenant de sa mission ne trouvant plus les pirogues où il les avait laissées, en conclut sur le champ qu'elles avaient doublé la pointe. Ses habitudes de précaution lui suggérèrent sur le champ celle de marcher dans l'eau. Si les Indiens du Canada retournaient sur leur propre piste, devaient celle de Pathfinder et du Grand-Serpent, couvraient celle du premier jusqu'à la rivière, là toutes traces seraient perdues, l'eau ne pouvant en conserver aucune. Il avait donc marché dans l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'à la pointe, et dès qu'il l'eût tournée, il continua à suivre de même le bord de la rivière, cherchant à découvrir l'endroit où les pirogues étaient cachées.

Ceux qui étaient derrière les buissons, pouvaient en s'approchant des feuilles, trouver des interstices par où ils voyaient ce qui se passait en dehors; mais ceux qui en étaient même à une petite distance, n'avaient pas cet avantage. Jasper cherchait l'endroit où ses amis s'étaient retirés. Dès qu'il eut tourné la pointe, et qu'il ne vit plus le feu qu'il avait allumé, il s'arrêta; et commença à examiner le rivage avec grand soin. Il avançait huit à dix pas, et puis s'arrêtait pour recommencer ses recherches. L'eau devenant plus profonde qu'auparavant, il se rapprocha du rivage pour marcher aisément, et il passa si près du buisson artificiel, qu'il aurait pu le toucher avec la main. Il ne s'aperçut pourtant de rien et il allait passer outre, quand Pathfinder, écartant et il allait passer outre, quand Pathfinder, écartant deux branches, lui dit à voix basse d'entrer.

—Cela va assez bien, dit Pathfinder, en riant à sa manière; quoiqu'il y ait de la différence entre les yeux d'une face pâle et ceux d'une peau-rouge, je gagerais que tout un régiment passerait devant nous sans se douter de notre ruse. Mais si les Mingos entraient dans le lit de la rivière et arrivaient à l'endroit où Eau-Douce était tout à l'heure, je tremblerais que nous ne fussions découverts. Cependant leurs yeux mêmes y seraient trompés de l'autre rive, et cela peut nous être utile.

—Ne pensez-vous pas après tout, lui dit Cap, que le plus sage serait de lever l'ancre, de déployer toutes les voiles, et de descendre la rivière, dès que nous serons assurés que ces coquins sont derrière nous. Nous autres marins, nous disons qu'une chasse de l'arrière est une longue chasse.

—Ayant avec moi la jolie fille du sergent, je ne voudrais pas bouger d'ici avant d'avoir des nouvelles du Grand-Serpent. Si une jeune biche pouvait parcourir la forêt comme de vieux daims, nous pourrions abandonner les pirogues; car, en faisant un circuit, nous arriverions au fort avant le jour.

—Prenons donc ce parti, s'écria Mabel, se levant tout à coup, et parlant avec énergie. Je suis jeune, active, habituée à l'exercice, et j'ai plus d'une fois lassé mon cher oncle à la promenade. Que personne ne me regarde donc comme un obstacle à ce projet; je ne puis souffrir qu'aucun de vous expose sa vie pour moi.

—Non, non, jeune fille: nous ne vous regardons ni comme un obstacle, ni comme rien de ce que vous ne devez pas être; et nous consentirions à courir deux fois le même risque pour rendre service au

sergent et à sa fille. N'est-ce pas ce que vous pensez, Eau-Douce?

—Pour lui rendre un service! à elle! Rien au monde ne pourra me décider à quitter Mabel Dunham avant qu'elle soit en sûreté dans les bras de son père.

Nous ferions mieux de quitter les pirogues, dit Mabel avec quelque embarras; je sens qu'on n'est plus en sûreté ici.

—Vous ne le pouvez pas, dit Pathfinder; cela vous est impossible. Il faudrait faire une marche de plus de vingt milles, pendant la nuit, à travers des arbres renversés et des marécages. Nous laisserions après nous une piste trop large, et nous aurions à nous battre, après tout, avant d'arriver au fort. Non, il faut attendre ici le Mohican.

Telle paraissant être la détermination de celui de qui tous les autres, dans leur situation présente, attendaient des conseils, on n'en dit pas davantage sur ce sujet. Malgré leur situation, par rapport à l'ennemi, le temps coulait rapidement pour eux, et ils furent surpris quand Cap leur apprit combien avait duré leur entretien.

—Si seulement on pouvait fumer, ajouta le vieux marin, on serait ici assez commodément; car, pour rendre au diable ce qui lui est dû, nos pirogues sont dans un mouillage qui défierait tous les vents. La seule chose dont je me plains, c'est d'être privé d'une pipe.

—La fumée du tabac nous trahirait, répondit Pathfinder. Non, non; résistez à vos désirs et apprenez une vertu d'une peau-rouge, qui passera une semaine sans manger, pour s'emparer d'une chevelure. N'avez-vous rien entendu, Eau-Douce?

—C'est le Grand-Serpent qui arrive.

—Eh bien! voyons si les yeux d'un Mohican valent mieux que ceux d'un jeune homme qui vit sur le lac.

Le Mohican venait du même côté par où Jasper était arrivé, mais dès qu'il eut tourné la pointe, et qu'il fut caché à ceux qui pouvaient être plus haut sur la rivière, au lieu de continuer à avancer, il s'approcha du rivage et regarda en arrière, en se cachant avec la plus grande précaution dans les buissons, de manière à ne pouvoir être aperçu de ce côté.

—Le Grand-Serpent voit les coquins, dit Pathfinder à voix basse; ils ont mordu à l'hameçon, et dressé une embuscade à la fumée.

Un accès de rire, joyeux quoique silencieux, lui coupa la parole, et poussant Cap du coude, ils continuèrent à suivre tous les mouvements de Chingashgook dans un profond silence. Le Mohican resta dix bonnes minutes aussi immobile que le rocher sur lequel il était; et alors il parut qu'il avait vu quelque chose qui l'intéressait, car il se retira à la hâte, regarda avec attention et inquiétude le long du bord de la rivière, et la descendit ensuite d'un pas rapide, en ayant soin de noyer les traces de ses pieds. Il était évidemment pressé et inquiet, tantôt regardant derrière lui, tantôt jetant un coup d'oeil sur chaque endroit du rivage où il croyait que les pirogues pouvaient être cachées.

—Appelez-le, dit Jasper, pouvant à peine contenir son impatience, appelez-le, ou il sera trop tard. Le voilà qui passe devant nous.

—Pas encore, pas encore; rien ne presse, soyez-en sûr, sans quoi le Grand-Serpent ramperait sur le ventre. Que le Seigneur nous aide! je crois que Chingashgook lui-même dont la vue est aussi fidèle que l'odorat d'un chien, a passé sans nous apercevoir, et qu'il ne découvrira pas l'abri que nous nous sommes pratiqué.

Son triomphe était prématuré, car à peine avait-il prononcé ces mots, que l'Indien, qui était déjà à quelques pieds plus bas dans la rivière, s'arrêta tout à coup, fixa ses yeux perçants sur le buisson transplanté, fit à la hâte quelques pas en arrière, et, séparant deux branches, se montra au milieu d'eux.

—Ce sont ces maudits Mingos? dit Pathfinder, dès que son ami fut assez près pour qu'il pût lui parler sans imprudence.

—Iroquois, répondit l'Indien laconique.

—N'importe, Iroquois, Mingos, Mengwes, diables ou furies, c'est à peu près la même chose; j'appelle tous ces coquins Mingos. Venez ici chef, et causons raisonnablement.

Ils se mirent à part et eurent un entretien dans le dialecte des Delaware. Lorsque leur conversation fut terminée, Pathfinder rejoignit les autres et leur fit part de tout ce qu'il venait d'apprendre.

Le Mohican avait suivi la piste des ennemis jusqu'à quelque distance du fort; mais ceux-ci, ayant aperçu la fumée du feu allumé par Jasper, retournèrent à l'instant sur leurs pas. Chingashgook, risquant fort d'être découvert, n'avait pas perdu un seul de leurs mouvements. Ils étaient passés rapidement près de lui au nombre de quinze, cherchant à s'approcher du feu sans être vus. Le Mohican descendit alors la rivière et tourna la pointe, espérant qu'il n'avait pas été remarqué. Les sauvages ne s'étaient pas attardés près du feu. Devinant probablement le stratagème, les uns rentrèrent dans les bois, tandis que les autres, suivant les traces de Jasper, étaient arrivés à l'endroit où les pirogues s'étaient arrêtées près de la terre. Que feraient-ils ensuite, c'était ce qu'on ne pouvait que conjecturer, car le Grand-Serpent avait pensé que l'affaire était trop pressante pour tarder plus longtemps à aller rejoindre ses amis.

Penchant que Pathfinder faisait ce récit à ses deux compagnons, les idées naturelles à la profession des deux autres hommes blancs prirent nécessairement de l'ascendant dans leur esprit, et ils cherchèrent, dans leurs habitudes, des moyens de salut.

—Faisons sortir d'ici les pirogues sur le champ, s'écria Jasper avec vivacité; le courant est fort, et en maniant vigoureusement nos rames, nous serons bientôt hors de la portée de ces drôles.

—Et cette pauvre fleur, dont le bouton s'est épanoui dans les clairières, dit Pathfinder, dont le style avait pris une couleur poétique pendant son long séjour chez les Delaware, se flétrira-t-elle dans la forêt?

—Nous mourrons tous auparavant, s'écria le jeune homme, une couleur généreuse lui montant jusqu'au front. Mabel et Rosée-de-Juin peuvent se coucher au fond de la pirogue, tandis que nous ferons notre devoir comme des hommes.

—Oui, vous savez manier la rame et l'aviron, Eau-Douce, j'en conviens; mais un maudit Mingos est encore plus actif à mal faire. Les pirogues sont légères, mais la balle d'un mousquet court encore plus vite.

—Il est du devoir d'hommes qui, comme nous, ont fait une promesse solennelle à un père plein de confiance, de courir ce risque.

—Mais il n'est pas de leur devoir d'oublier la prudence.

—La prudence! on peut porter la prudence au point d'oublier son courage.

Ils étaient debout sur le rivage, Pathfinder appuyé sur sa carabine, dont la crosse touchait par terre, tandis que ses deux mains en entouraient le canon à la hauteur de ses épaules. Tandis que Jasper lui lançait ce sarcasme aussi sévère que peu mérité, le rouge foncé des joues de son compagnon ne prit pas une teinte plus vive, mais ses doigts serrèrent le fer de sa carabine avec la force d'une vis. Ce fut le seul signe d'émotion qu'il donna.

—Vous êtes jeune, et vous avez la tête chaude, répondit Pathfinder avec dignité; mais j'ai passé ma vie dans de semblables dangers, et l'impatience fouguese d'un jeune homme ne l'emportera pas sur mon expérience et mon sang-froid.

—Je vous demande pardon, Pathfinder, dit Jasper repentant, en lui serrant une main que le premier ne chercha pas à retirer; je vous demande pardon humblement et sincèrement. C'était une folie et une indignité à moi de parler comme je l'ai fait.

Pour la première fois, la couleur des joues de Pathfinder prit une teinte foncée, et l'air de dignité solennelle qu'il avait pris par suite d'une impulsion purement naturelle, disparut sous l'expression de sincérité franche qui était le fond de son caractère. Il serra cordialement la main de son jeune ami.

—Fort bien, Jasper, fort bien, dit-il en riant, je n'ai pas de rancune, et personne n'en aura pour moi. La nature d'un homme blanc est de ne pas avoir de rancune. Il aurait pu être dangereux d'en dire la moitié autant au Grand-Serpent, quoique ce soit un Delaware, car il faut que la couleur produise son effet, et...

Il s'interrompit en se sentant touché sur l'épaule. Mabel était debout dans le canot, le corps penché en avant, un doigt sur les lèvres, les yeux fixés sur une ouverture entre les planches, et tenant d'une main un ligne à pêcher, du bout de laquelle elle avait légèrement touché l'épaule de Pathfinder. Celui-ci baissa la tête devant une autre percée qu'il s'était ménagée, et dit ensuite à demi-voix à Jasper :

—Les maudits Mingos! A vos armes, mes amis, mais soyez immobiles comme des troncs d'arbres morts.

Les préparatifs de combat furent rapidement faits. On mit les femmes à l'abri autant que possible et chaque homme se tint prêt à faire feu.

L'instant était vraiment alarmant. Quand Mabel avait touché l'épaule de son guide, trois Iroquois venaient de se montrer, marchant dans la rivière à environ cent toises de nos voyageurs, et ils s'étaient arrêtés pour reconnaître les environs. Tous étaient nus jusqu'à la ceinture, et avaient le corps chamarré des couleurs qui annonçaient une expédition guerrière. Il était évident qu'ils étaient incisés sur la marche qu'ils devaient suivre pour trouver les fugitifs. Ils semblaient vouloir, l'un descendre la rivière, l'autre la remonter, et le troisième montrait la rive opposée. En un mot, ils doutaient encore de ce qu'ils devaient faire.

CHAPITRE V

COMBAT SUR LA RIVIERE

Les fugitifs ne pouvaient juger des intentions de leurs ennemis que par leurs gestes, et par les signes qu'ils donnaient d'une fureur causée par le désappointement.

Pathfinder, sans bruit, donna ses instructions aux deux Indiens, puis, s'adressant à son jeune ami :

—Jasper, lui dit-il, si les coquins venaient nous attaquer par derrière, du côté du rivage, poussez la pirogue dans le courant, et faites force de rames pour conduire au fort la fille du sergent.

Mais l'approche des Iroquois rendit nécessaire un profond silence. Comme ils marchaient dans l'eau en descendant la rivière, ils se tenaient nécessairement près des buissons, et nos voyageurs s'aperçurent bientôt, au bruit des broussailles et des branches, qu'une autre troupe d'Indiens côtoyait le rivage derrière eux, en marchant du même pas que les trois premiers. La distance qui existait entre les branches enfoncées dans la boue et le véritable rivage fit que les deux groupes de sauvages purent se voir quand ils furent en face des fugitifs. Ils s'arrêtèrent en même temps, et commencèrent une conversation qui passait en quelque sorte sur la tête de nos amis, qui n'étaient cachés que par les branches et des feuilles qu'un vent un peu fort aurait écartées, ce qui les aurait infailliblement découverts.

—Que mes jeunes gens regardent comme s'ils avaient des yeux d'aigle, dit un vieux guerrier du nombre de ceux qui marchaient dans l'eau. Nous avons passé une lune entière sur le chemin de la guerre, et nous n'avons gagné qu'une seule chevelure. Il y a une jeune fille parmi eux, et quelques-uns de nos braves n'ont pas de femme.

Mabel heureusement ne comprit pas ces mots; mais Jasper fronça le sourcil, et ses joues devinrent pourpres de fureur.

Les sauvages ne parlèrent plus, mais le bruit des feuilles et des branches annonça bientôt que la troupe qui était sur la terre s'était remise en marche et s'éloignait. Mais ceux qui étaient dans l'eau restaient encore, et examinaient les bords du rivage avec des yeux qui semblaient des charbons ardents. Au bout de deux ou trois minutes, ils commencèrent à descendre la rivière, mais pas à pas, et comme des hommes qui cherchent quelque chose qu'ils ont perdu. Ils passèrent enfin le buisson artificiel, et Pathfinder ouvrit la bouche pour jouir de ce rire silencieux, que la nature et l'habitude lui avaient rendu particulier. Son triomphe ne fut pourtant que momentané, car, en ce moment même, celui qui marchait le dernier jeta un coup d'oeil en arrière, s'arrêta tout à coup, et son regard fixé sur le buisson artificiel annonça le fait effrayant que quelque chose avait éveillé ses soupçons.

Heureusement cet Indien était jeune et avait encore à se faire une réputation. Il craignait le ridicule que jetterait sur lui une fausse alarme. Au lieu d'appeler ses compagnons, il retourna sur ses pas, s'approchant doucement du buisson qui semblait le fasciner. Quelques feuilles se penchaient un peu sur leur tige; cette déviation aux lois de la nature avait frappé l'Iroquois, mais il connaissait trop bien les dangers d'une embuscade et d'une sur-

prise pour ne pas s'approcher à pas lents et avec précaution; les deux troupes d'Indiens étaient déjà à cinquante ou soixante toises en avant, quand il fut assez près du buisson pour le toucher.

Malgré leurs situation critique, les fugitifs avaient les yeux fixés sur la physionomie agitée du jeune Iroquois, dont le cœur était alors partagé par des sentiments bien différents. Enfin voulant sortir du doute, il écarta deux branches, fit un pas en avant, et vit devant lui les fugitifs, semblables à autant de statues. Il tressaillit, ses yeux brillèrent, mais il n'eut pas le temps de pousser un cri; Chingashgook avait déjà levé son tomahawk, et il le fit tomber sur sa tête avec une force terrible. L'Iroquois leva les mains, fit un saut en arrière, et tomba dans l'eau dans un endroit où le courant l'emporta, tandis qu'il se débattait encore dans l'agonie de la mort. Le Delaware fit un vigoureux effort pour lui saisir un bras, afin de s'emparer de sa chevelure, mais il n'y put réussir, et les eaux entraînèrent le cadavre qui les ensablantait.

Tout cela se passa en moins d'une minute.

—Il n'y a pas un moment à perdre, — dit Jasper en arrachant les branches, et parlant avec vivacité, quoique à demi-voix. — Faites comme moi, maître Cap, si vous voulez sauver votre nièce; et vous, Mabel, couchez-vous au fond du canot.

Puis, avec l'aide du marin, il tira la pirogue en pleine eau, cherchant à traverser la rivière, tandis que le Mohican s'enfonçait dans la forêt pour épier les mouvements de l'ennemi. Au moment où Pathfinder, d'un vigoureux coup de rame, lançait à son tour son bateau dans le courant, il s'aperçut que le Tuscarora et sa femme avaient disparu. La trahison était patente; mais ce n'était pas l'instant d'y réfléchir car les cris de rage qu'il entendit lui apprirent que le courant avait porté le corps de l'Indien jusqu'à l'endroit où ses deux camarades étaient arrivés. Le guide commença aussi à traverser la rivière, mais à un point beaucoup plus bas que son compagnon, de sorte que son corps devenait comme un point de mire pour les mousquets des ennemis; et il savait fort bien que le désir de prendre une chevelure serait l'idée qui prendrait l'ascendant de leur esprit.

—Continuez à remonter le courant, Jasper, s'écria-t-il tout en donnant de longs et vigoureux coups de rame, et tâchez d'aborder sous ces buissons d'aunes sur l'autre rive. Veillez avant tout à la sûreté de la fille du sergent, et laissez au Grand-Serpent et à moi le soin de ces coquins de Mingos.

Jasper agita sa rame en l'air pour lui annoncer qu'il l'avait entendu, tandis que les coups de mousquets se succédaient rapidement, tous dirigés contre l'homme qui se trouvait seul sur le canot le plus voisin des sauvages.

—Oui, oui, videz vos mousquets comme des idiots que vous êtes, dit Pathfinder, et donnez-moi le temps de mettre toise sur toise d'eau entre vous et moi. Voilà qui vaut mieux, ajouta-t-il en secouant la tête, une balle lui ayant emporté une mèche de cheveux; mais le plomb qui manque son but d'un pouce, n'est pas plus utile que celui qui ne sort jamais du fusil.

Pathfinder était alors au centre de la rivière, et ses ennemis étaient presque en face de lui. Le second canot, grâce aux bras vigoureux de Cap et de Jasper, était sur le point d'arriver à l'autre rive, précisément à l'endroit qui leur avait été indiqué. Le vieux marin jouait alors bravement son rôle, car il se trouvait sur son élément. Encore quelques coups de rame, et la pirogue fut sous les buissons. Jasper se hâta de faire débarquer Mabel, et, pour le moment, les trois fugitifs furent en sûreté.

Il n'en était pas de même de Pathfinder. Sa position était très dangereuse à une cinquantaine de toises des Indiens qui maintenant s'étaient réunis dans la rivière et faisaient un feu continu.

Il ne pouvait échapper à leurs coups qu'en se livrant à un mouvement continu, tantôt suivant le courant avec la rapidité d'une flèche, tantôt s'arrêtant pour gagner une ou deux toises dans la largeur. Un nouveau danger le menaçait. Une dizaine de guerriers qui surveillaient plus bas le cours de la rivière s'étaient postés près d'un rapide. Si Pathfinder entrait dans ce rift, il passerait à leur portée. Or, le courant l'emportait avec une force irrésistible. Sa détermination fut vite prise. Choisisant un endroit où l'eau était basse, il saisit sa carabine et sauta dans la rivière. La pirogue abandonnée tourna dans tous les sens dans le "rift" furieux, tantôt passant par-dessus un rocher, tantôt s'emplantant d'eau, tantôt se vidant; et enfin elle arriva sur le rivage à quelques toises de l'endroit où les Iroquois s'étaient postés.

Pendant ce temps, Pathfinder était loin d'être hors de danger; car, bientôt les coups de mousquet

recommencèrent et les balles sifflèrent autour de la tête du fugitif au milieu du tumulte des eaux. Cependant il était comme un homme dont la vie est protégée par un charme; car, quoique ses vêtements fussent percés en plusieurs endroits, il n'avait pas reçu une seule blessure.

Pathfinder ne fut pas fâché de trouver un petit rocher qui s'élevait assez au-dessus de l'eau pour que le sommet en fût parfaitement à sec. Il y plaça sa corne à poudre, il se mit lui-même, par derrière, pour mettre son corps en partie à l'abri des balles. La rive occidentale n'était guère qu'à cinquante pieds, mais l'eau noire et tranquille, quoique rapide, qui coulait dans ce canal, prouvait suffisamment qu'il ne pourrait le passer qu'à la nage.

Les Indiens cessèrent un instant de tirer; ils s'étaient rassemblés autour de la pirogue, et y ayant trouvé des rames, ils se préparèrent à traverser la rivière.

—Pathfinder, cria une voix du milieu des buissons de la rive gauche, à l'endroit qui était le plus près du rocher.

—Que voulez-vous Jasper ?

—Prenez courage. Vous avez des amis à votre portée, et pas un Mingo ne passera la rivière sans payer cher sa témérité. Ne feriez vous pas mieux de laisser votre carabine sur le rocher et de venir nous rejoindre à la nage avant que les coquins puissent mettre la pirogue à flots ?

—Je n'ai pas tiré un coup de fusil aujourd'hui, Eau-Douce, et je n'aime pas l'idée de me séparer de ces reptiles, sans leur laisser de quoi en souvenir de mon nom. Un peu d'eau ne fera pas mal à mes jambes; et comme je reconnais ce coquin d'Arrowhead parmi ces vagabonds, je désire lui payer la récompense qu'il a si fidèlement gagnée. Vous n'avez pas amené la fille du sergent ici à portée de leurs balles, j'espère.

—Elle est en sûreté, quant à présent du moins. Tout dépend pour nous de conserver la rivière entre nous et nos ennemis.

—Vous avez raison; répondit Pathfinder. Il faut les empêcher de passer la rivière avant une heure ou deux, s'il est possible, et nous ferons de notre mieux pendant l'obscurité.

Mais sommes-nous assez forts pour y réussir ?

—Il n'y a pas une barque entre la cataracte et la garnison, à l'exception de ces deux pirogues; et je crois qu'il sera contre la nature de ces peaux-rouges de vouloir passer l'eau en face de deux bouches à feu comme ma carabine et votre mousquet. Je ne veux pas me vanter, Jasper, mais on sait sur toute cette frontière que mon Tue-Daim (1) manque rarement son coup.

—Tout le monde rend justice à vos talents, Pathfinder, mais il faut du temps pour charger un mousquet; et en ce moment vous n'êtes pas sur terre, couvert par un bon abri et pouvant combattre avec votre avantage ordinaire. Si vous aviez ma pirogue, ne pourriez-vous point passer sur cette rive sans que votre carabine fût mouillée ?

—L'aigle peut-il voler, Jasper? répondit Pathfinder, en riant à sa manière; et jetant un coup d'oeil sur l'autre rive, il ajouta: Mais il serait imprudent de vous exposer sur l'eau; car je vois que ces mécréants commencent à vouloir en revenir à la poudre et aux balles.

—Vous pourrez l'avoir sans que personne coure aucun risque. Maître Cap est allé à la pirogue, et de là il jettera dans la rivière une branche pour voir si le courant qui passe en cet endroit, la portera vers ce rocher. Tenez, la voilà sur l'eau. Si elle vient ici, vous lèverez le bras, et Cap lâchera la pirogue. Et si elle passait sans que vous puissiez la prendre, le tournant qui est là-bas la porterait vers cette rive, et il me serait facile de m'en emparer.

Cette manoeuvre réussit. Pathfinder fut bientôt en possession de la pirogue et ne tarda pas à rejoindre son ami sur la rive opposée à celle où se trouvaient les Mingos.

Ceux-ci semblaient disposés à passer l'Oswego; car Pathfinder et son ami s'étant soigneusement cachés, les Iroquois croyaient qu'ils avaient cherché à leur échapper.

Comme l'avait dit Pathfinder, trois guerriers étaient dans la pirogue; deux, leur mousquet en main, un genou en terre, et prêts à faire feu; l'autre, debout sur l'arrière et tenant la rame. Il fut aisé de voir que le sauvage qui tenait la rame connaissait parfaitement ce métier, car le léger esquif volait sur la surface comme une plume dans l'air.

—Ferai-je feu? demanda Jasper à voix basse, en tremblant d'impatience.

—Pas encore, Eau-Douce, pas encore; ils ne sont que trois, et si maître Cap qui est là-bas sait se ser-

(1) C'est le nom qu'il donne à sa carabine.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

—Mattia a raison, dis-je, et ce n'était pas le coeur léger que je me décidais à aller à Paris sans avoir vu Etienne et Lise.

—Mais tes parents! insista mère Barberin.

Il fallait se prononcer; j'essayai de tout concilier.

—Nous n'irons pas voir Etienne, dis-je, parce que ce serait un trop long détour; d'ailleurs Etienne sait lire et écrire, nous pouvons donc nous entendre avec elle par lettre; mais avant d'aller à Paris nous passerons par Dreuzy pour voir Lise; si cela nous retarde, le retard ne sera pas considérable et puis Lise ne sait pas écrire, elle ne sait pas lire, et c'est pour elle surtout que j'ai entrepris ce voyage; je lui parlerai d'Alexis et en demandant à Etienne de m'écrire à Dreuzy je lui lirai cette lettre.

—Bon, dit Mattia en souriant.

Il fut convenu que nous partirions le lendemain, et je passai une partie de la journée à écrire une longue lettre à Etienne, en lui expliquant pourquoi je n'allais pas la voir comme j'en avais eu l'intention.

Et le lendemain, une fois encore, j'eus à supporter la tristesse des adieux; mais au moins je ne quittai pas Chavanon comme je l'avais fait avec Vitalis; je pus embrasser mère Barberin et lui promettre de revenir la voir bientôt avec mes parents; toute notre soirée, la veille du départ, fut employée à discuter ce que je lui donnerais: n'allais-je pas être riche?

—Rien ne vaudra pour moi ta vache, mon petit Remi, me dit-elle, et avec toutes tes richesses tu ne pourras me rendre plus heureuse que tu ne l'as fait avec ta pauvreté.

Notre pauvre petite vache, il fallut aussi nous séparer d'elle; Mattia l'embrassa plus de dix fois sur le mufle, ce qui parut lui être agréable, car à chaque baiser elle allongeait sa grande langue.

Nous voilà de nouveau sur les grands chemins, le sac au dos, Capi en avant de nous; nous marchons à grands pas ou, plus justement, de temps en temps sans trop savoir ce que je fais, poussé à mon insu par la hâte d'arriver à Paris, j'allonge le pas.

Mais Mattia, après m'avoir suivi un moment, me dit que, si nous allons ainsi, nous ne tarderons pas à être à bout de forces, et alors je ralentis ma marche puis bientôt de nouveau je l'accélére.

—Comme tu es pressé! me dit Mattia d'un air chagrin.

—C'est vrai, et il me semble que tu devrais l'être aussi, car ma famille sera ta famille.

Il secoua la tête.

Je fus dépité et peiné de voir ce geste que j'avais déjà remarqué plusieurs fois depuis qu'il était question de ma famille.

—Ne sommes-nous pas frères?

—Oh! entre nous bien sûr, et je ne doute pas de toi, je suis ton frère aujourd'hui, je le serai demain, cela je le crois, je le sens.

—Eh bien?

—Eh bien! pourquoi veux-tu que je sois le frère de tes frères si tu en as, le fils de ton père et de ta mère!

—Est-ce que si nous avons été à Lucca, je n'aurais pas été le frère de ta sœur Cristina!

—Oh! oui, bien sûr.

—Alors pourquoi ne serais-tu pas le frère de mes frères et de mes sœurs si j'en ai?

—Parce que ce n'est pas la même chose, pas du tout; pas du tout.

—En quoi donc?

—Je n'ai pas été emmailloté dans des beaux langes, moi, dit Mattia.

—Qu'est-ce que cela fait?

—Cela fait beaucoup, cela fait tout, tu le sais comme moi. Tu serais venu à Lucca, et je vois bien maintenant que tu n'y viendras jamais; tu aurais été reçu par des pauvres gens, mes parents, qui n'auraient eu rien à te reprocher, puisqu'ils auraient été plus pauvres que toi. Mais si les beaux langes disent vrai, comme le pense mère Barberin et comme cela doit être, tes parents sont riches; ils sont peut-être des personnages! Alors comment veux-tu qu'ils accueillent un pauvre petit misérable comme moi?

—Que suis-je donc moi-même, si ce n'est un misérable?

—Présentement, mais demain tu seras leur fils, et moi je serai toujours le misérable que je suis aujourd'hui; on t'enverra au collège: on te donnera des maîtres, et je n'aurai qu'à continuer ma route tout seul, en me souvenant de toi, comme, je l'espère, tu te souviendras de moi.

—Oh! mon cher Mattia, comment peux-tu parler ainsi?

—Je parle comme je pense, "o mio caro", et voilà pourquoi je ne peux pas être jaloux de ta joie: pour cela, pour cela seulement, parce que nous allons être séparés, et que j'avais cru, je m'étais imaginé, bien des fois même j'avais rêvé que nous serions toujours ensemble, comme nous sommes. Oh! pas comme nous sommes en ce moment, de pauvres musiciens des rues; nous aurions travaillé tous les deux; nous serions devenus de vrais musiciens, jouant devant un vrai public, sans nous quitter jamais.

—Mais cela sera, mon petit Mattia; si mes parents sont riches, ils le seront pour toi comme pour moi, s'ils m'envoient au collège, tu y viendras avec moi; nous ne nous quitterons pas, nous travaillerons ensemble, nous serons toujours ensemble, nous grandirons, nous vivrons ensemble comme tu le désires et comme je le désire aussi, tout aussi vivement que toi, je t'assure.

—Je sais bien que tu le désires, mais tu ne seras plus ton maître comme tu l'es maintenant.

—Voyons, écoute-moi: si mes parents me cherchent, cela prouve, n'est-ce pas, qu'ils s'intéressent à moi, alors ils m'aiment ou ils m'aimeront; s'ils m'aiment ils ne me refuseront pas ce que je leur demanderai. Et ce que je leur demanderai ce sera de rendre heureux ceux qui ont été bons pour moi, qui m'ont aimé quand j'étais seul au monde, mère Barberin, le père Acquin, qu'on fera sortir de prison, Etienne, Alexis, Benjamin, Lise et toi; Lise qu'ils prendront avec eux, qu'on instruira, qu'on guérira, et toi qu'on mettra au collège avec moi, si je dois aller au collège. Voilà comment les choses se passeront, — si mes parents sont riches, et tu sais bien que je serais très content qu'ils fussent riches.

—Et moi, je serai très content qu'ils fussent pauvres.

—Tu es bête!

—Peut-être bien.

Et sans en dire davantage, Mattia appela Capi; l'heure était arrivée de nous arrêter pour déjeuner; il prit le chien dans ses bras, et s'adressant à lui comme s'il avait parlé à une personne qui pouvait le comprendre et lui répondre:

—N'est-ce pas, vieux Capi, que toi aussi tu aimerais mieux que les parents de Remi fussent pauvres?

En entendant mon nom, Capi comme toujours poussa un aboiement de satisfaction, et il mit sa patte droite sur sa poitrine.

—Avec des parents pauvres, nous continuons notre existence libre, tous les trois; nous allons où nous voulons, et nous n'avons d'autres soucis que de satisfaire "l'honorable société".

—Ouah, ouah.

—Avec des parents riches, au contraire, Capi est mis à la cour, dans une niche, et probablement à la chaîne, une belle chaîne en acier, mais enfin une chaîne, parce que les chiens ne doivent pas entrer dans la maison des riches.

J'étais jusqu'à un certain point fâché que Mattia me souhaitât des parents pauvres, au lieu de partager le rêve qui m'avait été inspiré par mère Barberin et que j'avais si promptement et si pleinement adopté; mais d'un autre côté j'étais heureux de voir enfin et de comprendre le sentiment qui avait provoqué sa tristesse, c'était l'amitié, c'était la peur de la séparation et ce n'était que cela; je ne pouvais donc pas lui tenir rigueur de ce qui, en réalité, était un témoignage d'attachement et de tendresse. Il m'aimait, Mattia, et ne pensant qu'à notre affection, il ne voulait pas qu'on nous séparât.

Si nous n'avions pas été obligés de gagner notre pain quotidien, j'aurais, malgré Mattia, continué de forcer le pas, mais il fallait jouer dans les gros villages qui se trouvaient sur notre route, et en attendant que mes riches parents eussent partagé avec nous leurs richesses, nous devions nous contenter des petits sous que nous ramassions difficilement çà et là, au hasard.

Nous mîmes donc plus de temps que je n'aurais

voulu à nous rendre de la Creuse dans la Nièvre, c'est-à-dire de Chavanon à Dreuzy, en passant par Aubusson, Montluçon, Moulins et Decize.

D'ailleurs, en plus du pain quotidien, nous avions encore une autre raison qui nous obligeait à faire des recettes aussi grosses que possible. Je n'avais pas oublié ce que mère Barberin m'avait dit quand elle m'avait assuré qu'avec toutes mes richesses je ne pourrais jamais la rendre plus heureuse que je ne l'avais fait avec ma pauvreté, et je voulais que ma petite Lise fût heureuse comme l'avait été mère Barberin. Assurément je partagerais ma richesse avec Lise, cela ne faisait pas de doute, au moins pour moi, mais en attendant, mais avant que je fusse riche, je voulais porter à Lise un cadeau acheté avec l'argent que j'aurais gagné, — le cadeau de la pauvreté.

Ce fut une poupée que nous achetâmes à Decize et qui, par bonheur, coûtait moins cher qu'une vache.

De Decize à Dreuzy nous n'avions plus qu'à nous hâter, car à l'exception de Châtillon-en-Bazois nous ne trouvions sur notre route que de pauvres villages, où les paysans n'étaient pas disposés à prendre sur leur nécessaire, pour être généreux avec des musiciens dont ils n'avaient pas souci.

A partir de Châtillon nous suivîmes les bords du canal, et ces rives boisées, cette eau tranquille, ces péniches qui s'en allaient doucement, traînées par des chevaux me reportèrent aux temps heureux où, sur le "Cygne" avec madame Miligan et Arthur, j'avais ainsi navigué sur un canal. Où était-il maintenant le "Cygne"? Combien de fois, lorsque nous avions traversé ou longé un canal, avais-je demandé si l'on avait vu passer un bateau de plaisance qui, par sa verandah, par son luxe d'aménagement, ne pouvait être confondu avec aucun autre. Sans doute madame Milligan était retournée en Angleterre, avec son Arthur guéri. C'était là le probable, c'était là ce qu'il était sensé de croire, et cependant plus d'une fois, côtoyant les bords de ce canal du Nivernais, je me demandai en apercevant de loin un bateau traîné par des chevaux, si ce n'était pas le "Cygne" qui venait vers nous.

Comme nous étions à l'automne, nos journées de marche étaient moins longues que dans l'été, et nous prenions nos dispositions pour arriver, autant que possible dans les villages où nous devions coucher, avant que la nuit fût tout à fait tombée. Cependant bien que nous eussions forcé le pas, surtout dans la fin de notre étape, nous n'entrâmes à Dreuzy qu'à la nuit noire.

Pour arriver chez la tante de Lise, nous n'avions qu'à suivre le canal, puisque le mari de tante Catherine, qui était éclusier, demeurait dans une maison bâtie à côté même de l'écluse dont il avait la garde; cela nous épargna du temps, et nous ne tardâmes pas à trouver cette maison, située à l'extrémité du village, dans une prairie plantée de hauts arbres qui de loin paraissent flotter dans le brouillard.

Mon coeur battait fort en approchant de cette maison dont la fenêtre était éclairée par la réverbération d'un grand feu qui brûlait dans la cheminée, en jetant de temps en temps des nappes de lumière rouge, qui illuminaient notre chemin.

Lorsque nous fûmes tout près de la maison, je vis que la porte et la fenêtre étaient fermées, mais par cette fenêtre qui n'avait ni volets ni rideaux, j'aperçus Lise à table, à côté de sa tante, tandis qu'un homme, son oncle sans doute placé devant elle, nous tournait le dos.

—On soupe, dit Mattia, c'est le bon moment.

Je l'arrêtai de la main sans parler, tandis que de l'autre je faisais signe à Capi de rester derrière moi silencieux. Puis dépassant la bretelle de ma harpe, je me préparai à jouer.

—Ah! oui, dit Mattia à voix basse, une sérénade, c'est une bonne idée.

—Non pas toi, moi tout seul.

Et je jouai les premières notes de ma chanson napolitaine, mais sans chanter, pour que ma voix ne me trahît pas.

En jouant, je regardais Lise: elle leva vivement la tête, et je vis ses yeux lancer comme un éclair.

Je chantai.

Alors, elle sauta à bas de sa chaise et courut vers la porte; je n'eus que le temps de donner ma harpe à Mattia, Lise était dans mes bras.

On nous fit entrer dans la maison, puis après que

tante Catherine m'eût embrassé, elle mit deux couverts sur la table.

Mais alors, je la priai d'en mettre un troisième.

—Si vous voulez bien, dis-je, nous avons une petite camarade avec nous.

Et de mon sac, je tirai notre poupée, que j'assis sur la chaise qui était à côté de celle de Lise.

Le regard que Lise me jeta, je ne l'ai jamais oublié et je le vois encore.

XI

BARBERIN

Si je n'avais pas eu hâte d'arriver à Paris, je serais resté longtemps, très longtemps avec Lise; nous avions tant de choses à nous dire, et nous pouvions nous en dire si peu avec le langage que nous employions.

Lise avait à me raconter son installation à Dreuzy, comment elle avait été prise en grande amitié par son oncle et sa tante, qui, des cinq enfants qu'ils avaient eus, n'en avaient plus un seul, malheur trop commun dans les familles de la Nièvre, où les femmes abandonnent leurs propres enfants pour être nourrices à Paris; — comme ils la traitaient ainsi qu'une vraie fille; comme elle vivait dans leur maison, quelles étaient ses occupations, quels étaient ses jeux et ses plaisirs: la pêche, les promenades en bateau, les courses dans les grands bois, qui prenaient tout son temps, puisqu'elle ne pouvait pas aller à l'école.

Et moi, de mon côté, j'avais à lui dire tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation, comment j'avais failli périr dans la mine où Alexis travaillait, et comment, en arrivant chez ma nourrice, j'avais appris que ma famille me cherchait, ce qui m'avait empêché d'aller voir Etienne, comme je le désirais.

Bien entendu ce fut ma famille qui tint la grande place dans mon récit, ma famille riche, et je répétais à Lise ce que j'avais déjà dit à Mattia, insistant surtout sur mes espérances de fortune qui, se réalisant, nous permettraient d'être heureux: son père, ses frères, elle, surtout elle.

Lise, qui n'avait point acquis la précoce expérience de Mattia, et n'avait pas été, heureusement pour elle, à l'école de Garofoli, était disposée à admettre que ceux qui étaient riches n'avaient qu'à être heureux en ce monde, et que la fortune était un talisman qui, comme dans les contes de fées, donnait instantanément tout ce qu'on pouvait désirer. — N'était-ce point parce que son père était pauvre, qu'il avait été mis en prison, et que la famille avait été dispersée! Que ce fût moi qui fusse riche, que ce fût elle, peu importait; c'était la même chose, au moins quant au résultat; nous étions tous heureux, et elle n'avait souci que de cela: tous réunis, tous heureux.

Ce n'était pas seulement à nous entretenir devant l'écluse, au bruit de l'eau qui se précipitait par les vannes, que nous passions notre temps, c'était encore à nous promener tous les trois, Lise, Mattia et moi accompagnés de M. Capi et de mademoiselle la poupée qui étaient de toutes nos promenades.

Mes courses à travers la France avec Vitalis pendant plusieurs années et avec Mattia en ces derniers mois m'avaient fait parcourir bien des pays; je n'en avais vu aucun d'aussi curieux que celui au milieu duquel nous nous trouvions en ce moment; des bois immenses, de belles prairies, des rochers, des collines, des cavernes, des cascades écumantes, des étangs tranquilles, et dans la vallée étroite, aux coteaux escarpés de chaque côté, le canal, qui se glissait en serpentant. C'était superbe: on n'entendait que le murmure des eaux, le chant des oiseaux ou la plainte du vent dans les grands arbres. Il est vrai que j'avais trouvé aussi quelques années auparavant que la vallée de la Bièvre était jolie. Je ne voudrais donc pas qu'on me eût trop facilement sur parole. Ce que je veux dire, c'est que partout où je me suis promené avec Lise, où nous avons joué ensemble, le pays m'a paru posséder des beautés et un charme, que d'autres plus favorisés peut-être n'avaient pas à mes yeux: j'ai vu ce pays avec Lise et il est resté dans mon souvenir éclairé par ma joie.

Le soir, nous nous asseyions devant la maison quand il ne faisait pas trop humide, devant la cheminée quand le brouillard était épais; et, pour le plus grand plaisir de Lise, je lui jouais de la harpe. Mattia aussi jouait du violon ou du cornet à piston; mais Lise préférait la harpe, ce qui ne me rendait pas peu fier. Au moment de nous séparer pour aller nous coucher, Lise me demandait ma chanson napolitaine, et je la lui chantais.

Cependant, malgré tout, il fallait nous séparer et se remettre en route.

Mais, pour moi, ce fut sans trop de chagrin; j'avais si souvent caressé mes rêves de richesses,

que j'en étais arrivé à croire, non pas que je serais riche un jour, mais que j'étais riche déjà, et que je n'avais qu'à former un souhait pour pouvoir le réaliser dans un avenir prochain, très prochain, presque immédiat.

Mon dernier mot à Lise fera, mieux que de longues explications, comprendre combien sincère j'étais dans mon illusion:

—Je viendrai te chercher dans une voiture à quatre chevaux, lui dis-je.

Et elle me crut si bien, que de la main elle fit signe de claquer les chevaux: elle voyait assurément la voiture, tout comme je la voyais moi-même.

Cependant, avant de faire en voiture la route de Paris à Dreuzy, il fallut faire à pied celle de Dreuzy à Paris; et, sans Mattia, je n'aurais eu d'autre souci que d'allonger les étapes, me contentant de gagner le strict nécessaire pour ma vie de chaque jour. A quoi bon prendre de la peine, maintenant? nous n'avions plus ni vache, ni poupée à acheter, et pourvu que nous eussions notre pain quotidien, ce n'était pas à moi à porter de l'argent à mes parents.

Mais Mattia ne se laissait pas toucher par les raisons que je lui donnais pour justifier mon opinion.

—Gagnons ce que nous pouvons gagner, disait-il, en m'obligeant à prendre ma harpe. Qui sait si nous trouverons Barberin tout de suite?

—Si nous ne le trouvons pas à midi, nous le trouverons à deux heures; la rue Mouffetard n'est pas si longue.

—Et s'il ne demeure plus rue Mouffetard?

—Nous irons là où il demeure.

—Et s'il est retourné à Chavanon? il faudra lui écrire, attendre sa réponse; pendant ce temps-là, de quoi vivrons-nous, n'ayant rien dans nos poches? On dirait vraiment que tu ne connais point Paris. Tu as donc oublié les carrières de Gentilly?

—Non.

—Eh bien, moi, je n'ai pas non plus oublié le mur de l'église Saint-Médard, contre lequel je me suis appuyé pour ne pas tomber quand je mourais de faim. Je ne veux pas avoir faim à Paris.

—Nous dînerons mieux en arrivant chez mes parents.

—Ce n'est pas parce que j'ai bien déjeuné que je ne dîne pas; mais quand je n'ai ni déjeuné ni dîné, je ne suis pas à mon aise et je n'aime pas ça. Travaillons donc comme si nous avions une vache à acheter pour tes parents.

C'était là un conseil plein de sagesse; j'avoue cependant que je ne chantais pas comme lorsqu'il s'agissait de gagner des sous pour la vache de mère Barberin, ou pour la poupée de Lise.

—Comme tu seras paresseux quand tu seras riche! disait Mattia.

A partir de Corbeil, nous retrouvâmes la route que nous avions suivie six mois auparavant, quand nous avions quitté Paris pour aller à Chavanon, et, avant d'arriver à Villejuif, nous entrâmes dans la ferme où nous avions donné le premier concert de notre association en faisant danser une noce. Le marié et la mariée nous reconnurent, et ils voulurent que nous les fissions danser encore. On nous donna à souper et à coucher.

Ce fut de là que nous partîmes le lendemain matin pour faire notre rentrée dans Paris: il y avait juste six mois et quatorze jours que nous en étions sortis.

Mais la journée du retour ne ressemblait guère à celle du départ: le temps était gris et froid; plus de soleil au ciel, plus de fleurs, plus de verdure sur les bas côtés de la route; le soleil d'été avait accompli son œuvre, puis étaient venus les premiers brouillards de l'automne. Ce n'était plus des fleurs de giroflées qui du haut des murs nous tombaient maintenant sur la tête, c'était des feuilles desséchées qui se détachaient des arbres jaunés.

Mais qu'importait la tristesse du temps! nous avions en nous une joie intérieure qui n'avait pas besoin d'excitation étrangère.

Quand je dis nous, cela n'est pas exact; c'était en moi qu'il y avait de la joie, et en moi seul.

Pour Mattia, à mesure que nous approchions de Paris, il devenait de plus en plus mélancolique, et souvent il marchait durant des heures entières sans m'adresser la parole.

Jamais il ne m'avait dit la cause de cette tristesse, et moi, m'imaginant qu'elle tenait uniquement à ses craintes de séparation, je n'avais pas voulu lui répéter ce que je lui avais expliqué plusieurs fois: c'est-à-dire que mes parents ne pouvaient pas avoir la pensée de nous séparer.

Ce fut seulement quand nous nous arrêtâmes pour déjeuner, avant d'arriver aux fortifications, que, tout en mangeant son pain, assis sur une pierre, il me dit ce qui le préoccupait si fort.

—Sais-tu à qui je pense au moment d'entrer dans Paris?

—A qui?

—Oui, à qui; c'est à Garofoli. S'il était sorti de prison? Quand on m'a dit qu'il était en prison, je n'ai pas eu l'idée de demander pour combien de temps; il peut donc être en liberté, maintenant, et revenu dans son logement de la rue de Lourcine. C'est rue Mouffetard que nous devons chercher Barberin, c'est-à-dire dans le quartier même de Garofoli, à sa porte. Que se passera-t-il si par hasard il nous rencontre? Il est mon maître, il est mon oncle. Il peut donc me reprendre avec lui, sans qu'il me soit possible de lui échapper. Tu avais peur de retomber sous la main de Barberin; tu sens combien j'ai peur de retomber sous celle de Garofoli. Oh! ma pauvre tête! Et puis, la tête, ce ne serait rien encore à côté de la séparation; nous ne pourrions plus nous voir, et cette séparation par ma famille serait autrement terrible que par la tienne. Certainement Garofoli voudrait bien te prendre avec lui et te donner l'instruction qu'il offre à ses élèves avec accompagnement de fouet; mais toi, tu ne voudrais pas venir, et moi, je ne voudrais pas de ta compagnie. Tu n'a jamais été battu!

L'esprit emporté par mon espérance, je n'avais pas pensé à Garofoli; mais tout ce que Mattia venait de me dire était possible, et je n'avais pas besoin d'explication pour comprendre à quel danger nous étions exposés.

—Que veux-tu? lui demandai-je; veux-tu ne pas entrer dans Paris?

—Je crois que si je n'allais pas dans la rue Mouffetard, ce serait assez pour échapper à la mauvaise chance de rencontrer Garofoli.

—Eh bien, ne viens pas rue Mouffetard; j'irai seul, et nous nous retrouverons quelque part ce soir à sept heures.

L'endroit convenu entre Mattia et moi pour nous retrouver fut le bout du pont de l'Archevêché, du côté du chevet de Notre-Dame; et, les choses ainsi arrangées, nous nous remîmes en route pour entrer dans Paris.

Arrivés à la place d'Italie, nous nous séparâmes, émas tous deux comme si nous ne devions plus nous revoir; et, tandis que Mattia et Capi descendaient vers le Jardin des Plantes, je me dirigeai vers la rue Mouffetard, qui n'est qu'à une courte distance.

C'était la première fois depuis six mois que je me trouvais seul sans Mattia, sans Capi près de moi, et, dans ce grand Paris, cela me produisait une pénible sensation.

Mais je ne devais pas me laisser abattre par ce sentiment: n'allais-je pas retrouver Barberin, et par lui ma famille?

J'avais écrit les noms et les adresses des logeurs chez lesquels je devais trouver Barberin; mais cela avait été une précaution superflue: je n'avais oublié ni ces noms ni ces adresses, et je n'eus pas besoin de consulter mon papier: Pajot, Barrabaud et Chopinet.

Ce fut Pajot que je rencontrai le premier sur mon chemin en descendant la rue Mouffetard. J'entrai assez bravement dans une gargote qui occupait le rez-de-chaussée d'une maison meublée; mais ce fut d'une voix tremblante que je demandai Barberin.

—Qu'est-ce que c'est que Barberin?

—Barberin, de Chavanon.

Et je fis le portrait de Barberin, ou tout au moins du Barberin que j'avais vu quand il était revenu de Paris: visage rude, air dur, la tête inclinée sur l'épaule droite.

—Nous n'avons pas ça! connais pas!

Je remerciai et j'allai un peu plus loin chez Barrabaud; celui-là, à la profession de logeur en garni joignait celle de fruitier.

Je posai de nouveau ma question.

Tout d'abord j'eus du mal à me faire écouter; le mari et la femme étaient occupés, l'un à servir une pâtée verte, qu'il coupait avec une sorte de truelle et qui, disait-il, était des épinards; l'autre à discuter avec une pratique pour un sou rendu en moins. Enfin, ayant répété trois fois ma demande, j'obtins une réponse.

—Ah! oui, Barberin... Nous avons eu ça dans le temps; il y a au moins quatre ans.

—Cinq, dit la femme, même qu'il nous doit une semaine; où est-il, ce coquin-là?

C'était justement ce que je demandais.

Je sortis désappointé et jusqu'à un certain point inquiet: je n'avais plus que Chopinet; à qui m'adresser, s'il ne savait rien! où chercher Barberin?

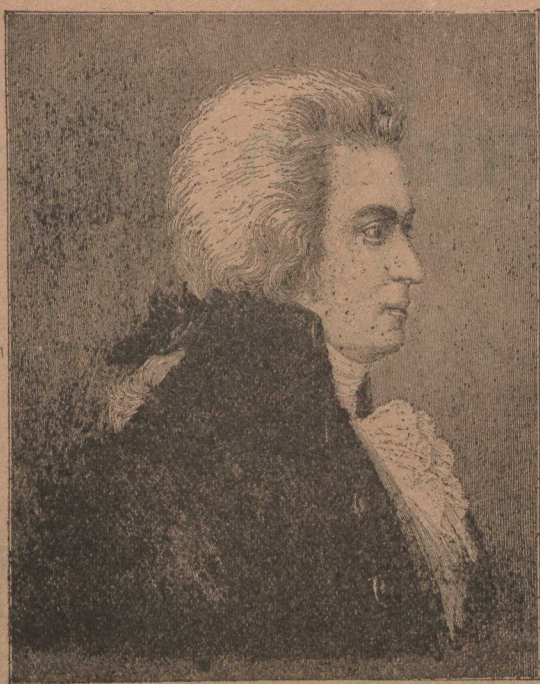
Comme Pajot, Chopinet était restaurateur, et lorsque j'entrai dans la salle où il faisait la cuisine et où il donnait à manger, plusieurs personnes étaient attablées.

J'adressai mes questions à Chopinet lui-même, une cuiller à la main, en train de tremper des soupes à ses pratiques.

—Barberin, me répondit-il, il n'est plus ici.

—Et où est-il? demandai-je en tremblant.

—Ah! je ne sais pas.



WOLFGANG MOZART

ECOLE CLASSIQUE ALLEMANDE

WOLFGANG MOZART, (1756-1791,) né à Salzbourg.

Le plus parfait et le plus complet de tous les grands génies de l'art musical, car seul il a touché à tous les genres, en excellant dans chacun d'eux. Rien ne lui est resté étranger : composition dramatique, religieuse, symphonique, oratorios, musique de chambre, lieder, cantates, psaumes, tout lui a été familier, et partout il a semé des merveilles.

Il procède de Haydn, avec plus de coeur et de grâce, peut-être moins de finesse et d'esprit mordant, en ce qui concerne la musique de chambre et la symphonie. Comme mélodiste, il se rattache indubitablement à l'école italienne, et à Gluck dans ses grands ouvrages, par la sincérité et la puissance de l'accent.

Après avoir été le plus inconcevable des enfants prodiges, puisque à quatre ans il composait de petits menuets que son père notait pendant qu'il les jouait, il parcourut, de six à dix ans, sous la conduite de son père, bon violoniste et maître de chapelle, d'abord l'Autriche, l'Allemagne, puis la Belgique, la France, l'Angleterre et la Hollande, recueillant partout, dans les cours et chez les grands seigneurs, les témoignages les plus flatteurs d'admiration, qui se traduisaient, malheureusement, bien plus en baisers, en caresses et petits cadeaux, qu'en argent monnayé ; un peu plus tard, il visita les grandes villes d'Italie, et revint à Paris, en 1778, se faisant entendre sur le clavecin, sur le violon, composant des sonates, des oratorios et des opéras entiers sur la demande des grands personnages auxquels il les dédiait, excitant toujours l'enthousiasme, mais sans arriver jamais à se créer une situation. On voit que ses débuts, pour être brillants, n'en furent pas moins difficiles.

Aussi, à l'âge de vingt-trois ans, dut-il accepter la modeste place d'organiste à la cathédrale de Salzbourg, son pays natal. C'est seulement alors que les circonstances lui permirent de prendre son essor définitif. En 1780, il écrivit "Idoménée", qui fut exécuté à Munich avec un succès colossal ; puis vinrent "l'Enlèvement au sérail", "les Noces de Figaro", "Don Juan", "Cosi fan tutte", "la Flûte enchantée", et enfin "la Clémence de Titus", qui fut son dernier opéra. Une douzaine de Symphonies, dont quatre particulièrement célèbres — ut maj., ré maj., sol min., mi bémol maj., — une vingtaine de Concertos pour piano et orchestre, dont un pour deux pianos, des Concertos pour violon, pour clarinette, pour basson et pour cor, etc., représentent son bagage symphonique. Pour l'église, il a écrit une dizaine de Messes, de nombreux Psaumes et Motets, un célèbre "Ave Verum" à quatre voix, et la messe de "Requiem", son dernier ouvrage, qui fut achevé par son élève Sussmayer. De nombreux Quintettes, Quatuors et Trios attestent de sa valeur comme compositeur de musique de chambre, et de plus il a laissé une inépuisable collection de pièces pour piano, Sonates, Fantaisies, Airs variés, etc.

Dans tous ces genres si divers, il s'est élevé au-dessus de tout ce qui avait été fait avant lui, et le nombre de ses ouvrages, d'après un catalogue très consciencieux, est de six cent vingt-six ! Or, il est mort à trente-six ans ! et dans un tel dénuement qu'on dut l'enterrer dans la fosse commune. La scène fut navrante : c'était par un temps épouvantable, la pluie et le vent faisaient rage, et, les rares amis formant le cortège l'ayant abandonné, les fossoyeurs durèrent accomplir sans témoins leur sinistre besogne ; et quand, le lendemain, sa veuve voulut venir pleurer sur sa tombe, personne ne put la lui indiquer ! et on ne l'a jamais retrouvée.



Combien jolie !

CAPRICE - VALSE



Pour Piano

Musique de MARIUS CARMAN

Moderato

PIANO

mf *dolce* *mf*

The first system of the piano score for 'Combien jolie !'. It consists of two staves, treble and bass clef. The tempo is 'Moderato'. The key signature has one sharp (F#). The first measure is marked *mf*. The second measure is marked *dolce*. The third measure is marked *mf*. The music features a melody in the treble clef and a supporting bass line in the bass clef.

p *mf* *p* *mf* *p*

The second system of the piano score. It continues the melody and bass line from the first system. The dynamics are marked *p*, *mf*, *p*, *mf*, and *p* across the measures.

p *mf* *p* *mf* *p*

The third system of the piano score. It continues the melody and bass line. The dynamics are marked *p*, *mf*, *p*, *mf*, and *p* across the measures.

Poco più vivo

f

The fourth system of the piano score. The tempo changes to 'Poco più vivo'. The music becomes more rhythmic. A dynamic marking of *f* is present in the second measure.

rit.

a Tempo

1^a 2^a *con grazia*

The fifth system of the piano score. It begins with a *rit.* marking, followed by 'a Tempo'. The system is divided into two parts, labeled 1^a and 2^a. The music concludes with the instruction *con grazia*.

l'istesso Tempo

First system of musical notation, consisting of a treble staff and a bass staff. The treble staff contains a melodic line with slurs and accents. The bass staff provides a harmonic accompaniment. Dynamic markings include *mf* (mezzo-forte) and *p* (piano).

Second system of musical notation, continuing the piece. It features similar melodic and harmonic lines. Dynamic markings include *p* (piano) and *mf* (mezzo-forte).

cantabile e con espress

Third system of musical notation, marked *cantabile e con espress*. The tempo and mood change. The treble staff has a more lyrical melody. Dynamic marking is *mf* (mezzo-forte).

Fourth system of musical notation, featuring a first ending bracket labeled *1^a* in the treble staff.

Fifth system of musical notation, consisting of a single system of treble and bass staves.

Sixth system of musical notation, featuring a second ending bracket labeled *2^a* in the treble staff.

l'istesso Tempo

Seventh system of musical notation, marked *dolce*. The tempo returns to the original *l'istesso Tempo*. Dynamic markings include *mf* (mezzo-forte) and *p* (piano).

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff with various notes and rests.

Poco piu vivo

Second system of musical notation, continuing the piece with dynamic markings.

rit. a Tempo

Third system of musical notation, including first and second endings and the instruction "con grazia".

Fourth system of musical notation, featuring a melodic line in the treble staff and accompaniment in the bass staff.

Fifth system of musical notation, showing a continuation of the melodic and accompanimental parts.

molto animato, sino al fine

Sixth system of musical notation, including the instruction "cres poco a poco".

Presto

Seventh system of musical notation, concluding the piece with a fast tempo.

J'eus un éblouissement; il me sembla que les caseroles dansaient sur le fourneau.

—Où puis-je le chercher? dis-je.

—Il n'a pas laissé son adresse.

Ma figure trahit sans doute ma déception d'une façon éloquente et touchante, car l'un des hommes qui mangeaient à une table placée près du fourneau, m'interpella.

—Qu'est-ce que tu lui veux, à Barberin? me demanda-t-il.

Il m'était impossible de répondre franchement et de raconter mon histoire.

—Je viens du pays, son pays, Chavanon, et je viens lui donner des nouvelles de sa femme; elle m'avait dit que je le trouverais ici.

—Si vous savez où est Barberin, dit le maître d'hôtel en s'adressant à celui qui m'avait interrogé, vous pouvez le dire à ce garçon qui ne lui veut pas de mal, bien sûr, n'est-ce pas, garçon?

—Oh! non, monsieur!

L'espoir me revint.

—Barberin doit loger maintenant à l'hôtel du Cantal, passage d'Austerlitz: il y était il y a trois semaines.

Je remerciai et sortis, mais avant d'aller au passage d'Austerlitz, que je supposais être au bout du pont d'Austerlitz, je voulus savoir des nouvelles de Garofoli pour les porter à Mattia.

J'étais précisément tout près de la rue de Lourcine: je n'eus que quelques pas à faire pour trouver la maison où j'étais venu avec Vitalis: comme le jour où nous nous étions présentés pour la première fois, un vieux bonhomme, le même vieux bonhomme, accrochait des chiffons contre la muraille verdâtre de la cour; c'est à croire qu'il n'avait fait que cela depuis que je l'avais vu.

—Est-ce que M. Garofoli est revenu? demandai-je.

Le vieux bonhomme me regarda et se mit à touter sans me répondre: il me sembla que je devais laisser comprendre que je savais où était Garofoli, sans quoi je n'obtiendrais rien de ce vieux chiffonnier.

—Il est toujours là-bas? dis-je en prenant un air fin, il doit s'ennuyer.

—Possible, mais le temps passe tout de même.

—Peut-être pas aussi vite pour lui que pour nous.

Le bonhomme voulut bien rire de cette plaisanterie, qui lui donna une terrible quinte.

—Est-ce que vous savez quand il doit revenir? dis-je, lorsque la toux fut apaisée.

—Trois mois.

Garofoli en prison pour trois mois encore, Mattia pouvait respirer; car avant trois mois mes parents auraient bien trouvé le moyen de mettre le terrible "padrone" dans l'impossibilité de rien entreprendre contre son neveu.

Si j'avais eu un moment d'émotion cruelle chez Chopinet, l'espérance maintenant m'était revenue; j'allais trouver Barberin à l'hôtel du Cantal.

Sans plus tarder je me dirigeai vers le passage d'Austerlitz, plein d'espérance et de joie, et par suite de ces sentiments sans doute, tout disposé à l'indulgence pour Barberin.

Après tout, il n'était peut-être pas aussi méchant qu'il en avait l'air: sans lui je serais très probablement mort de froid et de faim dans l'avenue de Breteuil; il est vrai qu'il m'avait enlevé à mère Barberin pour me vendre à Vitalis, mais il ne me connaissait pas, et dès lors il ne pouvait pas avoir de l'amitié pour un enfant qu'il n'avait pas vu, et puis il était poussé par la misère, qui fait faire tant de mauvaises choses. Présentement il me cherchait, il s'occupait de moi, et si je retrouvais mes parents, ce serait à lui que je le devrais: cela méritait mieux que la répulsion que je nourrissais contre lui depuis le jour où j'avais quitté Chavanon, le poignet pris dans la main de Vitalis. Envers lui aussi je devrais me montrer reconnaissant: si ce n'était point un devoir d'affection et de tendresse comme pour mère Barberin, en tout cas c'en était un de conscience.

En traversant le Jardin des Plantes, la distance n'est pas longue de la rue de Lourcine au passage d'Austerlitz, je ne tardai pas à arriver devant l'hôtel du Cantal, qui n'avait d'un hôtel que le nom, étant en réalité un misérable garni. Il était tenu par une vieille femme à la tête tremblante et à moitié sourde.

Lorsque je lui eus adressé ma question ordinaire, elle mit sa main en cornet derrière son oreille et elle me pria de répéter ce que je venais de lui demander.

—J'ai l'ouïe un peu dure, dit-elle à voix basse.

—Je voudrais voir Barberin, Barberin de Chavanon, il loge chez vous, n'est-ce pas?

Sans me répondre, elle leva ses deux bras en l'air par un mouvement si brusque que son chat endormi sur elle sauta à terre épouvanté.

—Hélas! hélas! dit-elle.

Puis me regardant avec un tremblement de tête plus fort:

—Seriez-vous le garçon? demanda-t-elle.

—Quel garçon?

—Celui qu'il cherchait.

Qu'il cherchait. En entendant ce mot, j'eus le coeur serré.

—Barberin! m'écriai-je.

—Défunt, c'est défunt Barberin qu'il faut dire. Je m'appuyai sur ma harpe.

—Il est donc mort? dis-je en criant assez haut pour me faire entendre, mais d'une voix que l'émotion rendait rauque.

—Il y a huit jours, à l'hôpital Saint-Antoine.

Je restai anéanti; mort Barberin! et ma famille, comment la trouver maintenant, où la chercher?

—Alors vous êtes le garçon? continua la vieille femme, celui qu'il cherchait pour le rendre à sa riche famille?

L'espérance me revint, je me cramponnai à cette parole:

—Vous savez?... dis-je.

—Je sais ce qu'il racontait, ce pauvre homme: qu'il avait trouvé et élevé un enfant, que maintenant la famille qui avait perdu cet enfant, dans le temps, voulait le reprendre, et que lui il était à Paris pour le chercher.

—Mais la famille? demandai-je d'une voix hâlante, ma famille?

—Pour lors, c'est donc bien vous le garçon? ah! c'est vous, c'est bien vous!

Et tout en branlant la tête, elle me regarda en me dévisageant.

Mais je l'arrachai à son examen.

—Je vous en prie, madame, dites-moi ce que vous savez.

—Mais je ne sais pas autre chose que ce que je viens de vous raconter, mon garçon, je veux dire mon jeune monsieur.

—Ce que Barberin vous a dit, qui se rapporte à ma famille? Vous voyez mon émotion, madame, mon trouble, mes angoisses.

Sans me répondre, elle leva de nouveau les bras au ciel:

—En voilà une histoire!

En ce moment, une femme qui avait la tournure d'une servante entra dans la pièce où nous nous trouvions; alors la maîtresse de l'hôtel du Cantal m'abandonnant s'adressa à cette femme:

—En voilà une histoire! Ce jeune garçon, ce jeune monsieur que tu vois, c'est celui de qui Barberin parlait, il arrive, et Barberin n'est plus là, en voilà une histoire!

—Barberin ne vous a donc jamais parlé de ma famille? dis-je.

—Plus de vingt fois, plus de cent fois, une famille riche.

—Où demeure cette famille, comment se nomme-t-elle?

—Ah! voilà. Barberin ne m'a jamais parlé de ça. Vous comprenez, il en faisait mystère; il voulait que la récompense fût pour lui tout seul, comme de juste, et puis c'était un malin.

Hélas! oui, je comprenais; je ne comprenais que trop ce que la vieille femme venait de me dire: Barberin en mourant avait emporté le secret de ma naissance.

Je n'étais donc arrivé si près du but que pour le manquer. Ah! mes beaux rêves! mes espérances!

—Et vous ne connaissez personne à qui Barberin en aurait dit plus qu'à vous? demandai-je à la vieille femme.

—Pas si bête, Barberin, de se confier à personne, il était trop méfiant pour ça.

—Et vous n'avez jamais vu quelqu'un de ma famille venir le trouver?

—Jamais.

—Des amis à lui, à qui il aurait parlé de ma famille?

—Il n'avait pas d'amis.

Je me pris la tête à deux mains; mais j'eus beau chercher, je ne trouvai rien pour me guider; d'ailleurs j'étais si ému, si troublé, que j'étais incapable de suivre mes idées.

—Il a reçu une lettre une fois, dit la vieille femme après avoir longuement réfléchi, une lettre chargée.

—D'où venait-elle?

—Je ne sais pas; le facteur la lui a donnée à lui-même, je n'ai pas vu le timbre.

—On peut sans doute retrouver cette lettre?

—Quand il a été mort, nous avons cherché dans ce qu'il avait laissé ici; ah! ce n'était pas par curiosité bien sûr, mais seulement pour avertir sa femme; nous n'avons rien trouvé; à l'hôpital non plus, on n'a trouvé dans ses vêtements aucun papier, et s'il n'avait pas dit qu'il était de Chavanon, on n'aurait pas pu avertir sa femme.

—Mère Barberin est donc avertie?

—Pardi!

Je restai assez longtemps sans trouver une parole. Que dire? Que demander? Ces gens m'avaient

dit ce qu'ils savaient. Ils ne savaient rien. Et bien évidemment ils avaient tout fait pour apprendre ce que Barberin avait tenu à leur cacher.

Je me dirigeai vers la porte.

—Et où allez-vous comme ça? me demanda la vieille femme.

—Rejoindre mon ami.

—Ah! vous avez un ami?

—Mais oui.

—Il demeure à Paris?

—Nous sommes arrivés à Paris ce matin.

—Eh bien, vous savez, si vous n'avez pas un hôtel, vous pouvez vous loger ici; vous y serez bien je peux m'en vanter, et dans une maison honnête; faites attention que si votre famille vous cherche, fatiguée de ne pas avoir de nouvelles de Barberin, c'est ici qu'elle viendra s'adresser et non ailleurs; alors vous serez là pour la recevoir; c'est un avantage, ça; où vous trouverait-elle si vous n'étiez pas ici? ce que j'en dis c'est dans votre intérêt: quel âge a-t-il votre ami?

—Il est un peu plus jeune que moi.

—Pensez donc! deux jeunesse sur le pavé de Paris; on peut faire de si mauvaises connaissances; il y a des hôtels qui sont si mal fréquentés; ce n'est pas comme ici, où l'on est tranquille; mais c'est le quartier qui veut ça.

Je n'étais pas bien convaincu que le quartier fût favorable à la tranquillité; en tous cas, l'hôtel du Cantal était une des plus sales et des plus misérables maisons qu'il fût possible de voir, et dans ma vie de voyages et d'aventures, j'en avais rencontré cependant de bien misérables; mais la proposition de cette vieille femme était à considérer. D'ailleurs ce n'était pas le moment de se montrer difficile, je n'avais pas ma famille, ma famille riche, pour aller loger avec elle dans les riches hôtels du boulevard, ou dans sa belle maison, si elle habitait Paris. A l'hôtel du Cantal notre dépense ne serait pas trop grosse, et maintenant nous devons penser à la dépense. Ah! comme Mattia avait eu raison de vouloir gagner de l'argent, dans notre voyage de Dreuzy à Paris! que ferions-nous si nous n'avions pas dix-sept francs dans notre poche?

—Combien nous louerez-vous une chambre pour mon ami et pour moi, demandai-je?

—Dix sous par jour: est-ce trop cher?

—Eh bien, nous reviendrons ce soir.

—Rentrez de bonne heure, Paris est mauvais la nuit.

Avant de rentrer il fallait rejoindre Mattia et j'avais encore plusieurs heures devant moi, jusqu'au moment fixé pour notre rendez-vous. Ne sachant que faire, je m'en allai tristement au Jardin des Plantes m'asseoir sur un banc, dans un coin isolé. J'avais les jambes brisées et l'esprit perdu.

Ma chute avait été si brusque, si inattendue, si rude! J'épuiserais donc tous les malheurs les uns après les autres, et chaque fois que j'étendrais la main pour m'établir solidement dans une bonne position, la branche que j'espérais saisir casserait sous mes doigts pour me laisser tomber; — et toujours ainsi.

N'était-ce point une fatalité que Barberin fût mort au moment où j'avais besoin de lui, et que dans un esprit de gain il eût caché à tous le nom et l'adresse de la personne, — mon père sans doute, — qui lui avait donné mission de faire des recherches pour me trouver.

Comme j'étais à réfléchir ainsi tristement, les yeux gonflés de larmes, dans mon coin, sous l'abri d'un arbre vert qui m'enveloppait de son ombre, un monsieur et une dame suivis d'un enfant qui traînaient une petite voiture, vinrent s'asseoir sur un banc, en face de moi: alors ils appelèrent l'enfant, qui lâchant sa petite voiture, courut à eux, les bras ouverts: le père le reçut, puis l'ayant embrassé dans les cheveux, avec de gros baisers qui sonnèrent, il le passa à la mère qui à son tour l'embrassa à plusieurs reprises, à la même place et de la même manière, pendant que l'enfant riait aux éclats, en tapant les joues de ses parents avec ses petites mains grasses à fossettes.

Alors, voyant cela, ce bonheur des parents et cette joie de l'enfant, malgré moi, je laissai couler mes larmes; je n'avais pas été embrassé ainsi; maintenant m'était-il permis d'espérer que je le serais jamais.

Une idée me vint: je pris ma harpe et me mis à jouer tout doucement une valse pour l'enfant qui marqua la mesure avec ses petits pieds. Le monsieur s'approcha de moi et me tendit une pièce blanche; mais poliment je la repoussai.

—Non, monsieur, je vous en prie, donnez-moi la joie d'avoir fait plaisir à votre enfant qui est si joli.

Il me regarda alors avec attention; mais à ce moment survint un gardien, qui malgré les protestations du monsieur, m'enjoignit de sortir au plus vite, si je ne voulais pas être mis en prison pour avoir joué dans le jardin.

Je repassai la bretelle de ma harpe sur mon épaule, et je m'en allai en tournant souvent la tête pour regarder le monsieur et la dame, qui fixaient sur moi leurs yeux attendris.

Comme il n'était pas encore l'heure de me rendre sur le pont de l'Archevêché pour retrouver Mattia, j'errai sur les quais en regardant la rivière couler.

La nuit vint; on alluma les becs de gaz; alors je me dirigeai vers l'église Notre-Dame dont les deux tours se détachaient en noir sur le couchant empourpré. Au chevet de l'église je trouvai un banc pour m'asseoir, ce qui me fut agréable, car j'avais les jambes brisées, comme si j'avais fait une très longue marche et là, je repris mes tristes réflexions. Jamais je ne m'étais senti si accablé, si las. En moi, autour de moi, tout était lugubre; dans ce grand Paris plein de lumière, de bruit et de mouvement, je me sentais plus perdu qu'au milieu des champs ou des bois.

Les gens qui passaient devant moi se retournaient quelquefois pour me regarder; mais que m'importait leur curiosité ou leur sympathie; ce n'était pas l'intérêt des indifférents que j'avais espéré.

Je n'avais qu'une distraction, compter les heures qui sonnaient tout autour de moi: alors je calculais combien de temps à attendre encore avant de pouvoir reprendre force et courage dans l'amitié de Mattia: quelle consolation pour moi de penser que j'allais bientôt voir ses bons yeux si doux et si gais.

Un peu avant sept heures j'entendis un aboiement joyeux; presque aussitôt dans l'ombre j'aperçus un corps blanc arriver sur moi; avant que j'eusse pu réfléchir, Capi avait sauté sur mes genoux et il me léchait les mains à grands coups de langue; je le serrai dans mes bras et l'embrassai sur le nez.

Mattia ne tarda pas à paraître :

—Eh bien? cria-t-il de loin.

—Barberin est mort.

Il se mit à courir pour arriver plus vite près de moi; en quelques paroles pressées je lui racontai ce que j'avais fait, et ce que j'avais appris.

Alors il montra un chagrin qui me fut bien doux au coeur et je sentis que s'il craignait tout de ma famille pour lui, il n'en désirait pas moins, sincèrement, pour moi, que je devrasse mes parents.

Par de bonnes paroles affectueuses il tâcha de me consoler et surtout de me convaincre qu'il ne fallait pas désespérer.

—Si tes parents ont bien trouvé Barberin, ils s'inquiéteront de ne pas entendre parler de lui, ils chercheront ce qu'il est devenu et tout naturellement ils arriveront à l'hôtel du Cantal; allons donc à l'hôtel du Cantal, c'est quelques jours de retard, voilà tout.

C'était déjà ce que m'avait dit la vieille femme à la tête branlante, cependant dans la bouche de Mattia ces paroles prirent pour moi une tout autre importance: évidemment il ne s'agissait que d'un retard; comme j'avais été enfant de me désoler et de désespérer!

Alors, me sentant un peu plus calme, je racontai à Mattia ce que j'avais appris sur Garofoli.

—Encore trois mois! s'écria-t-il.

Et il se mit à danser un pas au milieu de la rue, en chantant.

Puis, tout à coup s'arrêtant et venant à moi :

—Comme la famille de celui-ci n'est pas la même chose que la famille de celui-là! voilà que tu te désolais parce que tu avais perdu la tienne, et moi voilà que je chante parce que la mienne est perdue.

—Un oncle, ce n'est pas la famille, c'est-à-dire un oncle comme Garofoli; si tu avais perdu ta soeur Cristina, danserais-tu ?

—Oh! ne dis pas cela.

—Tu vois bien.

Par les quais nous regagnâmes le passage d'Austerlitz, et comme mes yeux n'étaient plus aveuglés par l'émotion, je pus voir combien est belle la Seine, le soir, lorsqu'elle est éclairée par la pleine lune qui met des paillettes d'argent sur ses eaux éblouissantes comme un immense miroir mouvant.

Si l'hôtel du Cantal était une maison honnête, ce n'était pas une belle maison, et quand nous nous trouvâmes avec une petite chandelle fumeuse, dans un cabinet sous les toits, et si étroit que l'un de nous était obligé de s'asseoir sur le lit quand l'autre voulait se tenir debout, je ne pus m'empêcher de penser que ce n'était pas dans une chambre de ce genre que j'avais espéré coucher. Et les draps en coton jaunâtre, combien peu ils ressemblaient aux beaux langes dont mère Barberin m'avait tant parlé.

La miche de pain graissée de fromage d'Italie que nous eûmes pour notre souper, ne ressembla pas

non plus au beau festin que je m'étais imaginé pouvoir offrir à Mattia.

Mais enfin, tout n'était pas perdu; il n'y avait qu'à attendre.

Et ce fut avec cette pensée que je m'endormis.

XII

RECHERCHES

Le lendemain matin, je commençai ma journée par écrire à mère Barberin pour lui faire part de ce que j'avais appris, et ce ne fut pas pour moi un petit travail.

Comment lui parler de son mari qui était mort? Elle avait de l'affection pour son Jérôme; ils avaient vécu durant de longues années ensemble, et elle serait peinée si je ne prenais pas part à son chagrin.

Enfin, tant bien que mal, et avec des assurances d'affection sans cesse répétées, j'arrivai au bout de mon papier. Au cas où ma famille lui écrirait pour avoir des nouvelles de Barberin, je la priais de m'avertir aussitôt, et surtout de me transmettre l'adresse qu'on lui donnerait en me l'envoyant à Paris, à l'hôtel du Cantal.

Ce devoir accompli, j'en avais un autre à remplir envers le père de Lise, et celui-là aussi m'était pénible, — au moins sous un certain rapport. Lorsqu'à Dreuzy j'avais dit à Lise que ma première sortie à Paris serait pour aller voir son père en prison, je lui avais expliqué que si mes parents étaient riches comme je l'espérais, je leur demanderais de payer ce que le père devait, de sorte que je n'irais à la prison que pour le faire sortir et l'emmener avec moi. Cela entraînait dans le programme des joies que je m'étais tracé. Le père Acquin d'abord, mère Barberin ensuite, puis Lise, puis Etienne, puis Alexis, puis Benjamin. Quant à Mattia, on ne faisait pour lui que ce qu'on faisait pour moi-même, et il était heureux de ce qui me rendait heureux. Quelle déception d'aller à la prison les mains vides et de revoir le père, en étant tout aussi incapable de lui rendre service que lorsque je l'avais quitté et de lui payer ma dette de reconnaissance!

Heureusement j'avais de bonnes paroles à lui apporter, ainsi que les baisers de Lise et d'Alexis, et sa joie paternelle adoucissait mes regrets; j'aurais toujours la satisfaction d'avoir fait quelque chose pour lui en attendant plus.

Mattia, qui avait une envie folle de voir une prison, m'accompagne; d'ailleurs, je tenais à ce qu'il connût celui qui, pendant plus de deux ans, avait été si bon pour moi. :

Je savais maintenant le moyen à employer pour entrer dans la prison de Clichy, aussi ne restâmes-nous pas longtemps devant sa grosse porte, comme j'y étais resté la première fois que j'étais venu.

On nous fit entrer dans un parloir et bientôt le père arriva; de la porte, il me tendit les bras.

—Ah! le bon garçon, dit-il en m'embrassant.

Tout de suite je lui parlai de Lise et d'Alexis, puis comme je voulais lui expliquer pourquoi je n'avais pas pu aller chez Etienne, il m'interrompit :

—Et tes parents? dit-il.

—Vous savez donc?

Alors il me raconta qu'il avait eu la visite de Barberin quinze jours auparavant.

—Il est mort, dis-je.

Il m'expliqua comment Barberin s'était adressé à lui pour savoir ce que j'étais devenu: en arrivant à Paris, Barberin s'était rendu chez Garofoli, mais bien entendu sans le trouver; alors il avait été le chercher très loin, en province, dans la prison où Garofoli était enfermé, et celui-ci lui avait appris qu'après la mort de Vitalis, j'avais été recueilli par un jardinier nommé Acquin; Barberin était revenu à la Glacière, et là il avait su que ce jardinier était détenu à Clichy. Il était venu à la prison, et le père avait dit comment je parcourais la France, de sorte que si l'on ne pouvait savoir au juste où je me trouvais en ce moment, il était certain qu'à une époque quelconque je passerais chez l'un de ses enfants. Alors il m'avait écrit lui-même à Dreuzy, à Varses, à Esnandes et à Saint-Quentin; si je n'avais pas trouvé sa lettre, c'est que j'en étais déjà parti sans doute lorsqu'elle y était arrivée.

—Et Barberin, que vous a-t-il dit de ma famille?

—Rien, ou tout au moins peu de choses: tes parents après avoir découvert chez le commissaire de police du quartier des Invalides que l'enfant abandonné avenue de Breteuil avait été recueilli par un maçon de Chavanon, nommé Barberin, étaient venus te chercher chez lui; ne te trouvant pas, ils lui avaient demandé de les aider dans leurs recherches.

—Il ne vous a pas dit leur nom, il ne vous a pas parlé de leur pays ?

—Quand je lui ai posé ces questions, il m'a répondu qu'il m'expliquerait cela plus tard; alors je n'ai pas insisté, comprenant bien qu'il faisait mystère du nom de tes parents de peur qu'on diminuât le gain qu'il espérait tirer d'eux; comme j'ai été un peu ton père, il s'imaginait, ton Barberin, que je voulais me faire payer; aussi je l'ai envoyé promener, et depuis je ne l'ai pas revu; je ne me doutais guère qu'il fût mort. De sorte que tu sais que tu as des parents, mais par suite des calculs de ce vieux grigou, tu ne sais ni qui ils sont, ni où ils sont.

Je lui expliquai quelle était notre espérance, et il la confirma par toutes sortes de bonnes raisons:

—Puisque tes parents ont su découvrir Barberin à Chavanon, puisque Barberin a su découvrir Garofoli et me découvrir moi-même ici, on te trouvera bien à l'hôtel du Cantal; restes-y donc.

Ces paroles me furent douces, et elles me rendirent toute ma gaieté: le reste de notre temps se passa à parler de Lise, d'Alexis et de mon ensevelissement dans la mine.

—Quel terrible métier! dit-il, quand je fus arrivé au bout de mon récit, et c'est celui de mon pauvre Alexis; ah! comme il était plus heureux à cultiver les giroflées.

—Cela reviendra, dis-je.

—Dieu t'entende, mon petit Remi!

La langue me démangea pour lui dire que mes parents le feraient bientôt sortir de prison, mais je pensai à temps qu'il ne convenait point de se vanter à l'avance des joies que l'on se propose de faire, et je me contentai de l'assurer que bientôt il serait en liberté avec tous ses enfants autour de lui.

—En attendant ce beau moment, me dit Mattia, lorsque nous fûmes dans la rue, mon avis est que nous ne perdions pas notre temps et que nous gagnions de l'argent.

—Si nous avions employé moins de temps à gagner de l'argent en venant de Chavanon à Dreuzy, de Dreuzy à Paris, nous serions arrivés assez tôt à Paris pour voir Barberin.

—Cela c'est vrai, et je me reproche assez moi-même de t'avoir retardé, pour que tu ne me le reproches pas, toi.

—Ce n'est pas un reproche, mon petit Mattia, je t'assure; sans toi je n'aurais pas pu donner à Lise sa poupée, et sans toi nous serions en ce moment sur le pavé de Paris, sans un sou pour manger.

—Eh bien alors, puisque j'ai eu raison de vouloir gagner de l'argent, faisons comme si j'avais encore raison dans ce moment: d'ailleurs nous n'avons rien de mieux à faire qu'à chanter et jouer notre répertoire; attendons pour nous promener que nous ayons ta voiture, cela sera moins fatigant; à Paris je suis chez moi et je connais les bons endroits.

Il les connaissait si bien, les bons endroits, places publiques, cours particulières, cafés, que le soir nous comptâmes avant de nous coucher, une recette de quatorze francs.

Alors, en m'endormant, je me répétais un mot que j'avais entendu dire souvent à Vitalis, que la fortune n'arrive qu'à ceux qui n'en ont pas besoin. Assurément une si belle recette était un signe certain que d'un instant à l'autre, mes parents allaient apparaître.

J'étais si bien convaincu de la sûreté de mes pressentiments, que le lendemain je serais volontiers resté toute la journée à l'hôtel, mais Mattia me força à sortir; il me força aussi à jouer, à chanter et ce jour-là nous fîmes encore une recette de onze francs.

—Si nous ne devons pas devenir riches bientôt par tes parents, disait Mattia, en riant, nous nous enrichirions nous-mêmes et seuls, ce qui serait joliment beau.

Trois jours se passèrent ainsi sans que rien de nouveau se produisît et sans que la femme de l'hôtel répondit autre chose à mes questions, toujours les mêmes que son éternel refrain: "Personne n'est venu demander Barberin et je n'ai pas reçu de lettre pour vous ou pour Barberin"; mais le quatrième jour enfin elle me tendit une lettre.

C'était la réponse que mère Barberin m'avait fait écrire, puisqu'elle ne savait elle-même ni lire ni écrire.

Elle me disait qu'elle avait été prévenue de la mort de son homme, et que peu de temps auparavant elle avait reçu de celui-ci une lettre qu'elle m'envoyait, pensant qu'elle pouvait m'être utile, puisqu'elle contenait des renseignements sur ma famille.

—Vite, vite, s'écria Mattia, lisons la lettre de Barberin.

Ce fut la main tremblante et le coeur serré que j'ouvris cette lettre :

(A suivre)

Montréal, 4 août 1906

ALBUM UNIVERSEL (Monde Illustré) No 1162

vir des pistolets qu'il a à sa ceinture, nous pouvons même les laisser débarquer, et ce sera le moyen de recouvrer notre embarcation.

—Mais Mabel ?

—Elle n'a rien à craindre. Vous m'avez dit qu'elle est en sûreté dans le tronc creux d'un arbre, dont l'entrée est cachée par des ronces, et si vous m'avez bien décrit la manière dont vous avez fait disparaître toute piste, elle pourrait y rester un mois et se moquer des Mingos.

—De quoi peut-on être sûr ? Nous pensions être bien cachés derrière le buisson que nous avions planté, et pourtant nous avons été découverts.

—Et le coquin de Mingo a été bien payé de sa curiosité comme le seront ces drôles qui...

Pathfinder s'interrompit, car on entendit en ce moment le bruit d'un coup de fusil. L'Indien qui était debout sur l'arrière de la pirogue, fit un saut en l'air, et tomba dans l'eau avec la rame qu'il tenait en main. Une légère guirlande de fumée sortit des buissons de la rive orientale, et se perdit bientôt dans l'atmosphère.

—C'est le Grand-Serpent qui a sifflé, dit Pathfinder d'un ton de triomphe. Jamais coeur plus brave et plus fidèle n'a battu dans le coeur d'un Delaware. J'aurais préféré qu'il se fût tenu coi; mais il ne pouvait connaître notre position.

Dès que le canot eut perdu son guide, il flotta au gré du courant, et ne tarda pas à être entraîné dans les rapides. Les deux Indiens qui y restaient, jetaient autour d'eux des regards égarés, mais ils n'avaient aucun moyen de résister à la force de l'élément furieux. Il fut peut-être heureux pour Chingashgook que toute l'attention des Iroquois fût fixée sur la situation de leurs deux compagnons.

Le fragile esquif tourna dans le rapide, puis frappant contre un rocher, chavira; les deux guerriers furent jetés à la rivière, heureux de regagner la rive occidentale, moitié à la nage, moitié en marchant dans l'eau, mais ayant perdu leurs armes. La pirogue s'arrêta sur un rocher au milieu de la rivière, inutile aux deux partis.

—Voici l'instant favorable, Pathfinder, dit Jasper, tandis que les deux Indiens avaient la plus grande partie du corps exposée en marchant dans l'eau. J'ajuste le premier, chargez-vous du second.

Son coup partit comme il achevait ces mots, mais tout ce qui venait de se passer l'avait tellement agité qu'il n'eut pas la main sûre; aucun des deux fugitifs ne fut blessé, et ils levèrent les bras en l'air en signe de dérision. Pathfinder ne tira point.

—Non, non, Eau-Douce, répondit-il, je ne cherche pas à répandre le sang sans nécessité. Ma balle est bien couverte de cuir, ma carabine soigneusement bourrée, et je réserve ma charge pour un besoin urgent. Je déteste les Mingos et c'est justice; vu que j'ai passé si longtemps avec les Delawares; cependant je ne tire sur aucun d'eux sans être sûr que sa mort conduira à quelque chose d'utile. Mais en voici un qui rôde là-bas le long du rivage comme un des enfants de la garnison qui se cache derrière un arbre tombé pour tirer sur un écureuil.

Comme Pathfinder montrait du doigt l'Indien dont il parlait, Jasper l'eut bientôt aperçu. Un des jeunes guerriers iroquois avait gagné une position d'où il pouvait voir le Mohican. On ne pouvait en douter aux dispositions qu'il faisait pour tirer, car, de la rive occidentale, on ne pouvait voir Chingashgook. Chingashgook, l'Iroquois et les deux blancs formaient alors à peu près les trois angles d'un triangle équilatéral dont chaque côté pouvait avoir un peu moins de cent toises.

—Le Grand-Serpent doit être là quelque part, dit Pathfinder, qui ne perdait pas de vue un instant le jeune guerrier. Il faut pourtant qu'il soit étrangement hors de ses gardes pour se laisser approcher de si près par un maudit Mingo. Mais ce jeune rôdeur paraît déterminé à avoir la chevelure de mon meilleur ami.

Il s'interrompit pour lever sa carabine, arme dont la longueur était extraordinaire, et l'ayant appuyée contre son épaule, il fit feu. L'Iroquois, sur la rive opposée, ajustait Chingashgook à l'instant où le fatal message de Tue-daim arriya. Son coup partit, mais en l'air, et il tomba sous les buissons, grièvement blessé, sinon tué.

—Le reptile se l'est attiré lui-même, dit Pathfinder, appuyant par terre la crosse de sa carabine, et commençant à la recharger avec grand soin.

—Voyez, Pathfinder, les drôles sont inquiets. Ils reculent et cherchent des abris à présent qu'ils voient que nos balles peuvent passer l'eau. Mais est-ce un chien ou un daim, qui vient vers nous à la nage ? Pathfinder tressaillit, car c'était un homme, et un Indien, quoiqu'on ne le vît pas d'abord assez

distinctement pour en être sûr. Ils craignirent quelque stratagème et suivirent des yeux avec la plus grande attention tous les mouvements de l'étranger.

—Il pousse quelque chose devant lui en nageant, dit Jasper, et sa tête ressemble à un buisson flottant à la dérive.

—C'est quelque diablerie indienne, Eau-Douce; mais notre franchise déjouera leur astuce.

—Sur ma vie, c'est le Grand-Esprit ! s'écria Pathfinder en riant sans aucun bruit, mais de si bon coeur que les larmes lui en vinrent aux yeux. Il a attaché des branches sur sa tête pour la cacher, et a placé par-dessus sa corne à poudre; il a lié son mousquet à la pièce de bois qu'il pousse devant lui, et il vient rejoindre ses amis. Ah ! combien de fois lui et moi nous avons joué de pareils tours.

—Je ne sais trop si c'est lui, Pathfinder. Je ne reconnais aucun de ses traits.

—Ses traits ? qui cherche des traits dans une peau-rouge ? Non, non, c'est la peinture qui parle, et personne qu'un Delaware ne porterait celle qui le couvre. A présent, vous pouvez voir son oeil, et c'est bien l'oeil d'un chef. Mais, Eau-Douce, féroce comme il est dans le combat, impassible comme il le semble parmi les feuilles, ici Pathfinder appuya légèrement un doigt sur le bras de son compa-



Il vit un homme, marchant dans l'eau.

gnon, je l'ai vu verser des larmes comme une pluie. Il y a un coeur et une âme sous cette peau-rouge, soyez-en bien sûr.

—Celui qui connaît le chef n'en n'a jamais douté.

—Moi, j'en suis sûr, répliqua Pathfinder avec fierté.

Le Grand-Serpent atteignit alors le rivage, précisément en face de ses deux compagnons, dont il fallait qu'il connût exactement la position avant de quitter la rive orientale. En sortant de l'eau, il se secoua comme un chien, et fit l'exclamation ordinaire : — "Hugh !"

CHAPITRE VI

MOHICAN CONTRE IROQUOIS

Pathfinder s'avança vers le chef dès qu'il eut gagné la terre, et lui parla dans la langue de sa tribu.

—Avez-vous eu raison, Chingashgook, lui dit-il d'un ton de reproche, de dresser une embuscade vous seul, à une douzaine de Mingos ?

—Le Grand-Serpent est un guerrier mohican; il ne voit ses ennemis que lorsqu'il est sur le sentier de la guerre.

—Je connais votre nature, chef, et je la respecte. Personne ne m'entendra me plaindre qu'une peau-rouge ait la nature d'une peau-rouge. Mais un guerrier a besoin de prudence comme de valeur, et si ces démons d'Iroquois n'avaient pas été occupés à regarder leurs compagnons qui étaient dans l'eau, la piste que vous leur auriez laissée aurait été chaude.

—Que va donc faire le Grand-Serpent ? demanda Jasper, qui remarqua en ce moment que le chef avait quitté brusquement Pathfinder, et s'était approché du bord de l'eau, avec l'air de vouloir se jeter encore une fois dans la rivière.

—Notre ami est au fond aussi prudent que brave, quoiqu'il se soit oublié dans sa dernière embuscade. Ecoutez-moi, Jasper, ajouta-t-il en le tirant à part, tandis qu'il entendait le Mohican se jeter dans l'eau, écoutez-moi; le Mohican n'est pas un homme blanc comme nous, et celui qui vit avec des gens qui ne sont pas strictement de la même nature que lui, fait mieux de laisser ses compagnons se conduire d'après leur nature et leurs coutumes.

—Je vous comprends. Votre ami est allé prendre la chevelure du défunt.

—C'est sa nature, et il faut le laisser faire. Ces chevelures sont des drapeaux pour Chingashgook; il les conservera pour les montrer aux enfants de ses enfants. Que dis-je ? ajouta Pathfinder d'une voix mélancolique, il ne reste aucun rejeton du tronc du vieux Mohican.

De grands cris s'élevèrent en ce moment parmi les Iroquois, et ils furent suivis de plusieurs coups de mousquet. Le désir d'empêcher le Mohican de s'emparer de son trophée devint si violent, qu'ils entrèrent dans l'eau, et plusieurs avancèrent même jusqu'à une centaine de pieds du "riff" écumant. Chingashgook resta impassible; il exécuta sa tâche avec la promptitude et la dextérité qu'il devait à une longue habitude, et se retira sans avoir été blessé, brandissant en l'air son trophée sanglant, et poussant le cri de guerre avec ses intonations les plus effrayantes. Pendant une minute les arches des bois silencieux, et la longue percée formée par le cours de la rivière, retentirent de cris si terribles que Mabel baissa la tête d'épouvante, et que son oncle pensa un instant à prendre la fuite.

—Cela surpasse tout ce que j'ai déjà entendu dire de ces misérables, dit Jasper en se bouchant les oreilles d'horreur et de dégoût.

—C'est leur musique, Eau-Douce, répondit Pathfinder sans la moindre émotion. Cela leur tient lieu de tambour et de fifres, de trompettes et de clairons; ils aiment de pareils sons, car ils excitent en eux la férocité et la soif du sang. Ils me paraissent horribles dans ma première jeunesse, mais à présent ils sont pour mes oreilles comme le chant d'un oiseau. J'espère que le Grand-Serpent est satisfait à présent, car le voici qui revient avec la chevelure pendue à sa ceinture.

Jasper détourna la tête avec dégoût, tandis que le Mohican sortait de l'eau; mais Pathfinder regarda son ami en homme qui avait pris le parti de voir avec une indifférence philosophique les choses qui étaient sans importance.

—Jasper, reprit Pathfinder, allez trouver maître Cap et priez-le de venir se joindre à nous. Nous avons peu de temps pour tenir conseil.

Quelques minutes après, tous quatre étaient réunis près du rivage, mais bien cachés à leurs ennemis, quoiqu'ils pussent eux-mêmes les surveiller. Le soleil venait de se coucher, et le crépuscule d'une basse latitude fit bientôt place aux ténèbres. La nuit promettait d'être très obscure.

—Le moment est arrivé, mes amis, dit Pathfinder, de tracer nos plans avec sang-froid afin que nous agissions de concert et en pleine connaissance de ce que nous avons à faire. Dans une heure de temps, il fera aussi noir dans ces bois qu'à minuit; et si nous devons arriver au fort, il faut que ce soit à la faveur de cette circonstance. Que nous direz-vous à ce sujet, maître Cap ?

—A mon avis, dit le marin, ce que nous avons à faire, c'est de nous embarquer dans la pirogue dès qu'il fera noir pour que les vigies de l'ennemi ne puissent nous apercevoir et de faire voile vers le port aussi vite que le vent et la marée le permettront.

—Cela est aisé à dire, mais plus difficile à faire, répondit le guide; nous serons plus exposés sur la rivière que dans les voies; et ensuite il y a au-dessous de nous le "riff" de l'Oswego, et je ne suis pas sûr que Jasper lui-même puisse y diriger une pirogue en sûreté pendant l'obscurité. Que diriez-vous, Eau-Douce, en ce qui concerne votre jugement et votre dextérité ?

—Je pense comme maître Cap, qu'il faut nous servir de la pirogue. Mabel n'est pas en état de marcher dans les marécages et au milieu des racines d'arbres, par une nuit telle que celle-ci paraît devoir être; et quant à moi, je me trouve toujours le coeur plus assuré et l'oeil meilleur sur l'eau que sur la terre.

—Vous avez toujours le coeur assuré, Jasper, et je crois que vous avez l'oeil assez bon pour un hom-

me qui a vécu si longtemps au grand soleil, et si peu dans les bois. Il y a du pour et du contre à ce que vous dites, mes amis. Le pour, c'est que l'eau ne laisse pas de traces... Ensuite une pirogue est légère et facile à conduire quand elle suit le courant. Mais d'un autre côté, la rivière n'a d'autre abri que la voûte des cieux; le "riff" est difficile à passer même en plein jour, et il y a par eaux six milles bien mesurés d'ici à la garnison. Ensuite une piste n'est pas facile à trouver dans les bois pendant l'obscurité. Je suis vraiment embarrassé, Jasper, pour donner mon avis sur un parti à prendre.

—Si le Grand-Serpent et moi nous nous mettions à la nage pour aller chercher la seconde pirogue et l'amener ici? il me semble que l'eau serait le parti le plus sûr.

—Oui, si! Et cependant cela pourrait se faire quand il fera un peu plus obscur. Eh bien! eh bien! prenant en considération la fille du sergent et sa nature, je ne suis pas certain que ce ne soit pas le meilleur parti. Jasper, continua le guide, dans le caractère duquel il n'entraînait rien qui sentît la vaine gloire ou l'effet théâtral, entreprenez-vous d'amener ici la pirogue!

—J'entreprendrai tout ce qui peut servir et protéger Mabel.

—C'est un sentiment louable. Le Grand-Serpent qui est déjà presque nu, pourra vous aider; et ce sera en outre ôter à ces démons un moyen de nous nuire.

Les ombres de la nuit tombaient rapidement sur la forêt, et lorsque tout fut prêt, on ne pouvait plus distinguer aucun objet sur la rive opposée. Le temps pressait, car les Indiens rusés pouvaient imaginer bien des expédients pour traverser une rivière si peu large. A l'instant où Jasper et le Delaware entrèrent dans l'eau, le guide alla chercher Mabel dans l'endroit où elle s'était cachée, et lui dit d'aller avec son oncle le long du rivage jusqu'en face du rapide. Il s'embarqua ensuite dans la pirogue qui restait en sa possession et la conduisit au même endroit où Mabel et son oncle s'embarquèrent, tandis que Pathfinder, debout sur l'arrière, tenait une branche d'arbre pour empêcher la pirogue d'être entraînée par le courant. Une intervalle d'inquiétude pénible s'écoula, tandis qu'ils attendaient le résultat de l'entreprise hardie de leurs deux compagnons.

Nos deux aventuriers passèrent rapidement à la nage la partie profonde du courant puis, se prenant par la main, ils cherchèrent à tâtons la pirogue. L'obscurité était profonde. Le Mohican conduisait Jasper, moins habitué à de telles aventures. Pendant un quart d'heure qui leur sembla interminable, ils marchèrent dans l'eau, de côté et d'autre sans succès. A l'instant où le Delaware allait s'arrêter pour proposer à son compagnon de retourner à terre pour mieux s'assurer de la direction qu'ils devaient suivre, il vit un homme marchant dans l'eau, presque à portée de son bras, et il comprit sur le champ que les Iroquois avaient formé le même projet qu'eux.

—Mingo! dit-il à l'oreille de Jasper, qui était à son côté: le Grand-Serpent va donner à son frère une leçon de ruse.

Le jeune marin entrevit l'étranger, et la vérité se présenta aussi à son esprit. Sentant la nécessité de laisser le soin de tout au Mohican, il se tint en arrière, et le chef, tournant la tête, dit à la hâte à son compagnon.

—Fiez-vous à l'astuce du Grand-Serpent.

—Hugh! s'écria l'Iroquois, et il ajouta dans sa propre langue: J'ai trouvé la pirogue, mais je n'ai personne pour m'aider. Suivez-moi et nous l'enlèverons du rocher.

—Volontiers, répondit Chingashgook, qui connaissait ce dialecte. Conduisez-nous, nous vous suivrons.

L'Iroquois prit la pirogue par un bout, Chingashgook au centre, et Jasper à l'autre bout.

—Levez! dit l'Iroquois avec le laconisme ordinaire aux Indiens; et sans de bien grands efforts la pirogue fut soulevée, tenue un moment en l'air pour la vider et remise sur l'eau avec soin.

Comme le Delaware et Jasper sentaient qu'il devait y avoir plusieurs autres Iroquois dans le rapide, puisque leur apparition n'avait causé aucune surprise à celui qu'ils avaient rencontré, ils reconurent la nécessité d'une extrême circonspection.

Cependant l'Iroquois, qui était en avant, marchait lentement dans l'eau, traînant après lui la pirogue et les deux compagnons qui le suivaient fort à contre-cœur. Chingashgook leva une fois son tomahawk et fut sur le point de briser le crâne de l'Indien, mais il craignit de donner l'alarme. Il regretta son indécision le moment d'après, car il vit

arriver près d'eux quatre autres Iroquois, qui s'étaient aussi occupés à chercher la pirogue.

L'augmentation du nombre des Iroquois était si inattendue, que pour un moment l'astuce et la dextérité du Grand-Serpent lui-même furent en défaut. Les cinq Iroquois firent hâte pour arriver vers leur rive afin de prendre des rames et d'y placer trois ou quatre guerriers avec tous leurs mousquets et leurs cornes à poudre.

Cette petite troupe, composée d'amis et d'ennemis, arriva ainsi au bord du courant oriental, où l'eau, comme à celui qui régnait le long de la rive occidentale, était trop profonde pour être traversée sans nager. Un des quatre Iroquois qui venaient de paraître était un chef. Jasper avait eu la précaution de jeter son bonnet au fond de la pirogue et comme il n'avait ni jaquette ni chemise, il en devenait moins probable qu'on le reconnût dans l'obscurité. Chingashgook lui, était littéralement au milieu de ses ennemis les plus mortels et il pouvait à peine remuer sans en toucher quelqu'un. Il attendait avec la patience inépuisable d'un Indien, l'instant où il devrait agir.

—Que tous mes jeunes gens, à l'exception de deux, l'un à chaque bout de la pirogue, fassent la traversée à la nage et aillent préparer leurs armes, dit le chef Iroquois, et que les deux autres poussent la pirogue.

Les Indiens obéirent en silence, laissant à l'arrière de la pirogue Jasper, et à l'avant l'Iroquois qui avait trouvé cette légère nacelle, Chingashgook s'enfonça si profondément dans l'eau, que les autres passèrent près de lui sans l'apercevoir. Le bruit des nageurs, le remuement de leurs bras, et les appels qu'ils se faisaient les uns aux autres annoncèrent bientôt que les Indiens qui avaient joint le premier étaient dans le canal. Dès qu'il en fut certain, le Grand-Serpent releva la tête et reprit son ancienne place.

Un homme moins habitué à se maîtriser lui-même que ce vieux guerrier, aurait probablement alors frappé le coup qu'il méditait. Mais il pensa qu'il pouvait rester encore des Iroquois dans le rapide. Il laissa l'Indien qui était à l'avant de la pirogue la tirer en pleine eau, et tous trois se mirent alors à la nage, en se dirigeant vers la rive orientale. Mais, au lieu d'aider la pirogue à couper le courant en ligne droite, dès que Chingashgook et Jasper furent arrivés à l'endroit où le courant avait le plus de force, ils cherchèrent à imprimer à l'esquif un mouvement en ligne oblique, afin d'en retarder la course. Ils le firent avec une lenteur et une circonspection qui firent croire d'abord à l'Iroquois qui était à l'avant, qu'il n'avait à lutter que contre la violence du courant. La pirogue, en dérivant, eut par une eau encore plus profonde au bord du rapide. L'Iroquois s'aperçut alors que quelque chose d'extraordinaire retardait la marche de la pirogue. Il se retourna tout à coup, et vit que la résistance qu'il éprouvait était causée par les efforts de ses compagnons.

Il comprit qu'il était seul avec deux ennemis. Fendant l'eau avec rapidité, il serra d'une main le gosier de Chingashgook, et les deux Indiens, abandonnant la pirogue, se saisirent l'un et l'autre comme des tigres.

Jasper était alors maître de la pirogue, qui volait sur l'eau comme une plume poussée par le vent. Sa première idée fut d'aller à la nage au secours du Mohican; mais l'importance de s'assurer de la pirogue se présenta alors à son esprit, quoiqu'il entendit la respiration pénible des deux guerriers, qui cherchaient mutuellement à s'étouffer; et il se dirigea, avec toute la rapidité possible, vers la rive occidentale, où il ne tarda pas à arriver. Après une courte recherche, il découvrit ses amis, reprit ses vêtements, et raconta ensuite en peu de mots tout ce qui venait de se passer.

Un profond silence suivit ce récit. Chacun écoutait avec attention, dans l'espoir d'entendre quelque son qui annoncerait le résultat de la lutte entre les deux Indiens, si elle n'était pas encore terminée; mais on n'entendit que les mugissements continus du rapide: la politique des sauvages, qui étaient sur la rive opposée, était de garder un profond silence.

—Prenez cette rame, Jasper, dit Pathfinder d'une voix plus mélancolique que de coutume; il ne serait pas prudent de rester plus longtemps.

—Mais le Grand-Serpent?

—Il est entre les mains de ce qu'il appelle le Grand-Esprit...

Un cri perçant et prolongé partit de l'autre rive, et interrompit le guide.

—Que signifie ce hurlement? demanda Cap. Il ressemble au cri infernal des démons.

—En les nommant des démons, vous ne vous êtes guère trompé. Ce cri est un cri de joie. Il n'y a

nul doute que le Grand-Serpent, mort ou vif, ne soit entre leurs mains.

—Et nous...! s'écria Jasper, qui éprouva une sorte de regret généreux en songeant que ce malheur ne serait peut-être point arrivé s'il n'avait pas abandonné son compagnon.

—Nous ne pouvons être d'aucune utilité au chef, mon garçon; et il faut que nous quittions cet endroit le plus promptement possible.

—Quoi! sans faire un effort pour le sauver! sans même savoir s'il est mort ou vivant!

—Jasper a raison, dit Mabel, faisant un effort pour parler, car elle avait la voix tremblante et étouffée. Je n'ai aucune crainte, mon oncle, et je resterai volontiers ici jusqu'à ce que nous sachions ce qu'est devenu notre ami.

—Cela paraît raisonnable, Pathfinder, dit Cap; un vrai marin ne peut abandonner son camarade, et je vois avec plaisir qu'un sentiment aussi louable existe parmi des marins d'eau douce.

—Bah! bah! répliqua le guide avec impatience, en poussant la pirogue en pleine eau, vous ne savez rien, et vous ne craignez rien; si vous faites cas de votre vie, songez à gagner le fort, et laissez le Mohican entre les mains de la Providence. Hélas! hélas! le daim qui va trop souvent au "lick" (1)

CHAPITRE VII

A LA RAME!

La scène n'était pas sans sublimité. La généreuse et ardente Mabel sentit son sang couler plus rapidement dans ses veines, et monter à ses joues, quand la pirogue entra dans le courant pour partir.

—Mabel, lui dit Jasper d'une voix retenue, tandis que les deux pirogues étaient près l'une de l'autre, j'espère que vous n'avez aucune crainte, et que vous comptez sur nos soins et sur notre détermination à vous protéger?

—Je suis fille d'un soldat, comme vous le savez, Jasper Western, et je devrais rougir si j'avais à avouer quelque crainte.

—La fille du sergent a raison, dit Pathfinder, et elle est digne d'avoir pour père le brave Thomas Dunham. Ah! combien de fois votre père et moi avons harcelé l'ennemi, pendant des nuits aussi obscures que celle-ci, et quand nous ne savions pas si nous ne tomberions pas dans une embuscade le moment d'après! J'étais à son côté quand il fut blessé à l'épaule, et le brave homme vous racontera de quelle manière nous réussîmes à passer une rivière et à sauver sa chevelure.

—Je le sais déjà, répondit Mabel avec plus d'énergie peut-être qu'il n'était prudent dans leur situation. J'ai les lettres dans lesquelles il en a parlé, et je vous remercie du fond du cœur du service que vous lui avez rendu. Il n'y a pas de preuve de reconnaissance que vous ne puissiez demander à sa fille, et qu'elle ne soit disposée à vous donner.

—Oui, oui, c'est ainsi que parlent toutes ces douces et bonnes créatures. J'en ai vu quelques unes, et j'ai entendu parler de quelques autres. Le sergent lui-même m'a parlé de ses jeunes années, de la manière dont il a fait la cour à votre mère, des contrariétés et des désappointements qu'il a éprouvés, et du succès qu'il a enfin obtenu.

—Ma mère n'a pas vécu assez longtemps pour l'indemniser de tout ce qu'il avait fait pour obtenir sa main, dit Mabel dont les lèvres tremblaient.

—C'est ce qu'il m'a dit. L'honnête sergent ne m'a rien caché, car, étant mon aîné de tant d'années, il me regardait en quelque sorte comme son fils.

—Et peut-être ne serait-il pas fâché que vous le fussiez réellement, dit Jasper d'un ton peu d'accord avec cette tentative de plaisanterie.

—Et quand cela serait, Eau-Douce, où serait le mal? il sait ce que je vaudrais quand il s'agit de suivre une piste. J'ai quelquefois pensé que nous devrions tous chercher une femme; car l'homme qui vit entièrement seul dans les bois perd quelque chose de la nature de son espèce, après tout.

Pendant cette conversation à voix basse, les pirogues entraient peu à peu dans le courant qui bordait la rive occidentale, car on n'employait les rames que pour les maintenir dans la direction convenable. La force de ce courant variait beaucoup, l'eau y étant tranquille en certains endroits, tandis que dans les "rifts" il prenait une rapidité effrayante pour l'oeil qui n'y était pas habitué.

(1) Terrains sablonneux où le sol se cristallise et que tous les animaux vont lécher. rencontre le chasseur.

POUR RIRE



Aux grands mots les grands remèdes

Les voyageurs qui reposaient, une nuit de la semaine dernière, dans certain hôtel, furent soudain réveillés, vers trois heures du matin, par des coups de feu qui retentissaient dans une chambre du troisième étage. En quelques secondes, la maison est sur pied et tous ses hôtes, sommairement vêtus, se précipitent vers la chambre où la fusillade crépite toujours, tragique. On heurte à la porte, la porte est fermée; on l'enfonce. Alors on se trouve en présence d'un Anglais en chemise et coiffé de son "jockey", qui, très calme, le revolver au poing, dit aux survenants :

—Aôh! dérangez pas vô: c'est moi qui tioue les piounaises!

Mme V. — Quand mon mari m'a épousée, il avait les yeux très malades.

Mme G. — Oh! je m'en doute!



Le garçon, dans le tuyau acoustique. — Deux homards, deux, dont l'un bien frais.

Pochardiana

Le tribunal correctionnel est en train d'expédier les flagrants délits.

—Bahuchard, un ivrogne invétéré, qui a le vin plutôt mauvais, est accusé d'avoir injurié et frappé les policemen.

Le président, qui est aussi "un bon juge" s'efforce de trouver une circonstance atténuante. Il s'adresse au gardien de la paix qui vient de témoigner — à charge, bien entendu, — et lui dit en désignant le prévenu :

—Evidemment, cet homme "était gris"?

Et Bahuchard, saisissant la balle, c'est-à-dire l'excuse au bond, tout en interprétant la chose à sa façon, de s'écrier avec un accent larmoyant :

—Oui, mon président, "aigri" par le malheur!

L'aveugle facétieux

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle atteint de cécité!

—Ayez pitié d'un pauvre manchot qui n'a qu'un bras!

A la porte principale de l'église, les deux bons mendiants donnent de la voix avec tant d'entrain que s'en attendrit le cœur des fidèles et que les sous tombent dru dans leurs chapeaux tendus. Soudain — ô rare aubaine! — dans chaque feutre crasseux tombe une belle piastre neuve. Et le manchot de crier à l'aveugle :

—Une piastre! quelle fortune! qui est ce généreux donateur! Le connais-tu?

Et l'aveugle de répondre gravement :

—Oui, je le connais... mais de vue seulement!

Doux poète

Mme de L. recevait :

Un de ses familiers avait amené chez elle l'auteur d'un volume de poésies sentimentales.

A la première allusion faite, par politesse, à ses vers, le poète se met à les déclamer par centaines.

L'ami applaudissait à outrance.

—Etes-vous fou, gémit la dame, de l'applaudir ainsi!

—Je voudrais le faire "ressortir"!

—Oh! sortir suffirait!

Est-ce la poésie des beaux soirs d'été, le parfum des fleurs dont, par la fenêtre grande ouverte sur le jardin, s'emplit toute la pièce, le chant exquis du rossignol qui attendrissent ainsi Mlle Pierrette? Toujours est-il qu'elle prend dans les siennes les deux mains de son fiancé, surpris, et qu'elle murmure :

—Oh! mon Edouard!

—Oh! ma Pierrette!

—Oh! mon Edouard, quand nous serons mariés, quel bonheur ce sera pour moi que d'être votre collaboratrice, votre amie, la confidente de vos peines, de vos soucis, de vos chagrins.

—Mais, riposte le placide Edouard, je n'ai ni peine ni chagrins.

Alors, Pierrette, très vite, avec un sourire plein de promesses :

—Oh! mais, quand nous serons mariés, vous en aurez!

Une fameuse découverte

Les deux cousins Pierre et Paul sont en villégiature chez leur tante.

Les bambins vont furetant dans la maison, et Paul s'écrie tout à coup, en découvrant un flacon caché dans une armoire.

—J'ai découvert un secret, Pierre!

—Comment?

—Notre tante se teint... Je ne m'étonne plus qu'elle ait de si jolis cheveux blonds...

—Fais voir la teinture, dit Pierre en tendant la main vers le flacon.

—Tu vois, dit Paul, il y a écrit dessus: "Teinture d'iode".

La maîtresse d'école. — Vous serez puni, monsieur Totor... et croyez bien que si je vous punis, ce n'est pas pour mon plaisir...

Totor. — Pour le plaisir de qui, alors?

Tonton Clair-de-Lune

Gaston Riquet — Tonton Riquet pour les intimes — passe sa belle jeunesse à faire des vers charmants, aimables, tout pimpants de grâce sentimentale.

Mais les vers ne nourrissent pas leur homme, et Tonton, toujours dans les nuages, se moque comme d'une guigne des réalités de la vie.

—Voyons, Tonton, lui dit sa mère, il faut absolument choisir une profession. Que veux-tu faire, décide-toi!

—Mais, maman, je travaille, j'ai un métier...

—Oui, ta poésie...

—Non, non. Mon père est notaire et mon oncle avocat, n'est-ce pas?

—Oui, parbleu!

—Ils ont chacun leur étude? Eh bien! moi, je suis "clerc de l'une".



ESPRIT DE CONCILIATION. — Ah! Madame, il faut bien passer quelque chose aux domestiques... les domestiques en passent assez aux maîtres!

La brosse à dents d'honneur

En 1852, à El-Kantara, Algérie, existait une méchante bâtisse pompeusement décorée du nom d'hôtel, où les hôtes de passage étaient mal logés, mais fort bien accueillis par les propriétaires, un ménage d'anciens cantiniers militaires.

Un matin que le colonel Devaux, du 3^e spahis, descendait de la chambre où il venait de passer la nuit, la maîtresse de maison s'empressa toute souriante au-devant de lui :

—Comment mon colonel a-t-il trouvé notre aménagement?

—Tout à fait grandiose, Madame.

—Oh! "petitiose", répartit modestement la brave femme.

—Ah! à propos, qui donc a occupé le dernier ma chambre?

—Le commandant Collineau, mon colonel.

—Eh bien, il a oublié sa brosse à dents sur la table de toilette. Vous ferez bien de la lui faire vivement parvenir.

—Pardon, mon colonel, cette brosse n'est pas à lui, elle appartient à l'hôtel, nous la sortons pour toutes les personnes de distinction!



LA MEDECINE AU DESERT. — Hé! hé! voilà un rhume de cerveau bien inquiétant, j'ai grand peur qu'il ne vous retombe sur la poitrine... Je viendrai voir, le mois prochain, où il en est.

Un mot d'Auber et qu'on peut avoir l'occasion de replacer.

—Dites-moi franchement, monsieur, que pensez-vous de la voix de ma fille?

—Moi, à votre place, madame, je lui ferais prendre des leçons d'aquarelle.

POUR RIRE

La valise de la mère Mulot

Sifflant, crachant, toussant, fumant, le train entre en gare, stoppe, et les voyageurs sautent sur le quai. Croyez-vous que l'un d'eux a tendu la main à la pauvre vieille mère Mulot, qui se hâte de descendre? Bah! ils sont bien trop pressés. Aussi la pauvre mère Mulot glisse, s'embarrasse dans sa jupe et tombe lourdement sur le trottoir. On accourt, on la relève, on l'interroge:

—Vous n'avez pas de mal, mère Mulot?

—Non, mon garçon, réplique la bonne vieille: rien qu'une petite valise.

Le vieil avare Harpagon et son fils, par une chaleur torride, passent devant un marchand de crème à la glace.

—Oh! papa, dit le petit Toto, paye-moi donc un verre de crème à la glace. J'ai si chaud!

—Non, dit Harpagon. Mais je vais te raconter des histoires de fantômes, pour te glacer le sang!

Demi-deuil

Cabochdanne est venu passer quelques jours en ville avec sa femme; dernièrement, il l'emmène à un magasin, et là, après avoir discuté pendant près d'une heure, ils conviennent tous deux de s'acheter des costumes neufs, ou du moins l'étoffe qui servira à les faire.

Au comptoir des étoffes, on leur montre différentes pièces... ils finissent par se décider et font l'achat d'un coupon entier de drap noir.

Mais au moment où le vendeur va envelopper et faire un paquet... Cabochdanne se ravise et, tout d'un coup:

—Vendeur! Vendeur! N'en donnez que la moitié, ma femme est en demi-deuil!

Bob calcule

Bob. — Combien ces biscuits, madame?

La marchande. — Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

Bon (calculant). — Ah! six pour cinq sous. Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et un pour rien. Je n'en prends qu'un!... Merci! et au revoir, madame.



Le client. — Garçon... remportez cette andouille et donnez-moi un concombre à la place.

Le garçon, annonçant. — Un concombre pour une andouille!...

Drole d'amoureux

Le bon jeune homme. — Cher monsieur, bien que vous soyez archi-millionnaire et que je n'aie pas le sou, mon ardent amour me donne pourtant le courage de vous demander la main d'une de vos filles.

Le banquier. — Ah! Et laquelle de ces demoiselles voulez-vous épouser, jeune homme plein d'espérances?

Le bon jeune homme, balbutiant. — Oh! celle des trois que vous daignerez bien m'accorder!

La mère, fièrement. — Oui, ma chérie, c'est à cette même place que ton père m'a demandée en mariage, il y a vingt ans.

La fille, très intéressée. — Et tu l'as accepté, maman?

Nos bons domestiques

—Madame, veuillez avoir la bonté de me lire tout haut cette lettre que je viens de recevoir, mais en vous bouchant les oreilles, pour ne pas entendre, dans le cas où il y aurait des secrets de famille.



—Eh bien, Jeanneton, aimes-tu le raisin?

—Oh! oui, maman, mais je n'aime pas les os qui sont dedans.

A 25 sous!

La salle du restaurant est remplie de monde, toutes les tables sont occupées.

Un monsieur se démène, jure, crie, appelle le garçon:

—Garçon, garçon!

—Monsieur désire...?

—C'est répugnant, je m'en vais, regardez ce cheveu que je trouve sur mon bifteck...

—C'est vraiment pas la peine de faire tant de "chichi", m'sieu... Si notre cuisinière Eulalie perd tous ses cheveux, il n'y a pas de notre faute...

—Mais enfin, il me semble... qu'un cheveu... se voit!

—Evidemment, monsieur; mais que monsieur soit sans crainte, il n'y en a plus: avant d'apporter ce plat... j'ai soigneusement enlevé tous ceux qui y étaient!

Finiront-ils par s'entendre?

A la correctionnelle:

Le président. — Femme Kelbek, vous avez porté plainte contre votre mari pour injures et sévices graves...

La plaignante. — "Ses vices graves", j'vous crois qu'ils le sont! mais, m'sieu le président, il les a tous. Il est ivrogne, menteur... c'est pas tout...

Le président, l'interrompant. — Nous ne nous comprenons pas. Exposez-nous vos griefs.

La plaignante, montrant ses bras. — Les voilà, m'sieu le président, mais c'est pas des griefs, c'est des bleus!

Le président. — Soyez donc à la question! Voyons, quels prétextes prenait-il pour vous battre?

La plaignante. — Des prétextes, m'sieu le président, vous voulez rire? il prenait pas des prétextes, mais un énorme manche à balai!

Charles attend le charlatan?

Le bon M. Puce, riche commerçant, a pincé une pneumonie, un soir qu'il pleuvait, et maintenant il gémait sur son lit de souffrances, entouré de trois médecins.

A son chevet, se tient son frère Charles, unique héritier, qui, anxieux, guette l'espoir sur le visage des médecins. Ceux-ci se consultent tout bas, hésitent, se penchent vers le malade, et simultanément se regardent en hochant la tête. Que faire? Que décider? M. Puce a surpris les regards qu'ils échangent, il a surpris la pensée de son frère; péniblement, il se soulève sur un coude, et, d'une voix impatiente, s'adressant aux médecins:

—Faites vite, dit-il, Charles attend!

Assez, Assez, petite caillette!

Les petits oiseaux, la petite natu-u-re,

Les petits ruisseaux, les petits murmu-ures.

Voilà une demi-heure, vous m'entendez bien, une bonne demi-heure qu'une caillette écorche devant des amis de sa famille une romance longue comme dix échelles!

C'est très, très pénible pour les auditeurs.

Enfin, la caillette entame le douzième et dernier couplet: la figure des suppliciés se déride peu à peu et renaît à la vie.

Hélas! petite caillette s'arrête court.

—Ah! fait-elle en minaudant, j'ai pris trop haut, je vais recommencer en "mi".

—Mais non, fille, supplie sa mère, restes-en "là".

Grand personnage

Une jeune solliciteuse entre dans le cabinet d'un grand personnage, de très bon matin.

Rentrée à la maison, elle est interrogée par sa mère, inquiète, qui lui demande des détails.

—Il avait un superbe habit tout galonné d'or.

—Si matin? Ah! dans leur position, ces gens-là peuvent tout s'offrir! Alors il était fier?

—Oh! non. Simple comme tout. Il avait son plumeau à la main, et il époussetait lui-même ses meubles.

Pan! dans l'œil

M. Rebiffe n'est pas absolument sot, mais il est atteint de la manie si fréquente de poser aux enfants des questions imbéciles. Dès qu'il arrive chez Mme Teube, il n'a rien de plus pressé que d'interroger Armand et Lisette, âgés respectivement de neuf et de sept ans.

—Dis-moi, Armand, es-tu fort en botanique?

—Non, m'sieu.

—C'est égal, tu sais bien où pousse l'herbe?

—Dans les prés, m'sieu.

—Très bien. Et l'herbette? Où pousse l'herbette?

Silence absolu du pauvre Armand, au supplice.

—Où pousse l'herbette, Armand?

—L'herbette, cher monsieur, intervient Mme Teube, l'air bête pousse... sur la figure de bien des gens!



NOS FEMMES SAVANTES. — Oui, madame, la science me passionne: en ce moment, je mets la dernière main à un petit traité de sociologie.

—De la "saucologie"! Oh! mademoiselle, j'en retiens un exemplaire pour ma cuisinière.

Fromage de Poète

Lanturlu, avant de prendre le train qui le conduira chez sa vieille tante, déjeune dans un restaurant près de la gare.

Le garçon vient de lui apporter le fromage parfumé, du meilleur teint.

Après l'avoir examiné, Lanturlu rappelle le garçon:

—Rempportez-moi ce fromage, garçon, j'ai horreur de la poésie.

—???

—Oui, vous ne voyez pas que c'est un fromage de poète: les vers y grouillent.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Hummel, Jean-Népomucène, — 1778-1837, — né à Presbourg.

Fut élève de Mozart, dès l'âge de sept ans, et semble n'en avoir acquis que de la virtuosité sur le piano; ensuite il travailla, avec Albrechtsberger, l'harmonie, l'accompagnement et le contrepoint; puis il reçut des conseils de Salieri pour la composition, et de Clementi pour le piano.

Ries, Ferdinand, — 1784-1838, né à Bonn. Recut quelques leçons d'Albrechtsberger pour l'harmonie et le contrepoint, de Romberg pour le violoncelle, et beaucoup plus de Beethoven (avec lequel il habita pendant environ quatre ans) pour le piano et la composition.

Spohr, — 1784-1859, — né à Brunswick. Son instrument était le violon, dont on peut le considérer comme l'un des chefs d'école.

Ce qu'on connaît le plus de lui en France, c'est sa musique de chambre, notamment ses quintettes. Il a pourtant écrit une dizaine d'opéras, dont quelques-uns sont populaires en Allemagne, des oratoires et des messes; quinze concertos pour violon, et dix symphonies, dont une pour deux orchestres.

Il était directeur général de la chapelle électoral du duc de Hesse-Cassel.

Czerny, Charles, — 1791-1857, — né à Vienne.

Eut pour élèves Liszt et Dohler. Il écrit une quantité prodigieuse d'ouvrages de valeur, dont beaucoup d'importants, des messes, des symphonies, dont on ne connaît guère maintenant que des recueils d'études ou d'exercices pour le piano. On ignore généralement que c'est peut-être le musicien qui a le plus écrit, et que ses œuvres offrent un réel intérêt. Son catalogue complet contiendrait au moins douze cent cinquante numéros d'œuvre.

Moscnclès, Ignace, — 1794-1870, né à Prague.

Compositeur et improvisateur remarquable, qui eut des succès européens; ses œuvres, principalement pour piano ou instruments de musique de chambre, sont un peu délaissées de nos jours; il a écrit notamment de beaux concertos et un recueil d'études encore célèbre.

Nicolaï, — 1809-1885, — né à Koenigsberg.

A écrit plusieurs opéras, dont un seul nous est bien connu: "les Joyeuses Comères de Windsor".

Hiller, Ferd., — 1811-1885, — né à Frankfort.

Grand musicien et écrivain érudit, a été longtemps directeur du Conservatoire de Cologne. Il fut généralement hostile aux idées wagnériennes, et l'un des derniers classiques allemands.

Citons encore, parmi les artistes marquants de cette merveilleuse époque, mais plus peut-être comme virtuoses qu'à titre de compositeurs:

Kimberger, — 1721-1783, — né à Saalfeld (Thuringe).

Elève de J.-S. Bach, a laissé de charmantes pièces de clavecin.

Field, John, — 1782-1837 — né à Dublin.

Le plus célèbre pianiste anglais, fut l'élève favori de Clementi, et travailla le contrepoint avec Albrechtsberger. En dehors d'œuvres sérieuses; sonates, concertos, dont le style est à présent tout à fait démodé, il est le créateur de la charmante forme dite "Nocturne", qui a puissamment contribué à sa réputation.

Ce dernier se rattachant presque autant à l'école italienne qu'à l'école allemande, et Anglais de naissance.

Romberg, Bernard, — 1770-1841, — né à Dinklage, près Münster.

Le plus célèbre des violoncellistes allemands, et véritable chef d'école; après avoir beaucoup voyagé et fait admirer partout sa virtuosité, il fut pendant deux ans — 1801 à 1803 — professeur au Conservatoire de Paris.

Ses "Concertos" pour violoncelle sont remarquables. Il a aussi écrit de la musique de chambre et même des opéras, qui ne paraissent pas avoir réussi.

Cette époque eut aussi ses grands musiciens, parmi lesquels: **Fux** — 1660-1741, — **Marpurg** — 1718-1795, — l'abbé **Vogler** — 1749-1814, — et surtout:

Albrechtsberger — 1736-1809, — né à Klosterneubourg, Autriche.

Nombreux ouvrages didactiques, sur l'harmonie, le contrepoint et la fugue; grand nombre de compositions religieuses et profanes, motets, hymnes, vingt-six messes, concertos, sonates, etc. C'était un grand érudit; il eut pour élèves, entre autres, Beethoven, Hummel, Ries et John Field. (A suivre)

LISTE DES ELEVES DU 51ème COURS AU COLLEGE DE L'ASSOMPTION

Rév. Alphonse Lécuyer, Verner, Ont.; Rév. J. Poulin, Visitation Church, Bay City, Michigan; Rév. Moïse Prud'homme, 1515 South Washington Avenue, Saginaw, Mic.; Oscar Sénécal, avocat, bâtisse de "La Presse"; Montréal; Henri Archambault, M. D., St Gabriel de Brandon, P. Q.; Edmond Aumont, comptable, 74 rue St Jacques, Montréal; Rév. Chs Charlebois, O. M. I., Ottawa; Rév. Evariste Chevalier, 1065 rue Ontario, Montréal; Gustave Bourque, St Alexis, P. Q.; Hormidas Comtois, cultivateur, Maskinongé, P. Q.; Rév. Rémi Contant, Ste Scholastique, P. Q.; M. J. E. Cormier, N. P., 260 rue Roy, Montréal; Louis Dansereau, comptable, 717 Frontenac, Montréal; Rodolphe Dazé, M. D., Ste Agathe des Monts, P. Q.; Victor Dazé, M. D., Ste Rose de Lima, East Templeton, P. Q.; Henry Young (Dion), Troy, N. Y.; Rév. Arthur Forest, Jackman, Maine, E.U.; Adélar Forget, L'Assomption; Joseph Gaudet, St Jacques de l'Achigan, comté Montcalm; Ulric Geoffrion, M. D., 30 Ste Catherine-Ouest, Montréal; André Gard, St Hyacinthe; Pierre Goyette, M. D., Ste Adèle, comté Terrebonne; Rév. Eugène Guilbault, St Roch de l'Achigan, comté L'Assomption; Alfred Lane, avocat, 81 rue St Pierre, Québec; Henri Lasnier, M. D., 143 St Denis, Montréal; Arthur Lefebvre, M. D., 761 Lafayette Boulevard, Détroit, Michigan; Hildège Marchand, 1570 St André, Montréal; Joseph Marican, Morganza, Pointe coupée, Louisiana, E. U.; Rév. Thomas O'Connor, Otter River, Mass., E. U.; Camille Perrault, N. P., 580 Parc Lafontaine, Montréal; Rév. Zacharie Picotte, Lavaltrie, P. Q.; Emmanuel Poitras, marchand, 3563 Notre-Dame, Montréal; Alphonse Quenneville, adresse inconnue; Alcide Racette, Post Office, Duluth, Minnesota; Louis Z. Renaud, M. D., 353 Maisonneuve, Montréal; Alcide Rivet, N. P., 278 Maisonneuve, Montréal; René de Salaberry, avocat, Hull, P. Q.; Rév. Zénon Thérien, Ste Rose, comté de Laval; Elisée Giguère, cultivateur, St Sulpice, comté de L'Assomption; Dyonis Roy, dentiste, 2438 Ste Catherine, Montréal; Auguste Forest, cultivateur, St Alexis, comté Montcalm; Chs Beauchesne, épicier, 535 Drolet, Montréal; Damaze Gauthier, St Lin, comté de L'Assomption; Joseph Lapierre, M. D., Ste Anne du Sault, comté de Nicolet; Albéric Desautels, 195 Christophe Colomb, Montréal; Aldéric Langevin, cultivateur, Verchères; Zénon Bourgeault, 232 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal; Arcade Forest, cultivateur, L'Assomption; Ludger Brien, cultivateur, St Jacques de l'Achigan; Félix Larose, Ste Théodosie, comté Verchères; Jules Archambault, Montréal; Meilleur Barthe, Trois-Rivières.

Rien n'est plus nuisible à la société que le fléau de l'alcoolisme. Les personnes qui en souffrent voudront bien se souvenir que le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., peut les en débarrasser, en les traitant à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec. Cette institution se réclame d'un long passé de succès ininterrompus, officiellement confirmés.

LES ETOILES

Il est des étoiles blanches
Où nos yeux émerveillés
Voient des blocs ensoleillés
De neigeuses avalanchés;
Il est des étoiles blanches
Où les grands lis fleuriront
Qui jamais ne faneront...
Il est des étoiles blanches
Où les vierges s'en iront!

Il est des étoiles bleues
Que ne frôlèrent encor
Que les comètes en or
Avec leurs robes à queues;
Il est des étoiles bleues
Pleines de rêves bercés
Et d'oiseaux bleus et de fleurs...
Il est des étoiles bleues
Où rêveront les rêveurs!

Il est des étoiles rouges
Rouges du rouge du sang
Ou du rouge incandescent
Des carreaux des mauvais bouges;
Il est des étoiles rouges
Où les remords desséchants
Remplacent rires et chants...
Il est des étoiles rouges
Où languissent les méchants!

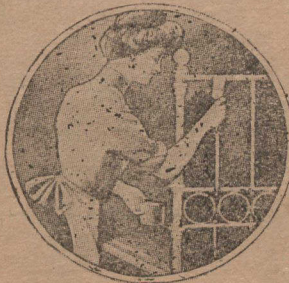
Il est des étoiles roses
Où les défuntes amours
Reflouriront pour toujours
Dans l'enchantement des choses;
Il est des étoiles roses
Où les tristes cœurs aimants
Oublieront tous leurs tourments...
Il est des étoiles roses
Où s'aimeront les amants!

THEODORE BOTREL.

Calmez ces douleurs



Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sclatisme, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal



Renouvelez vos meubles

tels que lits en fer, meubles en bois, chaises de veranda, etc.,

Avec la Peinture Email Island City

Elle donne un lustre supérieur, sèche vite et ne fendille pas

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.



P. D. DODS & CO.
Propriétaires
162, RUE MCGILL

La Bague Galvanique

"VERITAS"

a guéri des milliers de personnes atteintes de Rhumatisme, Névralgie, Epuisement des Nerfs, Pauvreté du Sang; elle exerce un bienfaisant effet sur tout le corps. Nous faisons une offre spéciale aux lecteurs de L'ALBUM UNIVERSEL. Pour les témoignages, et pour connaître notre offre, veuillez envoyer timbre et adresser: THE "VERITAS" IMPORT CO., DEPT. 22, 219 RUE BLEURY, MONTREAL.



Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de **LYONS** suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Complet, \$10.00

Fait sur commande
Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine, Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



SIROP D'ANIS-GAUVIN

Guérit:

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.



En vente partout à 25 cents
CARE AUX IMITATIONS

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3369

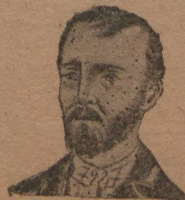
Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiégent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'il trouveront dans le **Vin de Vial**, au **Quina**, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi:

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA



Avant le traitement

L'ALCOOLISME

Positivement guéri

Remède pris chez soi sans douleur, sans publicité, sans perte de temps. Hautement recommandé par Messieurs du clergé et Médecins. Références et témoignages indiscutables. Venez ou écrivez pour renseignements complets. Adresse

Dixon Cure Co.,

66 Boulevard St-Joseph, Montréal



Après le traitement

DE - CI DE - LA

Les prénoms.

En Chine, au Tonkin et dans la plupart des pays d'Extrême-Orient, les filles sont appelées par un numéro, suivant l'ordre de leur naissance.

Cette manière de procéder est également en usage aux Etats-Unis, surtout dans les régions où les Chinois dominent, comme en Californie.

Les jeunes Américains sont aussi numérotés, comme les avenues de leurs cités. C'est simple, c'est court, et cela supprime toutes les difficultés.

Cependant, même en Amérique, on rencontre des parents qui n'ont pas les soucis d'abréviation de la plupart de leurs compatriotes.

Abel, Benjamin, Caleb, Daniel, Ezra, Félix, Gabriel, Haggai, Isaac, Jacob, Kish, Lévy, Manuel, Nébémiah, Abadiah, Pierre, Quentin, Rechab, Samuel, Tobie, Uzziel, Vaniah, Word, Xyste, Yariah, Zacharie, "Jenkins".

Autant de noms qu'il y a de lettres dans l'alphabet.

Un père de famille de la Prusse Rhénane s'est vu interdire l'inscription du nom d'Emma destiné à une de ses filles, sur le registre de l'état civil.

Une déception analogue a plongé dans la plus grande indignation un Anglais habitant le même pays.

Les autorités compétentes se sont obstinément refusées à faire figurer le nom de Francis sur les registres. Tout au plus leur conscience leur permettait-elle d'inscrire le nom de Franciscus; mais, sous aucun prétexte, elles ne pouvaient supprimer la dernière syllabe.

L'Anglais dut son ennui à l'application de la loi française du 11 germinal an XI, encore en vigueur dans les provinces Rhénanes.

Cette loi interdit l'enregistrement de noms qui ne figurent pas dans le calendrier, ou qui ne sont pas empruntés à l'histoire ancienne.

Et maintenant, un trait amusant touchant les noms souvent portés.

Sur 900 habitants, le village de Poelsfed, dans la province de Saxe, ne compte pas moins de 50 familles dont le chef porte le nom bizarre de Siebenhuhner — Sept-Poules.

Les prénoms ne suffisent plus à désigner ces infortunés homonymes, quelques-uns ont adopté le nom de leur mère, d'autres le chiffre du régiment dans lequel ils ont servi.

Il y a même un Siebenhuhner qui n'est connu que sous le nom peu masculin de "Paresseuse Marguerite", un sobriquet d'école dont fut dotée sa mère.

S'appeler déjà Sept-Poules, et, par-dessus le marché, Paresseuse Marguerite, c'est dur !...

LES ARBRES ET LA SUPERSTITION

Dans quel pays ne trouve-t-on pas des arbres auxquels s'attachent des superstitions ou des légendes ? Je me rappelle qu'il y a quelques mois, je traversais le parc de Saint-Cloud au moment où une équipe d'ouvriers attaquait à coups de hache un arbre mort.

C'était un marronnier colossal, si gros que quatre hommes, en se tenant par la main, ne pouvaient en embrasser le tronc. Et je prêtai l'oreille aux racontars des habitués du parc. D'après eux, ce marronnier avait été planté par Charlemagne, et l'on allait trouver un trésor sous ses racines !

L'arbre s'éroula sous les coups des bû-

cherons, qui ne trouvèrent sous ses racines que des pierres.

Aux environs de Londres, dans ce beau parc de Richmond qui est le Saint-Cloud des Londonniens, existe un arbre qui a donné lieu à une légende analogue: il daterait de Guillaume le Conquérant et cacherait lui aussi un trésor sous ses racines.

Une étrange superstition s'attache à ce frêne, connu sous le nom de l'"arbre de la sorcière". On crut longtemps qu'il suffirait de faire passer un nouveau-né par un trou qui perce la partie gauche du tronc pour le rendre invulnérable; la maladie n'avait plus aucune prise sur lui, et l'enfant se trouvait condamné... à mourir de vieillesse.

Le vétéran menace ruine; un inspecteur des Bois et Forêts a décrété sa mort.

Mais les Anglais sont fidèles aux traditions, et une pétition circule en ce moment à Londres pour obtenir la grâce du vieil arbre.

POUR INVITER A LA DANSE

Beaucoup de jeunes gens sont très embarrassés et ne savent pas trop comment inviter leurs danseuses.

Voici, à leur intention, une formule d'invitation aussi simple que peu banale, qui était fort en honneur à la fin du XVIIIe siècle, en Allemagne:

—Mademoiselle, votre modestie bien connue et votre estimable réserve m'inspirent le désir de solliciter de votre bienveillance l'honneur de danser avec vous. Je suis convaincu que vous ne prendrez pas ombrage de mon désir, mais que vous excuserez gracieusement ma légitime témérité. Je vous supplie, en conséquence, de ne pas refuser ma demande; en l'acceptant, au contraire, vous me fournirez l'occasion de répondre pendant quelques instants, par une prévenance assidue, à la manifestation de vos moindres volontés.

Le tout, qui doit être dit avec chaleur et intonation, produit toujours un effet étonnant sur la jeune fille, qui accepte avec empressement.

Pourtant, il faut se dépêcher: car il n'est pas rare que les premières mesures de la valse ou de la polka soient déjà commencées avant la fin de la demande du jeune homme. Si, par hasard, la danseuse veut répondre en des termes semblables, il est probable que le dernier mot de ce compliment s'échangera entre eux en même temps que résonneront les derniers accords de la contredanse.

Une manifestation annuelle, assez curieuse, est celle qui a lieu le Jour des Morts, au cimetière des catholiques de Bergerac. Les gitans viennent, tous les ans, déposer une couronne et des fleurs sur la tombe d'un chef de tribu, décédé dans cette ville il y a plusieurs années.

Tous ces hommes, au teint cuivré et en haillons pour la plupart, les femmes tenant presque toutes à la main un ou plusieurs enfants, ont prié autour de la tombe du chef, doucement d'abord, puis ensuite en poussant des cris déchirants.

A la dernière cérémonie, une jeune femme s'est ensuite avancée, et, tenant deux bâtons, longs de trois pieds environ et pointus à l'une des extrémités, s'est mise à les faire tourner entre ses doigts et au-dessus de sa tête; puis l'un des bâtons, lancé en l'air d'une main sûre, est venu tomber presque au centre de la tombe; un trou profond de quatre pouces a été creusé à cet endroit et, tour à tour, tous les assistants, à genoux, y ont planté leur visage, cependant que l'un d'eux tirait d'une sorte de flûte des sons tristes et mélancoliques.

Les bohèmes se sont donnés la main et, par trois fois ensuite, ont fait le tour de la tombe en chantant des hymnes funèbres en leur langue.

La science fait des progrès tous les jours, c'est incontestable, mais il y en a qui sont parfois trop fantaisistes, témoin ce savant anglais qui nous donne l'âge authentique de notre père putatif Adam. C'est, d'ailleurs, après un travail opiniâtre de quinze ans — fallait-il qu'il n'eût pas autre chose à faire! — et se basant sur les calendriers de toutes les époques, qu'il est parvenu à établir que Adam a vu le jour le 23 octobre de 4004 ans avant Jésus-Christ, et il ajoute — il aime la précision, cet homme, — que ce fut vers neuf heures du matin.

Et Eve? Allons, encore un peu de courage à la besogne, nous attendons.

LE VRAI REMEDE

Les quintes de toux les plus violentes cessent rapidement dès qu'on fait usage du BAUME RHUMAL. Ceux qui toussent trouvent en lui un prompt curatif.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC A notre établissement modèl

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de Angle Craig et Beaudry

CARTES D'AFFAIRES Profession Commerce Industrie

Grid of business cards including Avocats (J. O. Fournier, L. L. L.), Photographes (Such & Co.), Assurances (Stewart & Mussen), Chaussures (Ronayne Bros), etc.

Advertisement for Chinese Washing Powder, Moulin Ocean, featuring an illustration of a woman washing clothes.

LE VIOLON DE CRISTAL

—Grand'mère, nous avons été bien sages, aujourd'hui, affirmaient Jacques et Madeleine, deux gentils enfants de huit et neuf ans. Pour nous récompenser, tu nous feras grand plaisir en nous racontant une de ces belles histoires que tu sais...

Grand'maman ne savait rien refuser à ses chers petits enfants; aussi, sans se faire prier davantage, elle commença ainsi:

"Il était une fois un violoneux qui s'appelait Zilka. C'était un bohémien aux yeux noirs très doux, au teint basané encadré dans une épaisse chevelure brune à reflets bleus qui tombait en boucles sur ses épaules.

"Il allait de village en village, son instrument sous le bras, et partout où il y avait des fêtes; que ce fût un bal champêtre, un baptême ou bien une noce, son violon était de la partie.

"Zilka était connu à vingt lieues à la ronde, car il était aussi charitable et brave cœur qu'il était bon musicien. De l'argent qu'on lui donnait pour payer tous les jolis airs qu'il composait lui-même et qui mettaient du bonheur et du soleil dans le cœur de ceux qui les écoutaient, il ne gardait pour lui que ce qui lui était absolument nécessaire pour vivre; le reste, il le partageait entre les miséreux rencontrés sur son chemin et leur donnait encore les morceaux de brioche et de galette, reliefs du festin dont les bonnes gens remplissaient sa besace.

"Or, voilà qu'un soir de novembre, il devait traverser la forêt pour arriver le lendemain dans un bourg où l'on allait célébrer le mariage de la fille du plus riche fermier de l'endroit. La neige, poussée par le vent qui soufflait en rafale, tombait à gros flocons, et Zilka, frileusement enveloppé dans une mince couverture toute rapiécée, s'en allait à grandes enjambées, dans les ténèbres de la nuit, pour essayer de se réchauffer.

"Tout à coup, au détour d'un sentier, deux hommes dont l'un portait une lanterne, se dressent devant lui et lui crient:

"—La bourse ou la vie?"

"Sans paraître effrayé de la rencontre, le bohémien s'arrête et répond doucement:

"—Hélas! mes bons messieurs, ma bourse est vide; je n'ai à vous offrir que la michede pain et le morceau de lard que j'emporte dans ma besace. C'est tout ce que je possède... Néanmoins, si cela peut vous faire plaisir, je vous le donne de grand cœur.

"—Garde ton pain dur et ton lard rance, répond le second brigand, armé d'un gros gourdin menaçant, nous n'en avons que faire... Ce qu'il nous faut, c'est de l'argent. Nous allons te fouiller et si tu nous as trompés, tu paieras ce mensonge de ta vie!

"Ayant dit ces mots, ils se jetèrent sur le malheureux Zilka, qu'ils fouillèrent sans avoir pu trouver ce qu'ils cherchaient; puis, furieux de leur déconvenue, ils s'emparèrent de son violon, ce pauvre violon! à la fois son gagne-pain et son vieux compagnon, qu'ils brisèrent en mille pièces avant de disparaître dans les profondeurs de la forêt!

"Quand ils furent partis, l'infortuné violoneux, le cœur gros de chagrin, se laissa tomber sur un tronc d'arbre habillé d'un tapis de mousse et se mit à pleurer à chaudes larmes, en songeant qu'à présent il n'aurait plus son vieil ami pour le consoler, lui gagner son pain en lui permettant de soulager les infortunes rencontrées sur sa route.

"Il était tellement plongé dans sa douleur qu'il n'avait pas entendu venir une vieille femme, enveloppée dans un épais manteau couleur feuille morte, et qui semblait marcher dans la clarté d'un beau clair de lune.

"—Pourquoi pleures-tu, Zilka? Dis-moi la cause de ton chagrin, interrogeait la petite vieille, qui s'était approchée et lui touchait l'épaule avec le bâton qu'elle tenait à la main.

"Le musicien, levant la tête, essuya ses pleurs et raconta la méchanceté dont il avait été victime de la part des brigands.

"—Console-toi, lui dit la vieille. Puisque ton cœur est toujours venu en aide à ton prochain; puisque tu n'as jamais oublié de partager avec plus pauvre que toi, voilà ta récompense: prends ce violon que je t'apporte, il est en cristal et les cordes sont en or. Grâce à lui, tu deviendras riche comme un roi, tu seras célèbre et comblé d'honneurs. Mais si haut soit le rang qu'il occupera, que Zilka reste toujours le violoneux ami des gueux.

"Ayant dit ces paroles et, avant que le bohémien étonné ait eu le temps de la remercier, la bonne vieille, qui était une fée, comme vous l'avez déjà deviné, s'était envolée sur un rayon de lune.

"Zilka se frottait les yeux, se demandant s'il n'avait pas rêvé, quand il aperçut, placé à côté de lui, dans un étui de soie brochée, le violon que venait de lui apporter la fée. Il le prit avec précaution, car il

était impatient d'en jouer, et, à tâtons — il faisait toujours nuit, bien que la neige eût cessé de tomber — son archet attaqua une mélodie de son mystérieux pays. L'instrument était merveilleux et rendait des sons d'une suavité incomparable. L'effet de sa mélodie produisit un résultat auquel il ne s'attendait guère! Les loups, charmés par cette musique féérique, accouraient de tous côtés afin de l'écouter, et le cercle de leurs prunelles luisantes l'entourait, mais ils ne lui faisaient aucun mal.

"Zilka jouait encore que déjà l'aube commençait à poindre. Il jouait en poursuivant sa route, et les oiselets de tous plumages, désertant les nids tapis au creux des buissons, lui faisaient une escorte ailée en l'accompagnant de leurs plus mélodieux gazouillements.

"Sur son passage, il faisait éclore les plus belles fleurs, qui s'inclinaient pour le saluer.

"Son arrivée dans la bourgade fut accueillie par des transports d'allégresse. Sa renommée l'avait déjà précédé, et les gens des villes les plus éloignées venaient pour l'entendre sans pouvoir s'en aller après l'avoir écouté, tant ils étaient captivés par les sons harmonieux que l'archet tirait de son violon de cristal.

"Sa bourse et sa besace regorgeaient d'or et de riches présents, qu'il distribuait à tous les traîne-misère, et ces pauvres gens, enrichis par ses largesses, célébraient partout sa générosité en appelant les bénédictions du ciel sur leur accueillant bienfaiteur.

"Le renom de son prodigieux talent était parvenu aux oreilles du roi. Ce roi, malgré toutes ses richesses et ses splendeurs, était doublement triste, car sa fille, la princesse Solange, belle comme l'aurore, était paralysée des deux jambes et dormait depuis deux ans, sans qu'il fût possible aux plus habiles médecins de la guérir et de la réveiller.

"En apprenant que Zilka était dans la contrée, il envoya son chambellan le chercher dans un somptueux carrosse doré. Lorsque le violoneux arriva au palais, le roi vint à sa rencontre, le prit par la main, et le conduisant à la chambre où dormait la princesse sur un lit incrusté d'émeraudes, de perles et de saphirs, il déclara:

"—Réveille ma fille, Zilka, et mon royaume t'appartient.

"—Gardez votre royaume, sire, répondit le bohémien. Je ne veux pour toute récompense, si je réussis, qu'un sourire de cette princesse, si belle que je crois voir un ange du Paradis.

Ensuite, il prit son violon, et s'étant assis sur un tabouret de velours pourpre, il promena l'archet sur les cordes d'or.

"Aussitôt, la princesse ouvrit les yeux, sourit au musicien, et, quittant son lit, se mit à danser; elle était guérie! Le roi pleurait de joie en pressant Zilka et sa fille sur sa poitrine; sa chère Solange qui lui était enfin rendue!

"—Je te la donne en mariage, dit-il au violoneux, de cette façon j'aurai deux enfants au lieu d'un.

"Que vous dirai-je de plus? Leurs nocces furent célébrées avec un appareil magnifique, et comme la princesse était aussi bonne que belle, ils vécurent tous les deux heureux du bonheur qu'ils semaient."

—Et après? réclamaient Madeleine. —Après, ma chérie, dit la grand'mère, on va aller se coucher bien gentiment, pour ne pas me faire gronder par votre maman de vous avoir fait veiller si tard!

JO VALLE.

Les familles que l'alcoolisme rend malheureuses devraient se souvenir qu'à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., guérit les cas les plus invétérés d'ivrognerie.

LE COURRIER DE L'OUEST — Organe

des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie, 18, Place Jacques-Cartier**

Vente DE Mi-Été

25%

D'ESCOMPTE

Complets, Complets de Sortie, Pantalons, Imperméables

Le même soin est donné pour assurer un ajustement aussi parfait, durant le temps de cette vente, que si l'on payait les prix réguliers.

Satisfaction ou argent remis.

Procurez-vous un de nos Catalogues traitant des "Vêtements pour les chaleurs" Il est intéressant.

"MALE ATTIRE"

61 RUE STE-CATHERINE EST, Près du Théâtre Français





La Créole
LE MEILLEUR DES
Cafés d'Haïti

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant 1/4 de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicerie.

AUGUSTIN COMTE & CIE
442, Rue St-Paul Montréal

MADAME
VOUS POUVEZ
NETTOYER ET POLIR
votre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC
La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse **OZO**
Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**
Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.

USTENSILES DE PECHE
Supérieurs



Nous invitons les amateurs à venir examiner notre assortiment complet et varié d'accessoires pour la pêche.

Nous avons tout ce qui a de mieux à des prix défiant toute concurrence.

Cannes en bambou, Cannes en bambou spécial refendu, moulinets en cuivre et en nickel, Epuisettes démontables, Séries spéciales de mouches, lignes, appâts, Hélices, cuillers, hameçons, paniers, flotteurs, trousseaux, etc., etc.

Beauvais Freres
316 RUE ST LAURENT

NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux. Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence
En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

ETIQUETTE
UNION 10 TYPO.
JACQUARTIER

CAUSERIE MEDICALE
La Vaccination Antituberculeuse

Toute maladie parasitaire est, théoriquement du moins, évitable ou susceptible de le devenir. Il faut pour obtenir ce résultat détruire le parasite, l'empêcher de s'introduire dans l'organisme réfractaire à son action.

Une surveillance rigoureuse des chiens errants suffirait presque à faire disparaître la rage. Dans plusieurs pays, en détruisant les larves de moustiques, on est venu à bout de la malaria que propageaient ces insectes, de même pour la fièvre jaune. De rigoureuses désinfections pratiquées dans les foyers contaminés dès que se déclarent les premiers cas d'une affection épidémique en arrêtent assez vite la propagation. On l'a vu pour la peste, le choléra, on l'observe en ce moment pour la suette miliaire.

Il a été assez aisé, quand on l'a voulu, de détruire les moustiques dans une île. Il est plus difficile d'atteindre tous les rats propagateurs de la peste, et pour d'autres maladies parasitaires ou microbiennes, dont l'agent est moins connu et dont les multiples modes de propagation échappent à notre contrôle, la lutte présente des difficultés jusqu'ici insurmontables.

Sans doute si on détruisait toutes les vaches tuberculeuses, si on isolait obligatoirement tous les tuberculeux dans des asiles d'où il leur serait défendu de sortir, on arriverait à restreindre le nombre des causes de propagation de cette maladie. Mais l'isolement effectif et obligatoire de tous les tuberculeux ne serait pas réalisable. Il y a à cette mesure des objections de sentiment et d'équité, et pour les législateurs que ces objections ne toucheraient pas, il y en a d'ordre économique.

On peut espérer diminuer les occasions de contagion de la tuberculose; on ne peut, dans l'état actuel de nos connaissances et avec les moyens dont nous disposons, compter sur la disparition complète ou à peu près du bacille.

Il y a du reste un fait bien établi, c'est que le bacille ne suffit pas à créer la tuberculose; il faut une prédisposition acquise ou héréditaire. Sans cette prédisposition, la graine ensemencée sur un terrain réfractaire ne germe pas ou donne lieu à des lésions peu importantes localisées, vite guéries. Ces cas de tuberculose atténuée passent souvent inaperçus, on en retrouve les traces à l'autopsie de sujets morts âgés et de toute autre affection. Il faudrait donc arriver à rendre le plus grand nombre de sujets ainsi réfractaires à l'infection bacillaire. On y arrive dans une mesure, quand on connaît les causes qui favorisent l'éclosion de la tuberculose et qu'on peut les éviter. La nourriture insuffisante, les logements insalubres, trop étroits, mal aérés, les excès alcooliques sont au nombre de ces causes. Mais, même lorsqu'on a su s'en garder, on n'est pas tout à fait à l'abri de l'infection. La tuberculose sévit dans des familles où ne manquent ni le confort ni la pratique d'une hygiène sévère bien comprise.

S'inspirant des travaux de Pasteur et de son école, on a cherché et on cherche depuis longtemps un sérum qui, semblable à celui de la diphtérie, ferait rétroceder les lésions tuberculeuses; il n'en existe aucun à l'heure actuelle, et, pour le traitement de la maladie confirmée, on ne possède aucun remède spécifique, mais on a un ensemble de moyens surtout hygiéniques qui permettent de guérir un très grand nombre de cas.

Le Dr Calmette, de l'Institut Pasteur de Lille, s'est préoccupé de trouver une méthode de vaccination qui pourrait rendre l'organisme réfractaire, à la manière du vaccin jennérien, par rapport à la petite vérole.

Les expériences qu'il poursuit depuis deux ans l'ont amené à démontrer que, chez les animaux de diverses espèces (bovidés, caprins, rongeurs), l'infection tuberculeuse du poumon n'est ordinairement pas due, comme on le croyait jusqu'ici, à l'inhalation de poussières infectantes, mais qu'elle résulte le plus souvent de l'absorption de bacilles tuberculeux virulents par le tube digestif. Les bacilles, introduits dans l'intestin, sont entraînés avec le chyle jusqu'aux ganglions mésentériques et y sont d'autant mieux et plus longtemps retenus que les animaux sont plus jeunes. Chez les adultes, lorsque la quantité de bacilles ingérés est considérable, ou lorsque l'ingestion de produits infectants est fréquemment répétée, les bacilles englobés par les leucocytes polynucléaires sont entraînés dans la grande circulation lymphatique jusque dans le cœur droit, d'où l'artère pulmonaire les projette vers les vaisseaux capillaires des poumons.

Lorsque les leucocytes n'ont englobé qu'un petit nombre de bacilles ou que des bacilles peu virulents, ils gardent leur mo-

bilité, traversent les parois vasculaires et sont repris par le système lymphatique pulmonaire qui les dirige vers les ganglions péribronchiques ou médiastinaux. Ceux-ci les retiennent généralement, et c'est alors que peuvent apparaître les lésions d'adéno-pathie trachéo-bronchique, si fréquentes chez l'enfant.

Mais lorsque ces mêmes leucocytes ont englobé un grand nombre de bacilles très virulents, ils perdent leur mobilité, et intoxiqués par la tuberculine, ils ne tardent pas à être frappés de mort. Ils deviennent bientôt la proie des cellules endothéliales vasculaires (macrophages). Dès lors, les cellules géantes se constituent et les lésions tuberculeuses initiales (granulations grises) apparaissent.

Ce mécanisme exact de l'infection étant établi, on a été amené à rechercher s'il serait possible de vacciner les animaux sensibles à la tuberculose contre l'infection naturelle par le tube digestif, en leur faisant absorber, dans leur jeune âge, des bacilles tuberculeux modifiés, atténués ou privés de virulence.

Guidé par ses travaux antérieurs, M. Calmette a d'abord cherché à vacciner deux jeunes bovins en leur faisant ingérer successivement, avec une sonde œsophagienne, d'abord 0gr,05 de bacilles tuberculeux d'origine humaine, puis, quarante-cinq jours après, 0gr,25 des mêmes bacilles. Quatre mois plus tard, ces animaux, ne réagissant pas à la tuberculine, ont ingéré, en même temps qu'un témoin préalablement tuberculiné et reconnu indemne, un repac infectant de 0gr,05 de tuberculine bovine fraîche. Trente-deux jours après, le témoin réagissait nettement (109) à la tuberculine, et les deux veaux qui avaient ingéré les deux repas vaccinants de tuberculose humaine ne présentaient aucune réaction.

Les bacilles morts ou très affaiblis dans leur virulence donnent des résultats aussi certains. Les expériences de ce savant l'ont convaincu que les bacilles tuberculeux bovins tués par cinq minutes d'ébullition, ou simplement chauffés pendant cinq minutes à 70° et ingérés dans les mêmes conditions, vaccinent parfaitement après quatre mois, et pour un temps dont il n'est pas encore possible de préciser la durée, contre l'infection virulente par les voies digestives.

Ces expériences portent un premier enseignement. Il est aisé de rendre de jeunes veaux réfractaires à la tuberculose, et, par suite, de détruire une des sources de transmission à l'homme de cette maladie, puisqu'il est établi qu'on peut vacciner les jeunes veaux par simple absorption intestinale de bacilles modifiés par la chaleur et que cette méthode de vaccination ne présente aucune sorte de danger.

On peut espérer que cette méthode, après de longues études et de nombreuses expériences de contrôle pourra devenir applicable aux enfants issus de parents tuberculeux et prédisposés à l'infection.

"Cosmos". Dr L. M.

LE PANARIS

Le panaris est l'inflammation des parties molles du doigt. Il y a des panaris profonds et des panaris superficiels. La cause du panaris est toujours une petite plaie infectée, soit qu'elle résulte d'une écorchure, d'une coupure, d'une piqûre par une aiguille, une arête de poisson, un clou, etc. Toutes les ouvertures de la peau non pansées et exposées au contact des poussières et des malpropretés peuvent devenir le point de départ d'un panaris.

Cette petite maladie est horriblement douloureuse quand son siège est profond. Aussi faut-il la soigner sérieusement dès le début. Quand un doigt commence à rougir et à devenir douloureux, il faut toutes les deux heures le tremper dans un bain d'eau bouillie, chaude, aussi chaude qu'on pourra la supporter. Ce bain durera dix minutes, et au fur et à mesure que l'eau se refroidira, on ajoutera de l'eau très chaude.

Ce moyen réussit souvent à faire avorter un panaris; mais s'il échoue, si les douleurs augmentent, n'attendez pas que le panaris soit "mûr", vous risquez à ce jeu la perte de l'os du doigt, de la phalange. Allez chez le médecin et faites inciser. Ne craignez pas la douleur de l'incision, car, aussitôt faite, celle-ci supprimera les douleurs autrement fortes que le panaris vous ferait éprouver jour et nuit.

A "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., propriétaire et surintendant médical de cette institution, guérit de leur vice les malheureuses victimes de l'ivrognerie.

PÈRE KOENIG'S
TONIQUE NERVEUX



Prostration Nerveuse, Insomnie et Faiblesse

WEST BROUGHTON, QUE.
Le tonique du Père Koenig pour les nerfs que je vous ai demandé était pour une jeune personne de ma maison devenue complètement impotente par la prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse etc. Aujourd'hui tout est changé. Cette jeune personne est bien mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle continue à prendre votre remède. Je le crois bien bon.

P. SARVIE, Prêtre-Catholique.
M. W. F. Hackey, du village Bathurst, N.B., dit que sa fille avait de deux à trois attaques d'évanouissement par jour durant cinq ou six mois, depuis qu'elle prend les toniques du Père Koenig pour les Nerfs, elle n'a ressenti qu'une seule attaque après dix mois et aucune depuis.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.
En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.99.

33¹/₃ p.c.
D'ESCOMPTE

SUR LES
Hamacs

Réalisez-vous que l'été sera bientôt fini ? Plus vous retardez à acheter ce hamac, plus vous vous privez de confort et de plaisir.

Il y a encore un grand nombre de beaux jours d'été à venir: retirez-en tout le bien-être que vous pouvez.

Achetez l'un de nos hamacs, tandis que le prix en est réduit.

Rappelez-vous que les réductions ne sont que pour ce mois.

Les coloris et les patrons de ces hamacs sont surtout orientaux.

Ils sont tous fortement faits et on peut les placer n'importe où.

Prix: \$2.50 à \$6.25, moins 33¹/₃ p. c.

Pour votre pelouse, nous avons un hamac spécial avec support et auvent. Vous pouvez placer l'auvent à n'importe quel angle pour vous protéger du soleil.

Vous pouvez convertir ce hamac en chaise si vous le désirez.

Prix, complet, \$21.25, moins 33¹/₃ p. c. aux lecteurs de l'Album Universel.

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Un Livre que chaque ménage devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"

Écrivez aujourd'hui pour une **COPIE** **Gratise**

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Lunettes et Lorgnons



ajustés à votre vue - L'examen et l'essai sont gratuits. - Saison privée à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECALE & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

CLARK'S

VEAL LOAF



CLARK'S
Ready Lunch
VEAL LOAF

(Tymbale de veau)

Cette tymbale faite de beau veau, cuite aux oeufs et aux fines herbes, offre un plat prêt à servir et des plus délicieux. Se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes.

WM. CLARK, Mfr., - Montréal

Pour faire un Bon Repassage



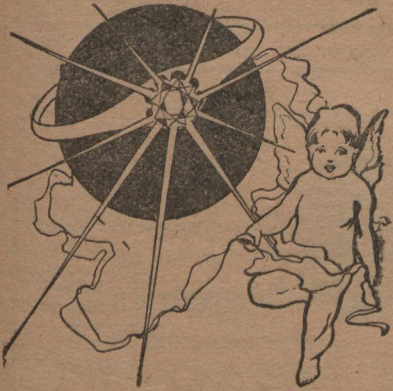
EMPLOYEZ

L'EMPOIS JAPONAIS



C'est un produit de qualité absolument SUPÉRIEURE

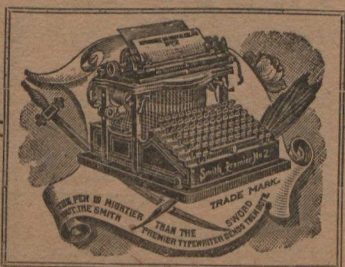
Demandez-le à votre épicière et exigez qu'il vous fournisse le véritable, emballé dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.



Nouveautés

Nous recevons sans cesse les plus jolies et plus attrayantes nouveautés en épingles à cheveux, à chapeaux, bagues de fantaisie, etc. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavignraphe

Smith Premier
Wm. M. HALL & CIE, 238 Notre-Dame Ouest
Telephone Main 212

Le bétail canadien

La valeur du bétail canadien, comme bétail laitier, n'a jamais été démontrée d'une façon si évidente que par les rapports de la Ferme expérimentale d'Ottawa pour 1903 et 1904. Celui de 1903 a été publié dans le Journal d'Agriculture, et nous donnons, ci-dessous, un extrait de celui de 1904, que nous prions tous les cultivateurs de lire avec attention.

Extrait du rapport de la
FERME EXPERIMENTALE D'OTTAWA

Pour l'année 1904.

Tableau démontrant la production et les profits donnés par les différents troupeaux de bétail laitier de pure race durant l'année. Chaque troupeau comprenait les trois meilleures vaches de la race.

RACES	Nombre de vaches	Nomb. de jours de lactation	LAIT PRODUIT			Beurre Quantité totale	Valeur à 20 cts. la lb.	Lait écrémé à 15 cts le 100 lbs.	Valeur totale des produits	Coût de 1 lb. de beurre	Profit par lb. de beurre	Profit total par vache
			Par jour	Durant l'année	Matières grasses							
CANADIENNES												
Fortune d'Oka.....	335	26.	8734	4.66	468.60	93.72	10.89	104.61	9.7	10.3	59.26	
Zamora.....	327	23.5	8653	4.51	442.43	88.48	10.67	99.75	9.3	10.7	57.67	
Exilée.....	334	25.8	8122	4.10	416.90	83.38	12.31	95.69	10.5	10.5	51.79	
MOYENNE DES CANADIENNES	3	332	25.1	8348	4.52	442.64	88.52	11.29	99.81	9.8	10.1	56.24
MOYENNE DES AUTRES RACES :												
Courtes-cornes....	3 ^e	295	16.39	5635	4.10	258.33	51.66	7.66	59.32	14.7	5.2	21.82
Ayrshires.....	3	259	29.3	8784	3.86	398.72	79.74	12.47	92.21	10.7	9.2	49.51
Guernseys.....	3	359	21.4	6899	4.84	390.76	78.14	9.74	87.89	10.4	9.5	47.15

Ce tableau démontre :

- Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné la plus grande quantité de beurre durant l'année.
- Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné le rendement le plus élevé.
- Que c'est le beurre des vaches canadiennes qui a coûté le meilleur marché.
- Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné le plus de profit par livre de beurre.
- Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné le profit net le plus élevé durant l'année.
- Que les vaches canadiennes ont donné presque autant de lait que les Ayrshires; la différence n'étant que de 400 livres de moins pour toute l'année.
- Que le lait des vaches canadiennes, est presque aussi riche que celui des Guernseys, la différence n'étant que de dix-huit — 18-100 — centièmes.

Les éleveurs de bétail canadien ont toujours dit que la vache canadienne donnait, assurément, moins de lait que la Ayrshire durant la période d'abondante lactation, mais qu'elle en donnait presque autant d'un vêlage à l'autre. Ils ajoutaient que la vache canadienne, comme laitière, était plus profitable.

Les rapports de la Ferme Expérimentale pour 1903 et 1904 confirment, sous ce rapport, par une expérimentation impartiale et parfaitement contrôlée, les assertions des éleveurs de bétail canadien.

Nous avons toujours dit que le lait de la vache canadienne était moins riche que celui de la Guernsey. Les rapports officiels ci-dessus démontrent ce que nous n'aurions jamais osé prétendre, savoir : que la richesse du lait de la vache canadienne est pratiquement aussi grande que celle de la Guernsey.

Dans le concours de longue haleine, de 365 jours, la vache canadienne prouva invariablement sa supériorité sous le rapport de la quantité de beurre produit, des profits nets réalisés à son propriétaire. Quant à la quantité de lait, elle prouva, comme à la Ferme Expérimentale, qu'elle en donne presque autant que la Ayrshire.

Mais le point sur lequel il convient d'insister, c'est que la vache canadienne est plus profitable que les autres. Or, la valeur absolue d'une race laitière est proportionnelle à la somme de profits nets qu'elle donne durant l'année et non pas à la quantité totale de lait donnée dans une journée, dans un mois ou dans les trois mois de lactation abondante.

Le tableau ci-dessus donne la moyenne de production et de profits pour chaque race. C'est-à-dire qu'il ne s'applique qu'à une seule vache de chaque race. Il démontre que, durant l'année, la vache canadienne a donné :

\$34.42 plus de profit net que la Courtes-Cornes.

9.09 plus de profit net que la Guernsey.

6.73 plus de profit net que la Ayrshire.

Ce qui veut dire qu'avec un troupeau de 20 bêtes, les vaches canadiennes auraient donné :

\$688.40 plus de profit net que la Courtes-Cornes, soit :

l'intérêt sur un capital de \$11,473.00 à 6 par cent.

181.80 plus de profit net que la Guernsey, soit :

l'intérêt sur un capital de \$3,030.00 à 6 par cent.

134.60 plus de profit net que la Ayrshire, soit :

l'intérêt sur un capital de \$3,243.00 à 6 par cent.

Les résultats obtenus à la Ferme Expérimentale démontrent clairement, aussi, quatre faits sur lesquels il est nécessaire d'attirer l'attention publique :

1o Que les concours d'un jour ou d'une semaine sont plutôt de nature à tromper le public qu'à le renseigner sur la valeur comparative réelle des concurrentes ;

2o La sagesse dont fait preuve l'hon. M. Fisher, ministre de l'Agriculture du Canada, en instituant un concours de 365 jours consécutifs pour les vaches laitières de pure race ;

3o Que la vache canadienne bien nourrie et bien traitée, comme elle l'est à la Ferme Expérimentale, vaut plus que celle des autres races pour le cultivateur ordinaire ;

4o Que les cultivateurs canadiens-français qui ont des troupeaux de vaches canadiennes (c'est le plus grand nombre dans la province de Québec) perdent un temps précieux et de l'argent en voulant les remplacer par une autre race; qu'ils doivent plutôt garder leurs vaches canadiennes, les nourrir abondamment, leur donner de bons soins, tout en s'efforçant d'en améliorer la taille, les formes et la couleur par l'emploi de mâles reproducteurs de la même race venant de troupeaux améliorés.

J. A. COUTURE, secrétaire,
Société des éleveurs de bétail canadien.

Québec, 12 juillet 1906.

Lieutenant de Louveterie.

Sait-on que le ministère de l'Agriculture français nomme encore des lieutenants de louveterie? Et pourtant, les loups sont presque disparus de nos forêts. Il est vrai que primitivement, le lieutenant de louveterie avait pour mission de détruire les loups dans les forêts dont il avait la garde, garde distincte de celle qu'exercent les inspecteurs et agents forestiers. Mais aujourd'hui que les loups ont à peu près disparu en France, surtout autour de Paris, le lieutenant de louveterie s'engage à abattre un certain nombre d'animaux nuisibles, moyennant quoi l'Etat lui reconnaît le droit de chasser le sanglier dans les forêts domaniales. Ce privilège est le seul avantage de la charge absolument gratuite que lui confie l'Etat.

En outre, le lieutenant de louveterie doit entretenir un équipage de chasse composé d'un piqueur, de deux valets de limiers, d'un valet de chiens, de quatre limiers et de dix chiens courants.

Il a le droit de porter l'uniforme suivant: habit bleu droit à la française, à collet et parements de velours pareils, galonné sur le devant et au collet de galons d'or et d'argent mélangés; boutons d'or à tête de loup; veste et culotte en chamois; chapeau retapé à la française avec ganse or et argent; couteau de chasse en argent avec ceinturon de buffle jaune, galonné comme l'habit; bottes à l'écuylère; éperons plaqués en argent.

Le harnachement de son cheval comporte une selle en volaque blanc avec housse de velours cramoisi.

La charge de lieutenant de louveterie, malgré les frais qu'elle nécessite, est, paraît-il, très demandée.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur Français
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISseries FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Elégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.

Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.

Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.

Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.) Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepter le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Elégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

LA TRUITE MORD BIEN

AU

Lac Ecorce

ET AUTRES LACS SUR LA DIVISION DE MONTFORT DU CHEMIN DE FER

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

Édifice de la Banque Impériale, MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD 19.00 a.m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m. *4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m. *7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.25 a.m., *5.15 p.m.
JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.55 a.m., 12.20 p.m., *5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., 12.20 p.m., *5.20 p.m.
ST-AGATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., 11.10 p.m., 11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.35 p.m.
LABELLE, *8.45 a.m., 11.10 p.m., *5.00 p.m.
*Quotidien, *Quotidien, excepté les dimanches. † Samedi, mardi et jeudi. ‡ Dimanche seul. § Quotidien excepté le samedi. ¶ Samedi seul.

A. E. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal. BILLETS de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

LA ROULOTTE

Il était temps! Juste. Le train, bondé, allait partir. Je m'élançai dans un compartiment de deuxième classe qu'occupaient déjà neuf personnes, plus deux enfants, et où, par conséquent, la survenue d'un dixième voyageur ne pouvait être vivement désirée!

Aussi, ne fut-ce pas sans un certain étonnement que j'entendis, au moment où j'effectuais la poussée compressive nécessaire pour m'asseoir, une voix amicale s'écrier :

—Comment, c'est toi! Heureusement que nous n'avons pas trop grossi depuis nos dolmans du neuvième chasseur.

—Allons donc!
—Normand!
—Verneuil!

La reconnaissance était faite. Le train démarrait à peine, que déjà les souvenirs revenaient en foule, rappelant à l'esprit comme au coeur trois années de bonne camaraderie prolongées par quelques visites, puis par quelques lettres, puis sinon effacées, du moins estompées dans ce tableau mouvant, véritable cinématographe qu'est la vie.

A mots pressés, pendant que défilaient, à la vitesse du train-omnibus, les paysages de la banlieue parisienne, nous avions suffisamment rattaché le présent au passé pour jeter une passerelle sur les quelques années qui les séparaient, années peu nombreuses, d'ailleurs.

Verneuil était marié; moi, j'étais encore célibataire, pas endurci, mais pas pressé. Pour l'un comme pour l'autre, l'existence se présentait, en somme, assez souriante. Et nous causions, et nous causions sans nous rendre compte du temps écoulé, sans prêter attention aux noms des stations, lorsque tout à coup je m'écriai:

—Comment, Villène?
L'employé du chemin de fer avait, en effet, annoncé Villène.

—Mais, je devais descendre à Poissy!
—Eh bien, ce sera pour une autre fois. En attendant, si tu ne veux pas aller jusqu'à Mantes, et aggraver ta situation de voyageur sans billet, dit en riant Verneuil, qui, lui-même, arrivé, allait descendre, hâte-toi de sauter à terre. Hop là!

Hop là! Je sautais automatiquement, à demi-contraint par mon camarade, et, tandis que le train reprenait sa marche, nous nous trouvâmes tous deux sur le quai, Verneuil très gai, moi quelque peu décontenancé.

—A quelle heure, demandai-je au facteur, passe le premier train pour Poissy?

—Demain, répondit Verneuil, occupant la parole à l'employé. Tu es mon prisonnier! Il n'est pas question d'aller à Poissy, aujourd'hui.

Qu'objecter à une si cordiale mise en demeure? Aussi, je n'objectai rien.

La maison de campagne dans laquelle Verneuil venait passer ses vacances — et qui, d'ailleurs, lui appartenait, — moitié ferme, moitié cottage, était au fond d'un de ces jardins campagnards que l'on nomme jardins de curés, et dans lesquels les fleurs, les arbres fruitiers et les légumes voisinent en une promiscuité agréable. Sur la droite, une façon de petit bois en miniature, dissimulait un kiosque et formait un charmant coin d'ombre.

Au fond, la maison, à un étage, se irapait d'un épais manteau de vigne vierge et de clématites. Une forte haie séparait cet aimable domaine de la route vicinale. Comme entrée, une façon de porte normande dont le fronton portait une inscription, le nom de la propriété.

Elle s'appelait "La Roulotte".

Je ne pus m'empêcher de dire à haute voix et d'un ton presque interrogatif:

La Roulotte?

—Ceci, reprit Verneuil, en repoussant la barrière que nous venions de franchir et en calmant, par quelques caresses, la bruyante bienvenue de son chien, c'est toute une histoire — l'histoire de mon mariage. — Je te la raconterai volontiers... car elle m'intéresse toujours.

II

Nous entrions dans l'habitation et nous apprîmes que "Madame", partie pour le marché, au bourg voisin, n'était pas encore de retour. Il faisait chaud. La côte, courte mais assez raide, que nous avions gravie depuis la gare, pouvait servir tout au moins de prétexte à un repos agrémenté de quelques rafraîchissements.

—Vous porterez, dit Verneuil à la domestique, de la bière fraîche au jardin.

Et, s'adressant à moi:

—En attendant, je vais t'imposer le "Tour du propriétaire".

Les espaliers étaient, bien entendu, les plus beaux espaliers qui se puissent voir.

Devant leurs promesses, Montreuil n'avait qu'à se bien tenir! Jamais cerisiers mieux faits ne s'étaient empanachés de plus gracieuses houppettes blanches et roses; ce plant de haricots n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde; les bordures d'oeillets blancs et d'oeillets roses qui encadraient les plates-bandes, égalaient, si elles ne les surpassaient, les Jardins français de Versailles! Petit à petit, nous nous étions rapprochés de la futaie en miniature, au milieu de laquelle se trouvait, dissimulé, le kiosque, qui parut enfin à mes regards quelque peu surpris.

Ce kiosque était une roulotte! Assurément, elle n'avait jamais eu les proportions ni le luxe d'un de ces palaces, appartements roulants, que les riches forains promènent de foire en foire.

C'était une roulotte de dimensions modestes. On y accédait par un escalier de quelques marches, gravissant la pente d'un petit tertre fleuri, sur lequel reposait le plancher de la voiture, depuis qu'on l'avait privée de ses roues, devenues inutiles.

J'étais évidemment intrigué, et par le choix bizarre de ce nom, "La Roulotte", et par l'originalité du kiosque dans lequel nous entrions. Aussi, allant au-devant d'une interrogation imminente:

—Voici l'histoire, me dit Verneuil: Tzim, bada boum! Tarata...

Je sursautai!
—Ah çà! tu es fou!

—Non, c'est de l'harmonie imitative. Un vague écho du fracas qui assourdit nos oreilles lorsque nous approchâmes, il y a quelque cinq ans, Jeanne, qui aspirait dès lors — je l'ai su depuis — à l'enviable honneur de devenir Mme Verneuil, ses parents, les miens, des amis qui nous avaient réunis à déjeuner, et enfin ton serviteur, du pré sur lequel se tenait la foire de Villène. Tu sais, je suis peuple un peu. J'aime tout autant qu'un autre le calme des bois et les sentiers propices aux grandes rêveries. Mais de temps à autre, un peu de tapage ne me déplaît pas. Bon enfant, je ne déteste pas de rouler un peu dans la foule bonne enfant. Bref, nous avions projeté de consacrer une heure au charme tourbillonnant des chevaux de bois, à l'attrait des tirs à la carabine, à la passion du jeu qui sommeille dans toute âme humaine et que stimulaient d'affriolantes loteries. Un verre de bière?

—Volontiers.

Nous bûmes, et Verneuil continua:
—Au milieu des baraques et des oripeaux dont le soleil — ce maître doreur — faisait briller les splendeurs pauvres, seule une roulotte, placée un peu au dehors de l'agglomération, restait fermée. Fermés également les petits rideaux de serge rouge qui garnissaient les fenêtres. Un vieux cheval était attaché derrière la voiture, un vieux chien couché près d'une fillette de cinq à six ans qui se tenait assise sur les marches de l'escalier. Tous trois semblaient tristes, affamés.

"Jeanne, s'étant approchée de la petite fille:

—Qu'as-tu, ma mignonne. Es-tu seule?

—Non, maman est dans la voiture. C'est la sonnambule. Elle est bien malade et moi j'ai peur.

"Nous formions un petit cercle autour de l'enfant lorsque, par la fenêtre, une tête de femme apparut, ravagée par tous les stigmates que la maladie et les privations peuvent imprimer sur une face humaine.

"La femme dit un seul mot:
—J'étouffe!

"En un instant, mus par une même impulsion, Jeanne et moi nous franchîmes l'escalier.

"Tandis que je restais dans la première moitié de la voiture, cabinet de consultation de la sonnambule, qu'un rideau séparait du fond, chambre à coucher, ma compagne pénétrait auprès de la malade, la ramenait par quelques soins, la réconfortait moralement par quelques paroles. Mais ce n'était qu'une amélioration toute momentanée.

"L'heure était venue où la sonnambule allait, pour la première fois, peut-être, ouvrir réellement les yeux sur le grand mystère de l'au delà.

"Elle demanda l'enfant; je l'apportai.

"Ses bras, aux mouvements indécis, s'avancèrent pour l'enlacer. Comme elle tentait de se soulever sur son grabat, Jeanne et moi nous lui primes chacun une main.

"Mouvement inconscient des instants suprêmes ou seconde vue, pour la première fois éveillée, la sonnambule, rapprochant ses deux mains sur la tête de l'enfant, réunir les nôtres.

"Jeanne pâlit. Je saisis sa main. Je l'ai gardée.

"Et voilà mon histoire, dit Verneuil en avalant un grand verre de bière, pour dissimuler une réelle émotion qu'il m'avait fait partager..."

—Tu devines aisément l'épilogue. Visitée par le médecin, puis par le curé qu'on était allé quérir, la sonnambule s'éteignit. Elle repose; sa dernière caravane est accomplie. La fillette, placée par nos soins, dans une ferme, est maintenant une grande fille de dix ans, bien portante, que nous suivrons dans la vie. Ses compagnons d'enfance, le vieux chien et le vieux cheval ont été hospitalisés avec elle et se sont éteints convenablement traités. La roulotte, enfin, remise jusqu'à notre mariage, est devenue ce kiosque dans lequel je suis heureux de te raconter cette phase de mon existence.

En ce moment, la sonnette de la porte tinta; Mme Verneuil entra. Comme le soleil dissipe la brume, sa grâce juvénile eut rapidement fait disparaître toute impression de tristesse.

Et le soir, à la fenêtre de la chambre d'amis, plongé dans ce grand silence de la campagne que seuls troublent des bruits indécis, semblant les soupirs de la nature qui dort, je songeais et j'enviais le bonheur de ceux qui peuvent, dans cette marche vers l'inconnu qu'est la vie, trouver un abri tranquille pour y arrêter — si tant est que quelque chose s'arrête ici-bas — leur roulotte et leurs désirs.

GEORGES DESROCHES.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.



Dépts des Chemins de Fer et Canaux, Can. Canal Welland.

ELEVATEUR A PORT COLBORNE

Avis aux entrepreneurs.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et portant à l'endos: "Soumission pour élévateur", seront reçues à ce bureau jusqu'à la 16ème heure, mercredi, 15 août 1906, pour la construction et l'érection d'un élévateur, d'une capacité de 800,000 boisseaux, à Port Colborne, Ont.

On peut voir les plans et devis des travaux, ce et après ce jour, au bureau de l'ingénieur en chef du Département des Chemins de fer et Canaux, à Ottawa, et au bureau de J. A. Jamieson, ingénieur consultant et dessinateur, Edifice du Board of Trade, Montréal, où l'on peut se procurer des formules de soumission.

Dans le cas de compagnies, les signatures des noms au long, la nature de l'occupation et le lieu de résidence de chaque membre d'icelles, doivent être annexés à la soumission, et de plus, un chèque de banque accepté pour la somme de \$25,000, doit accompagner la soumission; ce chèque accepté doit être fait à l'ordre du ministre des Chemins de fer et Canaux, et il sera confisqué si les soumissionnaires refusent d'exécuter les travaux aux taux et conditions mentionnées dans l'offre soumise. Les chèques acceptés ainsi envoyés seront retournés à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

La plus basse ni aucune des soumissions ne sera nécessairement acceptée.

Par ordre,
L. K. JONES, secrétaire.

Département des Chemins de fer et Canaux,
Ottawa, 6 juillet 1906.

Les journaux qui publieront cette annonce sans y être autorisés par le Département, ne seront pas payés.

Le Secret DE LA PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE



Envoyé Gratuitement
Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.
Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAIN

CONTRE:

Vertiges, Maux d Tête, Évanouissements, Dysenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1507, R. Notre-Dame, Montréal

Librairie DEOM

47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Prix, - - 25 cts

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries

à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

VER SOLITAIRE

TÉNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TÉNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose. — La bouteille \$1.00 franco, par la poste. — Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299 1/2 rue St-Laurent, Montréal

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada

UN BRIN DE MOURON...

(Monologue pour petite fille)

(Elle doit être humblement et proprement vêtue, avec un tablier et un petit fichu sur la tête. Elle fait mine de s'adresser à un interlocuteur invisible.)

(Emue, essayant ses yeux avec le coin de son tablier :)

Où, monsieur le Commissaire... je vais vous dire la vérité. Mon nom? Nini Loiseau... Mon âge? (Baissant la tête.) Sept ans... depuis huit jours!... Etre arrêtée comme voleuse... et avoir l'âge de raison... C'est encore plus honteux!...

(Avec plus de courage.) Mais — je l'ai dit à la fruitière qui était si fâchée! — je ne voulais prendre ni les gros légumes... ni les jolis fruits... Rien qu'un brin de mouron!... Elle n'a pas voulu me croire. (Une pause.)

(Faisant mine de répondre au commissaire.) Oh! non, monsieur le Commissaire... Les petites filles ne mangent pas de mouron... Même quand elles s'appellent Nini Loiseau... C'est "Tireli" qui en mange... et il n'en a pas!... "Tireli"?... C'est notre petit oiseau! un vrai.

Quand papa se portait bien, nous étions riches... Nous avions une bonne soupe tous les soirs... Et "Tireli" avait sa botte de mouron tous les matins!

Le dimanche, on allait se promener à la campagne... "Tireli" ne pouvait pas y aller... Mais, le lendemain, je lui racontais tout!...

(Tristement.) Depuis trois mois, père ne travaille plus: il a été malade... si malade, qu'on a cru qu'il s'en allait voir le bon Dieu...

Maman pleurait... Moi aussi... "Tireli" chantait, pour nous dire d'espérer... (Vivement, le visage éclairci.) Et "Tireli" avait raison!

Papa quitte l'hôpital demain. Il est guéri. Bientôt, il reprendra son travail...

Maman coud du linge pour le monde... Mais elle gagne juste de quoi acheter du pain pour nous deux... Et des graines pour "Tireli"... Moi, je suis encore trop petite pour travailler...

(Très tristement.) Mon oiseau est devenu tout gros... (Vivement, très émue.) Et, vous savez, monsieur le Commissaire, quand un petit oiseau devient gros, ce n'est pas comme pour les personnes: c'est très mauvais signe!...

Il ne chante plus... Il est triste... Il est malade... parce qu'il n'a plus de mouron!... Nous pourrions redevenir heureux... Mais nous ne le serons plus jamais autant... si notre petit ami est mort de misère!

Et papa aura du chagrin... si "Tireli" n'est plus là pour lui faire fête... avec son "tireli"!...

Alors... oh! je sais que c'est très mal... Mais ça a été plus fort que moi... Quand j'ai vu ces grosses boîtes de mouron... si vertes... (Écartant ses petits bras) et si grosses!... j'ai essayé d'en tirer un brin... ou deux... pour "Tireli"... avant qu'il soit trop tard!... Je vous le jure: je n'aurais pas emporté la botte... voler un sou... ça, jamais!... (Joignant les mains.) Oh! je vous en prie... ne m'envoyez pas en prison!

Mes parents auraient trop de chagrin!... Encore plus que si "Tireli" était mort!...

Je ne recommencerai plus... Bien vrai!... (Une pause. Elle tressaille d'un air étonné.) De l'argent... pour nous?... Et de l'argent en or!... (Secouant la tête.) Non, monsieur le Commissaire... Merci de tout mon cœur... Mais... pas ça!... Papa est trop fier... Et maman aussi...

(Une pause. Puis d'un ton hésitant, visiblement tentée.)

Vous me demandez si je veux dix sous... pour le mouron de "Tireli"?...

Où... je crois que je peux accepter... pour lui... Les petits oiseaux... on ne les humilie jamais... Ils sont tellement au-dessus de nous... avec leurs ailes!...

(Soudain joyeuse.) Merci... merci... monsieur le Commissaire. Je cours lui acheter une botte de mouron...

Si vous avez des petits oiseaux... ou des petites filles... que le bon Dieu le leur rende!...

(Elle sort vivement, en envoyant un baiser.)

HENRIETTE BESANÇON.

JOURNAL DE LA JEUNESSE — Sommaire de la 1754^{ème} livraison (14 juillet 1906).

Le Forban noir, par Pierre Maël. — La Guigne, par G. Fanton. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charliet. — Les boursiers de campagne, par Charles Géniaux.

Abonnements. — France: un an, 20 fr; six mois, 10 fr. — Union postale: un an, 22 fr; six mois, 11 fr.

Le numéro, 40 centimes. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Bibliographie

Les grands Philosophes, Stuart Mill, par E. Trouverez, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. 1 vol. in-12. (Collection "Science et Religion, No 362). Prix, 0 fr. 80. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

L'étude de M. Trouverez sur Stuart Mill comprend trois parties: biographie, philosophie spéculative, philosophie sociale. Les faits biographiques montrent d'eux-mêmes comment Stuart Mill s'est peu à peu dégagé de l'enseignement benthamiste pour aboutir à une doctrine personnelle moins analytique et moins abstraite. Ce qui caractérise cette doctrine, c'est la crainte que Stuart Mill manifeste, en tout domaine, d'emprisonner sa pensée dans des cadres fixes, dans des schèmes immobiles, soit qu'il s'agisse du mécanisme logique ou de l'arithmétique morale, soit qu'il s'agisse au contraire des lois de la raison présentées comme "a priori" immobiles dans une philosophie intuitionniste mal comprise. Le même souci de liberté de l'esprit anime toutes ses doctrines morales: le libéralisme absolu est le centre de son système politique et social.

Théosophes et Théosophie. Le Lotus bleu, par L. de Grandmaison. 1 vol. in-12. (Collection "Science et Religion", No 364). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Les théosophes ont en Amérique, en Angleterre, en France, ailleurs encore, leurs sociétés, leurs revues, leurs oeuvres de secours mutuels et leurs cercles d'études, voire leur école de peinture et leurs congrès internationaux. Ce qui est plus grave, c'est l'adhésion plus ou moins complète d'un nombre croissant de catholiques aux doctrines du Lotus bleu. C'en est assez pour donner à la présente étude un intérêt d'opportunité et une note d'incontestable utilité.

L'Homme d'après Haeckel, par J. Laminne, professeur à l'Université de Louvain. 1 vol. in-12. Collection "Science et Religion" (No 367). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

La présente étude fait suite à celle qui a pour titre: "L'Univers d'après Haeckel". L'opposition qui existe entre la philosophie spiritualiste et le matérialisme est plus flagrante encore quand il s'agit de l'homme que lorsqu'il s'agit de l'Univers visible. Aussi Haeckel s'attache-t-il surtout dans ses "Enigmes de l'Univers" à inculquer les dogmes matérialistes qui ont trait à notre nature, à notre origine, à notre destinée. C'est à défendre contre cette attaque les principales thèses spiritualistes qu'est consacrée l'étude de M. Laminne. L'auteur prend d'ailleurs lui-même l'offensive en montrant que les doctrines qu'on leur oppose sont arbitraires et en beaucoup de points absurdes.

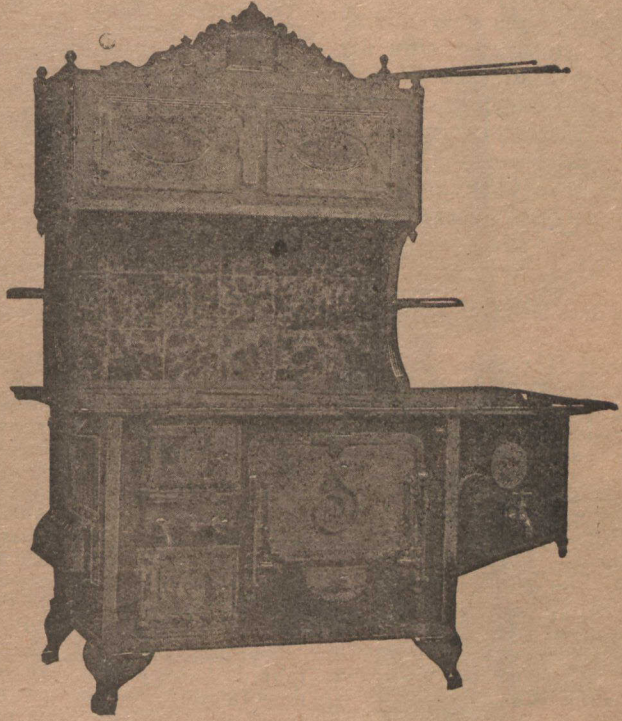
Paroles de notre temps et de tous les temps. Petits entretiens d'un quart d'heure, par le R. P. Delaporte et J. Vaudon. 1. vol. grand in-16. Prix: 3 fr.; franco 3 fr. 50. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux, supérieur général d'une Congrégation de Missionnaires, président de l'Union des Oeuvres ouvrières de France, le P. Delaporte a laissé la réputation d'un bon ouvrier de la parole et de la plume, d'un prêtre de forte et sûre doctrine, d'un religieux d'une piété tendre. Il appartenait au P. Vaudon qui, des années durant, assista pour ainsi dire à l'éclosion de ses pensées et entendit les battements de son cœur d'apôtre, de présenter au public chrétien et particulièrement au clergé, l'oeuvre oratoire inédite de ce prédicateur à la fois populaire et distingué. A cette publication qui aura probablement deux volumes, sinon trois, on a donné pour titre général: "Paroles de notre temps et de tous les temps". C'est qu'en effet le P. Delaporte est moderne à la fois et traditionnel. Le P. Delaporte n'estimait pas que ce fût un défaut que d'être de son temps. Enfant de son siècle, il ne l'est pas seulement par la langue, ni par l'allure, mais par la pensée mère et matresse qui anime sa prédication, essentiellement préoccupée des aspects sociaux de la question religieuse. Jusqu'à quel point cette prédication est traditionnelle doctrinalement, on le verra à toutes les pages. En exégèse et en théologie, ce docteur, d'ailleurs progressiste sagement, était de la plus pure lignée catholique. Le sous-titre: "Petits entretiens d'un quart d'heure" signifie le caractère pratique de cette publication et fait voir le souci qu'avait l'orateur de satisfaire à tous les besoins de son auditoire. Cette brièveté est d'ailleurs relative et sera surtout remarquée de ceux qui savent combien dans sa jeunesse, le P. Delaporte a fréquenté chez les illustres prêcheurs du XVII^e siècle.

LE

Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs. MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits



ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum ;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante ;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Lamoureux, 35, Chemin Ste Catherine, Outremont, près Montréal, P. Q.; avec tous pays. — Mlle Anna Golenvaux, 27 rue Longue-Vie, Ixelles, Bruxelles, Belgique; vues avec tous pays, excepté France et Belgique. — Mlle Graziella Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlle Annonciade De Ribienne, 132 St Joseph, Québec. — Mlle Germaine Roy, Sault-au-Récollet. — Mlles Ida et Emma Morin, 11 Winter St, Laconia, N. H.; séries et fantaisies préférées. — Mme Boucher, 172 E. 74th St., New York City; échanges divers avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. Rosario Bérubé, avocat, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Blanche Bérubé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Marie-Blanche Bergevin, 834 St Valier, Québec. — Mlle Marie Flore, St François de Sales, comté Laval; avec monde entier. — Mlle Ninette Dion, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Mlle Yvonne Villeneuve, Rigaud, P. Q.; vues et fantaisies. — Mlle Jeanne Francoeur, Sault-au-Récollet; avec monde entier. — Mlle Blanche Matte, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Jos. Chevalier, 555 Drolet, Montréal. — Mlle Albina Bédard, Sault-au-Récollet. — Mlle Blanche Daoust, 254 Hôtel-de-Ville; genres divers. — Mlle L. Allaire, 1296 St Dominique, Ville St Louis; divers genres. — Mlle Rose Sicotte, St Jean, P. Q. — Mlle Blanche Larosette, St Jean, P. Q. — M. Saul Sicotte, St Jean, P. Q. — Mlle Paulette de Sérigné, Boîte 418, Trois-Rivières, P. Q.; fantaisies, cartes en cuir. — Mlle Florette de Sérigné, Boîte 418, Trois-Rivières, P. Q.; cartes en cuir et fantaisies. — Mlle Girtie Leblanc, Black Cape, comté Bonaventure, P. Q.

J. René Ouellet, Old Lake Road, comté Témiscouata. — Mlle Joséphine Chevette, Roxton Pond, P. Q. — Mlle M. Jolicœur, 188 rue St Jean, Québec; tous genres, correspondance anglaise, française, sténographie Duployé. — Mlle Bittner, 749 rue St Valier, St Sauveur, Québec. — Ernest Brillant, médecin, St Fabien, comté Rimouski. — M. Eliz. O. O. Ouellet, Old Black Road, Témiscouata. — Mlle Yvonne Marcoux, 46½ Latourelle, Québec. — Mlle Eva Robitaille, 13 Prevost, Québec; paysages et fantaisies. — Mlle Rose-Anna Déry, 39 Côte d'Abraham, Québec; fantaisies. — Mlle Marie-Annette Parent, Rivière Trois-Pistoles, comté Témiscouata, P. Q.; avec monde entier. — Moïse Halde, 176 Cartier St., Manchester, N. H. — Lucien D. Dumont, Notre-Dame de Lévis, Bureau Guay, Québec. — Levis Belleau, 72 rue St Georges, Lévis, Québec. — Mlle Mary Veilleux, St Thomas de Pierreville; fantaisies. — Mlle Virginie Lévesque, St Thomas de Pierreville. — Mlle Pamela A. Robert, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Malvina A. Roy, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Brin d'Amour, village Tadoussac; vues et fantaisies, Canada et étranger. — Mlle Bella Durocher, Tadoussac, Saguenay; vues et fantaisies. — Jean-Baptiste Larivé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Albertine Trudel, 105 rue Richelieu, Québec; fantaisies seulement. — Alph. Bellavance, bijoutier, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle E. de Rochefort, (en villégiature à St Fabien, comté de Rimouski); avec jeunes garçons. — Mlle Léonnette Bricot, Lachute Mills, Argenteuil; fantaisies préférées, timbre et signature côté vue. — Mlle Corinne Barron, 422 Orléans, Maisonneuve; fantaisies seulement. — Mlle Marie-Antoinette Desjardins, 220 Richelieu, faubourg St Jean, Québec. — Joseph Rhéault, Lac au Sable, comté de Portneuf. — Jules Marchand, Boîte 51, Sorel; fantaisies seulement. — Mlle Delvina Rondeau, Warwick. — Mlle Marie H. Rondeau, Warwick. — Mlle Blanche Rivard, Ste Elisabeth de Warwick. — M. Ubald Huot, 459 Drolet. — Mlle Eva Huot, 459 Drolet, Montréal; timbre et signature côté vue. — Mlle Anna Mathurin, 76 Logan; accepte tout genre moral. — Mlle Yvonne Desjardins, St Vincent de Paul, Ile Jésus. — Mlle Jeannette Morency, Rivière Trois-Pistoles, Témiscouata.

La mort de M. A. Sorel

M. Albert Sorel, qui vient de mourir, était l'un des plus illustres historiens de ce temps et l'un des plus lettrés, dit le "Monde Illustré" de Paris. Membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, il laisse un bagage littéraire considérable.

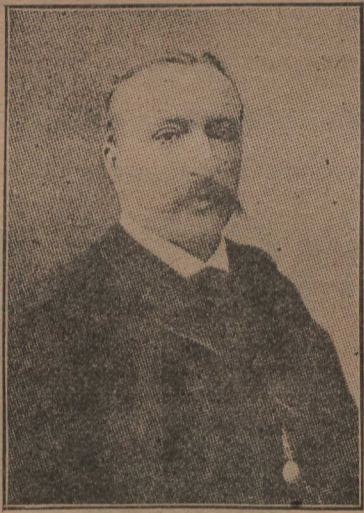
Très simple, réfléchi et bienveillant, M. Albert Sorel était fort attentif à tous les mouvements de l'esprit humain. Il aimait réunir chez lui, en sa résidence de la rue de Vaugirard, à Honfleur, dans la maison paternelle où il retournait chaque été, de jeunes écrivains et les plus distingués de ses élèves, et l'impression qu'il faisait sur tous était de plus profondes et des plus durables. D'une activité sans égale, d'une prodigieuse érudition, d'une modestie extrême, M. Albert Sorel s'était créé dans le monde des lettres une place toute spéciale; il était aussi apprécié qu'aimé et estimé. Il n'avait que des admirateurs et que des amis.

Non content d'être un historien dont les œuvres demeureront, il voulut être un éducateur: depuis 1872 il professait l'histoire diplomatique à l'École des sciences politiques; il sut inculquer à ses élèves, dont bon nombre atteignirent les positions les plus enviées, le goût de la méthode, de la documentation, de la discussion des faits, de la saine appréciation des choses. Continuateur de Taine, il laisse des disciples passionnés qui n'oublieront pas son enseignement et ses maîtres leçons. Peu d'hommes ont autant travaillé que lui.

Son père, industriel laborieux, lui fit faire de fortes études. Au collège Rollin, il se faisait remarquer par son goût prononcé pour l'histoire. Son premier directeur, M. Himly, qui assistait naguère à la fête donnée en l'honneur de M. Sorel, en l'honneur de l'achèvement de "L'Europe et la Révolution française".

Ses études finies, il entra, en 1866, comme attaché au ministère des affaires étrangères.

Membre du comité des travaux historiques en 1881, il fut élu membre de l'Académie



M. A. SOREL, de l'Académie française

des sciences morales et politiques, en remplacement de Fustel de Coulanges, en décembre 1889. Il remplaça Taine à l'Académie française le 31 mai 1894.

Pendant trente ans, il ne cessa de produire. Outre l'ouvrage capital qui lui valut deux fois le prix Gobert — et, l'an dernier le prix de 100,000 francs, décerné par l'Institut de France, — outre différents ouvrages diplomatiques: "Question d'Orient au dix-huitième siècle", "Histoire diplomatique de la guerre de 1870-1871", outre des essais d'histoire et de critique, M. Sorel a donné, dans la Collection des grands écrivains, un "Montesquieu" et une "Madame de Staël".

Dans sa jeunesse il composa deux romans, le "Docteur Egra" et la "Grande Falaise", vision normande.

Il aimait la poésie et par-dessus tout la musique.

Et, comme s'il eut craint d'avoir des loisirs, il occupait jusqu'en ces derniers temps les fonctions absorbantes de secrétaire général de la présidence du Sénat, et, parfois, de la Haute-Cour, quand celle-ci se réunissait, et c'est bien à lui que l'on aurait pu appliquer la célèbre devise: "In labore quies". Hélas! il meurt trop tôt, non seulement pour les siens, pour ses amis, mais pour la science française, qui attendait de lui presque autant qu'elle lui devait, et qui était en droit de compter pendant de longues années encore sur une éclosion d'œuvres nouvelles où les dons de l'intelligence, du labeur et de l'inspiration se seraient trouvés encore si harmonieusement réunies.

Ses obsèques ont été célébrées lundi dernier, à 9,30 heures, au milieu d'une énorme affluence de personnalités appartenant au monde politique, diplomatique, littéraire et scientifiques de Paris.

Le précédent bureau de l'Académie française, en exercice lors de la mort de M. Sorel, et ayant comme directeur M. Paul Bourget, ainsi que le bureau actuel, ayant à sa tête M. François Coppée, et le bureau de l'Académie des sciences morales et politiques, ayant à sa tête M. Gebhart, président, et M. Georges Picot, secrétaire, en uniforme, recevaient, avec la famille, au No 47 de la rue de Vaugirard, les personnes venues pour l'enterrement.

Le cortège, extrêmement nombreux, s'est mis en marche vers neuf heures et demie pour l'église Notre-Dame-des-Champs, où avait lieu le service religieux. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Paul Bourget, Gebhart, Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut; le baron de Courcel, ancien ambassadeur, membre de l'Institut; Dejean, directeur des Archives nationales; Melchior de Vogüé, de l'Académie française; Victor Margueritte, président de la Société des gens de lettres, et Tillaye, sénateur du Calvados.

Le deuil était conduit par M. Albert-Emile Sorel, fils du défunt, et par M. Jean Renouard, son gendre.

MM. François Coppée, Gaston, Boissier, Lamy et F. Masson, représentaient le bureau de l'Académie française.

Selon la volonté du défunt, les honneurs militaires n'ont pas été rendus; il n'y avait sur le cercueil ni fleurs ni couronnes.

Dans le monde du travail

La lutte contre la famine aux Indes.

Les Anglais sont sur le point d'achever, aux Indes, les travaux d'irrigation destinés à combattre, peut-être à supprimer, les terribles famines qui périodiquement s'abattent sur le pays. Ces travaux, qui sont en train depuis une soixantaine d'années, fournissent aujourd'hui de l'eau à 10 millions d'hectares, et atteignent dès maintenant le prix de 155 millions de dollars. Le "Bulletin de la Société de Géographie", analysant un rapport du gouvernement de l'Inde, estime que d'ici peu on aura épuisé la construction des ouvrages nouveaux profitables ou même pratiquement réalisables, au prix de 125 millions de dollars. Le système moderne d'irrigations indiennes aura donc coûté un milliard et demi de notre monnaie. La partie actuellement achevée, qui ne représente guère que la moitié de la dépense, est la plus profitable.

D'autre part, ajoute la "Géographie", les puits, les sources et dérivations appartenant à des particuliers ou à des corporations indigènes irriguent une surface notablement supérieure à celle que dessert le service gouvernemental, de sorte que la superficie totale irriguée atteint celle du Royaume-Uni, environ un quinzième de la vice-royauté.

On peut résumer ainsi le côté financier: la plupart des réservoirs ou canaux n'offrent qu'une faible rémunération du capital engagé; le tiers des ouvrages à entreprendre pourra seul payer ses dépenses d'entretien et les frais d'amortissement, le reste devant donner un déficit d'environ trois millions de dollars par an. Malgré tout, outre l'assurance contre les famines, le gouvernement y trouve profit en raison de l'augmentation des taxes provenant du développement de la richesse dans les districts irrigués.

Le revenu net actuel étant d'ailleurs de \$12,400,000, il restera encore plus de neuf millions après l'addition des nouveaux services.

Le Penjab semble offrir les sites les plus avantageux pour les futurs réservoirs et canaux: les trois quarts des travaux en vue y sont déjà sanctionnés par le vice-roi. Dans la province de Madras, au contraire, où l'on prévoit 50 millions de dollars de travaux, les quatre-cinquièmes seront exploités à perte, car le paysan n'a recours à l'irrigation que dans les années de sécheresse, qui sont très irrégulières. D'ailleurs, l'évaporation est telle, qu'on a renoncé à emmagasiner de l'eau pour plusieurs années: on trouve avantage à l'employer toute dans la même saison.

Il faut distinguer dans l'Inde deux régions absolument différentes: la vallée de l'Indus, où, comme en Egypte, on ne compte que sur l'irrigation artificielle pour obtenir des récoltes; les prévisions y sont faciles; la production assez égale; 2o la région des plaines du sud-est, où il n'y a, dans les années de grande sécheresse, absolument aucune eau courante à emmagasiner ou distribuer. Heureusement, ces années désastreuses, impossibles à éviter, sont rares. Bien plus fréquentes sont celles où l'eau tombée est simplement insuffisante, ou encore tombe à contre-saison; c'est alors que les réservoirs et canaux jouent leur rôle de régulateurs.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuentsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

DUPUIS FRERES

Taffetas de Soie Noir

Valant 65c
pour 44c

Il n'y a probablement pas une autre maison de commerce à Montréal qui ait un commerce aussi étendu que le nôtre dans les soies noires.

Cette grande vogue est la conséquence toute naturelle des avantages exceptionnels que nous avons d'acheter les meilleures marques aux prix du moulin.

La clientèle est parfaitement renseignée sur la haute qualité des Taffetas que nous vendons, bien que nos prix soient invariablement plus modérés que partout ailleurs.

Aujourd'hui, nous offrons un taffetas noir, 20 pouces de largeur, valant 65 cents, pour **44c la verge**

Nous recommandons spécialement cette ligne de soie pour manteaux, robes, blouses ou jupons

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c... 50c la doz.	
noir, 3c..... 30c "	
vues locales, noir..... 8c "	
" " couleur..... 15c "	
" " pays étrangers..... 15c "	
" " désastre de San Francisco..... 15c "	
" " Ivoire..... 20c "	
" " couleur..... 30c "	
" " peinte à la main..... 65c "	
" " tableaux, paysages..... 25c "	

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Reçoit
enfin le
message
d'une
bonne
santé



La Société
Bienfaisante et
Mutuelle
des
Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compétente au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Nos DENTS sont
très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

LE MOIS D'AOUT

Son ancienne appellation; la nouvelle due à César-Auguste; sa prononciation; sa signification au propre et au figuré; proverbes à son sujet. — Fêtes païennes célébrées dans ce mois chez les Romains, les Athéniens, les Egyptiens, les Rhodiens: Boëdromion, jeux néméens, mystères de Bacchus, Saccus, Chélidonie, Harpocrate, Espérance, Salut, Soleil indigète, Ops et Cérés, Lignapésies, fête des Esclaves, Portumnales, Consuales, Vinales, Vulcanaves, Opiconsives, Volturiales, fêtes de Triape et des chiens. — Principales fêtes célébrées en août dans l'Eglise catholique.

Août (Augustus, Mensis Sextiles), est le huitième mois de l'année, selon notre manière de compter; mais il était le sixième de l'année de Romulus, consacré à Cérés. Il s'appelait auparavant Sextile. Son nom fut changé en Augustus, en faveur de César-Augustus. Cet empereur étant retourné des Gaules, l'an 746 de Rome, travailla à régler le Calendrier. Ce fut à cette occasion, selon Tillémont, historien français plein d'érudition, disciple de Virole — 1637-1698 — que César-Augustus fit donner son nom au mois d'août. Mais, selon le rapport de Macrobe (Saturn. Liv. I, ch. XII), philosophe platonicien du cinquième siècle, ce grand maître de la garde-robe de Théodore-le-Jeune, Auguste étant entré en ce mois-là dans son premier Consulat, ayant aussi dans ce même mois célébré trois triomphes, reçu sous ses auspices et sous son commandement les Légions qu'il avait tirées du Janicule, soumis l'Egypte sous la puissance du peuple romain et terminé les guerres civiles, le Sénat ordonna que ce mois serait désormais appelé Augustus, du nom de l'empereur.

Les Turcs mêmes ont pris ce nom des Calendriers grecs ou latins, et l'appellent quelquefois "Agostos". Ce mot août n'a qu'une syllabe, et on doit prononcer août. On dit la mi-août, en parlant de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.

août signifie aussi la récolte, la moisson des blés et autres grains, quoiqu'on la fasse en plusieurs lieux au mois de juillet, "tempus messis".

On dit: le fermier a fait marché pour faire son "août". On est dans la force de l'"août", c'est-à-dire dans le grand travail de la récolte.

On dit aussi figurément qu'un homme fait son "août", quand il est dans une saison ou dans une affaire où il gagne beaucoup. Cet homme a bien fait son "août" dans cette commission. Les fermiers des entrées font leur août dans les mois de novembre, décembre et janvier.

On dit proverbialement :

En août et en vendanges,
Il n'y a ni fêtes ni dimanches.

Et encore :

Quand l'août est bon
Abondance est dans la maison.
Qui dort en août
Dort à son coût.
Quand il pleut en août
Il pleut miel et bon moût.
Août mûrit, septembre vendange.

Le mois d'août est aussi le mois des étoilées filantes. A Rome il était sous la protection de Cérés, déesse de l'agriculture, fille de Saturne et mère de Proserpine.

Au commencement de ce mois, appelé Boëdromion par les Athéniens, troisième mois de leur année, ils faisaient des fêtes le 1er, le 2, le 4, le 6 et le 12 de ce mois.

Le 12 on représentait les jeux Néméens, dans plusieurs villes de la Grèce, de trois ans en trois ans. Ces jeux, célébrés aux environs de Némée (aujourd'hui ville appelée Colonna ou Tristena, dans le territoire de Cléones, entre cette ville et Philoutre), de Corinthe à Mauphie, furent institués par Hercule qui y tua un lion ou par les Sept Chefs en l'honneur du jeune Ophelte ou Archémore, fils de Lyeurgue, roi de Némée et d'Eurydère; les princes de l'armée d'Adraste, roi d'Argos, qui traversaient la forêt de Némée, ayant prié la nourrice d'Archémore, nommée Hippolyte, de leur indiquer une source, celle-ci déposa de leur indiquer une touffe d'arbre et les conduisit à une fontaine voisine; mais, en son absence, un serpent piqua l'enfant, qui mourut aussitôt. En mémoire de cet incident, on aurait institué les jeux néméens qui se célébraient tous les trois ans sur le territoire de Cléones, où on distingue encore, au milieu des broussailles, plusieurs murs cyclopéens qui s'élèvent en terrasses les uns au-dessus des autres. Les vainqueurs des jeux néméens prenaient le deuil et se couronnaient d'ache, plante ombellifère comprenant plusieurs espèces dont

la plus commune est le céleri. Ces jeux servaient aussi d'ère aux habitants de l'Argolide.

Les grands mystères de Bacchus occupaient une partie de ce mois chez les Grecs et chez les Alexandrins.

A Babylone, le 16 du mois "Loi" — qui répond au mois d'août, — on faisait la fête des "Saccées" ou de la déesse Sacca pendant six jours. Cette fête était célébrée chez les Mèdes et chez les Arméniens.

Les Rhodiens faisaient dans le même mois la fête de "Chélidonie" ou des "Hirondelles".

Les Egyptiens faisaient dans leur "Messori" — qui répond au mois d'août — la fête d'Harpocrate, fils d'Osiris et d'Isis, et le symbole du Soleil au sortir de l'hiver. Il était représenté dans la figure d'un enfant enveloppé de langes et toujours immobile. On le représentait un doigt sur la bouche, pour montrer qu'il était enfant et ne pouvait parler. Ce qui le fit prendre à tort par les Grecs pour le "Dieu du Silence".

Le jour des Calendes d'août était consacré à l'Espérance chez les Romains; et ils faisaient des jeux en ce jour en l'honneur de Mars.

Le IV des Nones, ou le second du mois, on faisait une fête en mémoire de ce que César avait subjugué l'Espagne Citérieure.

Le jour des Nones, ou le cinquième jour du mois, était la fête de la déesse Salut, au mont Quirinal.

Le VI des Ides, ou le huitième du mois, était consacré au Soleil "Indigète". La fête se célébrait au mont Quirinal aussi.

Le IV des Ides, ou le dixième du mois, était consacré aux divinités Ops et Cérés, déesses de la richesse et des moissons.

La veille des Ides, ou le douze du mois, étaient les "Lignapésies", en l'honneur d'Hercule.

Les Ides, ou le treize du mois, étaient consacrées à Diane et à Vertumne, la première, déesse sur la terre de la chasse et de la chasteté, le second, dieu latin, présidait aux transformations, surtout à celles que subit la végétation; c'était aussi la fête des Esclaves et des Servantes, en mémoire de ce que Servius Tullius, sixième roi de Rome, né d'une captive et assassiné en 534, par ordre de la fille Tullie et de son gendre Tarquin-le-Superbe, septième et dernier roi de Rome, était venu au monde en ce jour.

Le XVII des Calendes de Septembre, ou le dix-sept août, étaient les "Portumnales", en l'honneur de Portumnus, dieu marin. On y faisait aussi une fête pour Janus.

Le lendemain était la fête des "Consuales", où l'on représentait des jeux en l'honneur de Consus, dieu du Conseil. Cette fête avait été instituée à Rome par Romulus, et venait des Arcadiens par Evander, prince Arcadien, qui conduisit une colonie dans le Latium et bâtit, près de l'Aventin, la ville de Pallantie, sur les bords du Tibre, qu'il appela ainsi du nom de son fils Pollas, comme le veut Virgile, ou du nom de Pallantée d'Arcadie, près de Mantinée, ou enfin du mont Palantin ou Palatin, sur lequel elle fut bâtie.

Le XII des Calendes, ou le vingt-et-un du mois, se célébraient les "Vinales rustiques", et le lendemain la fête des chasseurs.

Le X des Calendes, ou le vingt-trois du mois, on faisait la fête de la déesse "Ops Consiva", qui présidait aux semailles; on l'appelait les "Opiconsives".

Le VI des Calendes, ou le vingt-sept du mois, étaient les Volturiales, fête dédiée au dieu Volturnus.

Le V des Calendes, ou le vingt-huit du mois, était dédié à la "Victoire".

On faisait encore en ce mois la fête des "Phallagogues" ou de Triape, fête accompagnée de honteux désordres, à Lampsaque, ville de Mysie sur l'Hellespont, patrie du philosophe Anaximène, qui la sauva de la fureur d'Alexandre; moins scandaleuse à Rome, cette cérémonie venait des Grecs, qui l'avaient reçue des Egyptiens par Mélampus, fameux devin et médecin grec de l'époque fabuleuse, qui vivait à Sylos, dans le Péloponèse; il avait guéri, avec de l'ellébore, les filles de Froetus, roi d'Argos, que Janon avait rendues folles et avait obtenu l'une d'elles en mariage.

Enfin, on faisait en ce mois, à Rome, la fête des "Chiens", dans laquelle on crucifiait un chien, en mémoire de ce que les chiens ne s'étaient pas éveillés quand les Gaulois surprirent le Capitole.

L'Eglise catholique célèbre en août des fêtes assez importantes, nous signalerons les principales :

Saint Alphonse de Liguory, évêque de Santa-Agatha dei Goti, au royaume de

Naples, fondateur de la congrégation des Rédemptoristes ou Liguoriens, 2 août; saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs ou Dominicains, 4 août; la Transfiguration de Notre-Seigneur sur le Thabor, 6 août; saint Gaétan de Thiène, né à Vience en 1480, fondateur des Clercs Réguliers ou Théotins, dont le but était la prédication et la réforme des moeurs, 7 août; saint Laurent, diacre et martyr, 7 août; sainte Claire, institutrice des pauvres Clarisses, qu'elle fonda avec les conseils de saint François d'Assise, 12 août; l'Assomption de la sainte Vierge au ciel, 15 août; saint Bernard, premier abbé de Clairvaux et docteur de l'Eglise, réformateur de l'abbaye de Cîteaux, dont les religieux prirent le nom de Bernardins, 20 août; saint Philippe Béniti, de Florence, fondateur de l'ordre des Servites, 23 août; saint Louis, roi de France, 25 août; saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Eglise, un des quatre grands Pères de l'Eglise latine, fondateur des Chanoines réguliers, 28 août; saint Fiacre, fils d'un roi d'Ecosse, patron des jardiniers, et dont la dévotion a été toujours très célèbre parmi les fidèles, 30 août. Son corps repose en France dans la cathédrale de Meaux, diocèse où il avait son ermitage.

Le Chanoine d'AGRIGENTE,
Vicaire général.

LE CAFÉ

Le Cafier est un arbuste vénénéux, par conséquent, ses graines sont vénénéuses aussi. La preuve en est simple: c'est que l'on tire du café un des plus violents poisons, la caféine, dont une très petite quantité suffit pour tuer en peu de temps l'homme le plus solide. Peut-on, après cela, recommander le café d'une manière si générale? Si vous voulez rester bien portant et vivre longtemps, est-ce par le café que vous y arriverez?

Un célèbre médecin dit: Le café quitte l'estomac tout en n'étant digéré qu'à demi et emporte avec soi le lait et le pain qu'on a absorbés en même temps. Or, l'économie ne met pas à profit les matières élaborées seulement à moitié; par conséquent le café lui fournit peu de chose ou rien du tout. On se trompe donc, si l'on croit être bien nourri, quand on a associé au café du bon lait et du bon pain. Le café entraîne hors du corps ces deux aliments, avant qu'ils aient pu profiter à l'organisme. De plus, il enlève même les suc gastriques auxquels il s'était mêlé, et qui de cette manière se perdent également. Il découle de tout cela que, en raison du café, le corps est mal nourri et partant affaibli, si bien qu'après un usage assez long du café on ne supporte plus le déjeuner substantiel. Et quelle en est la suite? Les amateurs du café deviennent anémiques. Une autre raison de cet état de choses, c'est que le café ne renferme pas d'azote, cet élément si précieux; par conséquent, il n'a pas de valeur alimentaire.

Mais le café n'a-t-il pas aussi de bonnes qualités? Oh si! il en a: il fait partie des excitants, de là vient qu'on s'en trouve bien tant que son effet stimulant persiste. Sitôt que cet effet est passé, on revient à l'état antérieur. Le café, parce qu'il est un excitant, provoque un besoin de mouvement, une agitation remarquable.

Il a, sous ce rapport, le même effet que l'eau-de-vie, seulement à un degré plus modéré et plus faible. Il produit souvent des états lamentables: on ne peut dire combien le café abîme tout le système nerveux. Il agit également sur le moral, en provoquant la tristesse, la mélancolie, la peur, la timidité, l'effroi, etc.

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 25 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.

660, Rue Craig Ouest, — Montréal



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

— ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,

221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

FERDINAND MORETTI

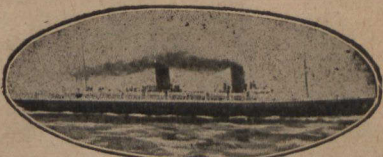
TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

LA GASCogne août 9
LA BRETAGNE août 16
LA TOURAINE août 23
LA SAVOIE août 30
LA PROVENCE sept. 6
LA LORRAINE sept. 13
*Paquebotts à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc. EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle. CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Les Extraits Culinaires
DE
Jonas
Représentent ce qu'il y a
de
**PLUS FORT,
PLUS RICHE,
PLUS PUR et de
PLUS ECONOMIQUE**
en fait d'extraits cu-
linaires sur le marché.
DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les
fournisse. — Ils sont en
vente chez tous les bons
marchands.



Hygiène ménagère

LE POISSON

DANS les restaurants à prix fixe et à bon marché, où, moyennant la petite somme réclamée, le client a droit à un certain nombre de plats au choix, on trouve presque toujours la carte rédigée ainsi : Hors-d'oeuvre, un plat de viande, un "plat de légume ou de poisson", etc. Comme, d'autre part, les prescriptions de l'Eglise, qui interdisent la viande les jours maigres, permettent le poisson, il en est résulté que, pour beaucoup de gens, le poisson est une sorte de viande moins viande que la viande, moins nourrissante, moins réparatrice, une alimentation de Carême. Cette opinion est loin d'être exacte, et il n'en faudrait pour preuve que le fait que des peuples entiers s'en nourrissent presque exclusivement, et que, en particulier les Japonais, sur lesquels l'attention du monde fut fixée naguère, ne manquent ni d'endurance, ni d'énergie, sont des mangeurs de poisson; le poisson au riz constitue le fond de leur nourriture.

D'autre part, si on examine l'analyse chimique de la chair des poissons pris dans leur ensemble, on est frappé de l'analogie de composition qu'elle présente avec la chair des mammifères et des oiseaux, et de la faible différence constatée dans la proportion des éléments chez l'une et chez l'autre.

Au point de vue nutritif, on peut diviser les poissons en deux groupes: le premier renferme les poissons à chair "maigre" et "blanche"; le second, les poissons à chair "grasse", dont on peut faire deux groupes, ceux à chair "jaune" et ceux à chair "blanche". Cette division est un peu théorique, parce qu'il peut se manifester des différences de composition pour une même espèce, suivant le moment de l'union et le milieu où vivent les poissons. Mais la graisse, base de la classification que nous venons de rapporter, varie de 0,14 à 30 p.c. suivant les espèces; elle est en général liquide et riche en phosphore.

Comme les poissons à chair grasse, s'ils sont les plus nourrissants, se digèrent en général beaucoup moins bien que les poissons maigres, lesquels sont presque le type des aliments "légers", il est nécessaire de bien connaître parmi les espèces les plus nouvelles celles qui rentrent dans la seconde et dans la première catégorie.

Les poissons très maigres sont, parmi les poissons d'eau douce, le brochet, la truite, puis le goujon, et, parmi les poissons de mer, la morue, le plus maigre de tous les poissons et aussi celui dont la chair contient le plus d'eau, à l'état frais, bien entendu; la raie, le merlan, la sole.

La carpe, parmi les poissons de rivière; le hareng frais, parmi ceux de mer, sont encore des poissons relativement maigres, puisqu'ils contiennent, à poids égal, trente-quatre fois plus de matières grasses que la morue et sept fois plus que le brochet.

L'aloë, le maquereau ont une chair grasse très azotée, peu aqueuse; le saumon l'a encore plus grasse et plus compacte. Ce sont, tout le monde le sait, des poissons dont la digestion est parfois pénible; ils ne sont pas aliments de dyspeptiques et de convalescents.

Le type des poissons gras est l'anguille de rivière; sa chair contient encore moins d'eau que celle du saumon et 5 p. 100 de plus de matières grasses, mais moins de matières azotées.

Dans le calcul de l'alimentation d'une famille, quand on veut présenter du poisson sur la table, il faut tenir grand compte des déchets, arêtes, nageoires, tête, écailles. Ils s'élevaient à 9 p. 100 pour le saumon, 19,2 p. 100 pour la raie, 22 p. 100 pour le maquereau, 24 p. 100 pour l'anguille, 32 p. 100 pour le brochet, 37 p. 100 pour la carpe et 40,9 p. 100 pour le merlan, ce qui fait une moyenne de 26 p. 100.

Chair nette et à poids égal, on peut évaluer la quantité de matière nutritive azotée des poissons à 2 à 4 p. 100 seulement moindre que celle de la viande des mammifères; mais, par contre, celle des poissons maigres, brochet, merlan, sole, etc., de digestion facile, n'introduit dans l'économie que le minimum de principes excitants.

Et cependant, le poisson est exclu du régime des eczémateux; il donne souvent lieu à des démangeaisons, de l'urticaire. Certains albuminuriques s'en trouvent mal; il existe donc là une sorte de contradiction, apparente seulement, explicable par la très grande facilité avec laquelle le poisson s'altère. Celui qui vient de la mer doit être transporté de l'endroit où on le pêche à celui où on le consomme; là, on le conserve dans la glace, si la vente n'en est pas immédiate; il n'en faut pas plus pour qu'en les chairs délicates naissent des toxines redoutables, qui peuvent exister sans que leur odeur et leur goût soient modifiés. C'est à cette propriété que sont dus les ac-

idents constatés et la réputation suspecte du poisson pour l'alimentation de certaines personnes. Mais le poisson maigre, véritablement frais, mis dans la poêle à frire ou plongé dans le court-bouillon au sortir de l'eau, vivant encore en quelque sorte, ne cause presque jamais, même chez les prédisposés, les malaises petits ou gros imputables aux autres.

Il existe cependant des poissons dont la chair est vénéneuse; d'autres sont vénéneux sur certains points des littoraux ou en certaines saisons. Mais il est certaines portions de poissons tout à fait sains qui sont ou deviennent parfois vénéneuses: ce sont les oeufs et la laitance du barbeau, du brochet, de la loche, du congre. Bien qu'ils ne déterminent pas les phénomènes d'intoxication grave observés avec la chair et le foie du tétodon, du diodon, de la mallita thrissa et quelques autres poissons du Japon et des Antilles, les diarrhées, les vomissements, les démangeaisons et les éruptions certaines sont la conséquence habituelle de leur absorption.

Désinfection.

Nous avons reçu, depuis quelque temps, des demandes de conseils au sujet de la désinfection. Aujourd'hui, une lettre plus pressante que les autres nous décide à causer de ce sujet.

A Montréal, ainsi que dans les grandes villes, le service de la désinfection est fort bien organisé par les municipalités; il y a même des entreprises privées qui ne laissent rien à désirer. Mais, dans presque tous les villages, il n'y a rien encore.

Dans les maladies contagieuses, il est important de désinfecter de suite les déjections de toutes natures: selles proprement dites, urines, vomissements, crachats. La solution de sulfate de cuivre à cinquante grammes par pinte convient parfaitement pour cet usage. Toutes les municipalités devraient être pourvues de cet antiseptique, d'un prix, d'ailleurs, peu élevé, et que l'on tiendrait gratuitement, par petits paquets de cinquante grammes, à la disposition du public.

Les linges, souillés ou non, qui ont touché les malades, doivent être trempés dans l'eau bouillante. A défaut d'étuve, les municipalités des campagnes pourraient avoir une sorte de lessiveuse de grande dimension, qui conviendrait parfaitement à la désinfection du linge; on a même établi des cuves spéciales pour trempage, appareils pour la désinfection des objets contaminés.

Pour la literie, il faut passer les toiles des matelas, la laine, le crin, à l'eau bouillante; quant à la plume, elle doit être brûlée, si on ne peut la passer à l'étauve.

La désinfection des locaux est plus difficile; mais, à la campagne, il y a moins de danger que dans les villes de faire de grands lavages sans rien détériorer, car, généralement, il n'y a pas de papier de tenture; aussi, le lavage à l'éponge, à défaut d'appareil pulvérisateur, peut parfaitement suffire pour les murs, les parquets et même pour beaucoup de meubles.

Le formol est un antiseptique puissant, qui n'est pas toxique comme le sublimé et qui est aussi actif. On peut l'employer, pour ces lavages, en solution aqueuse à la dose de cinq pour mille. Mais il est encore préférable de désinfecter par les vapeurs de formol.

Il existe un petit appareil, le formogène, fort simple et peu coûteux, qui s'adapte sur le verre d'une lampe. Composé d'une cuvette où l'on place des pastilles de formaseptol (une pastille par verge cube de la pièce à désinfecter), la chaleur de la lampe fait dégager des vapeurs qui, grâce à une petite hélice en mica, se répandent jusque dans les plus petits coins de la chambre, dont on a eu soin de fermer hermétiquement toutes les issues.

Action de l'eau oxygénée sur le sang.

D'expériences faites déjà antérieurement sur le sang frais, il résulte qu'il se fait un dégagement plus ou moins abondant d'oxygène du sang tiré, suivant l'animal, le sang de l'homme étant le plus actif. M. Cotton, de Lyon, a démontré récemment que l'énergie du globe se conserve vis-à-vis de l'eau oxygénée, quelles que soient les modifications subies par le sang lui-même. L'addition de carbonate de chaux suffit pour faire renaître l'activité de cette énergie latente à l'égal d'un sang frais et permettre, en médecine légale, de déceler par son action sur l'eau oxygénée l'origine animale d'une tache ainsi régénérée. Cela a son importance pour la criminalité.

Terminons par cette pensée: La science a des racines amères, mais les fruits en peuvent être doux.

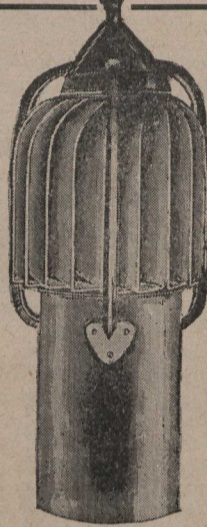
Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les
POUDRES ORIENTALES
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Ventilateur Aeolien



LE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a été établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étalles, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci - devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES
32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

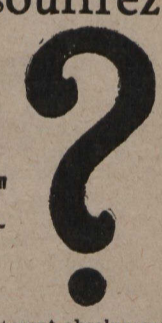
Tweeds et Etouffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny
Tél. Est 4906



Si vous souffrez d'Ulcères Varices Eczema "Jambe de Lait" ou de toute autre maladie de la peau

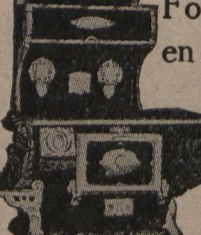


ECRIVREZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

Fourneau "Pilot" en acier de Walker



Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDEGARD GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 512
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 694



ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

The Montreal Photo-Engraving Co'y

CE TITRE ACHETÉ DE L'HON. T. BERTHIAUME, EST LA PROPRIÉTÉ DE "L'ALBUM UNIVERSEL," 51, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST

E. MACKAY, Propriétaire

- ☞ Cet atelier est installé dans le même local que L'ALBUM UNIVERSEL, au No 51, Rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la Rue Saint-Urbain.
- ☞ Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.
- ☞ Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.
- ☞ Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "DAY," grain, etc.
- ☞ Spécialité : **Catalogues** qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.
- ☞ Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.
- ☞ Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaitre de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

SUCCURSALE A QUEBEC
Léger Brousseau, Agent
No. 13 Rue Buade, Québec



PARC DOMINION

Par excellence
le rendez-vous de
la population

Spectacles nouveaux
et extraordinaires chaque
semaine

Attractions permanentes
uniques



"Scenic Railway"—Montagnes Russes



L'inondation de Johnstown

Chaloupes Aériennes

NE MANQUEZ PAS DE VISITER

L'incubateur de Bébés, Le Théâtre Electrique, Les Voyages autour du Monde,
Les Chutes, etc., etc.

Engagement spécial, pour cette semaine, de

La Fameuse Troupe Royale Japonaise de Tokio

Allez entendre les chansons illustrées de
BOB PRINCE au Théâtre Electrique.

MUSIQUE EXECUTEE PAR L'EXCELLENTE
Fanfare Vander Merchen

ADMISSION: ADULTES 10c; ENFANTS 5c

Tous les tramways allant à l'est conduisent au Parc Dominion.